Dans ce numéro : *SAGAN, BUFFET ET VADIM* (p. 20-21)

L'EXPRESS

30 JANVIER 1958. — N° 345. 100 FR.

Six semaines dans la chambre magique

Le premier récit vécu d'un lavage de cerveau

Pour la Loi-Cadre

Le Maire d'Alger sort du silence

MAURICE RONET DANS « ASCENSEUR POUR L'ECHAFAUD »

« Ce ne sont plus seulement les enfants sages qui joueront désormais avec les images... »

(Louis Delluc.)

* * * * *

La lettre de « L'Express »

« Il y a des deniers publics dont les Français ont le droit de connaître l'emploi et le droit de le contrôler par leurs représentants et par leur presse. Aussi exigeons-nous très fermement en vertu de ce droit que soient publiés, avec les noms des bénéficiaires, les chiffres de toutes les subventions accordées. »

Ainsi s'exprimait, mardi matin, dans « L'Aurore », M. Robert Bony.

Comment ne pas souscrire entièrement à ces propos vigoureux ? Comment ne pas remarquer avec M. Bony que « la manne est octroyée avec une incroyable légèreté » puisqu'il suffit de trois coups de clairon pour qu'un ministre défasse ce qu'il avait fait et réclame au producteur du ballet « Le Rendez-vous manqué » les deux millions et demi qui lui furent versés ?

Mais nous n'avons pas cité assez scrupuleusement M. Robert Bony, et chacun sait ce que l'on peut faire dire à un texte tronqué. Reprenons donc :

« Aussi exigeons-nous très fermement... que soient publiés, avec les noms des bénéficiaires, les chiffres de toutes les subventions accordées aux titres divers de la propagande culturelle ».

Bien sûr, ce n'est plus tout à fait la même chose.

« Le chapitre des subventions ouvre, pour les amis, des possibilités insoupçonnées », écrit-il encore.

Nous ne le savions pas, mais puisque cela est, ces « amis » n'évolueraient-ils que dans les bureaux où l'on se préoccupe de la propagande culturelle ? Voilà qui serait singulier.

Des subventions seront accordées, en 1958, aux entreprises de presse par exemple (1 milliard), aux producteurs d'engrais (deux milliards sept cents millions), aux producteurs de lait (800 millions), au blé (22 milliards 600 millions), au cinéma (un milliard huit cents millions), aux compagnies de navigation (trois milliards deux cents millions), etc.

Pas le moindre « ami » parmi tout ce monde-là ? Et il y a la betterave, et il y a les commandes de l'armée... Que dire du coton ? Et des voyages effectués par certains au moment de la session de l'O.N.U. ? Pas le moindre « ami » ?

On dit tout ? Soit, mais alors, disons tout. Nous ne l'exigeons pas. Nous préférerions que, fût-ce avec d'inévitables bavures, les affaires de l'Etat soient gérées de telle sorte que le plus humble contribuable puisse avoir confiance dans les décisions de ceux qui en ont la charge. Nous ne l'exigeons pas, mais nous serions heureux, oui, heureux d'être plus amplement informés sur les avantages que l'on retire à faire partie de ces « amis » du pouvoir pour lesquels s'ouvrent des « possibilités insoupçonnées ».

En y réfléchissant, « insoupçonnés » est, d'ailleurs, disons-le, un terme impropre.

Françoise Giroud.

P. S. — Mercredi matin, M. Robert Bony s'inquiétait à nouveau et découvrait que les bouilleurs de cognac et d'armagnac ont bénéficié de l'intervention économique de l'Etat, information publiée cependant il y a plusieurs semaines par quelques quotidiens. Il somme M. Félix Gaillard de s'en expliquer. Excellent. Mais quel méchant tour M. Gaillard a-t-il donc joué aux amis de « L'Aurore » ? Si on faisait une « table ronde » ?

Résigné à l'échec

Le portrait du patron arrogant et inhumain que vous faites de moi est si diamétralement opposé à la réalité qu'il étonnerait les auditoires populaires qui veulent bien m'écouter, et souvent m'acclamer, à l'occasion de la campagne électorale en cours.

Détrompez-vous. Je n'ai jamais eu envie d'aller au Palais-Bourbon où rien d'utile ne peut être actuellement fait. Si je poursuivais ce seul but, je m'y prendrais autrement. Ma candidature, imposée par des circonstances qu'il serait trop long d'exposer ici, n'est inspirée que du désir de saisir cette occasion exceptionnelle de dissiper les équivoques qui empoisonnent la politique locale et compter les suffrages des Marseillais acceptant encore d'entendre la voix de la vérité.

Jean Fraissinet,
Candidat indépendant d'Union Nationale
Marseille.

CARNET

Le conseil d'administration de Pathé-Marconi a la profonde douleur d'annoncer le décès de Madame et de Monsieur Pierre CAMPAIGNOLLE, directeur des services de publicité de cette société, victimes d'un accident d'automobile le jeudi 23 janvier.

Les obsèques seront célébrées à Arcachon dans la plus stricte intimité.

FOIRE
internationale
de
BORDEAUX
15 AU 30 JUIN
★
GRANDE SEMAINE
DE LA
MACHINE AGRICOLE
DU 22 AU 30 JUIN

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

Les parents s'unissent

J'ai rédigé plusieurs articles, que je n'ai pas envoyés, pour soumettre à votre journal l'idée d'une association de parents de soldats en A.F.N. La tâche me paraissait difficile, lorsque j'ai appris, par un journal local, que cette association existait dans le centre de la France. Elle est née à Saint-Etienne (Loire), où est le siège social, et s'est étendue aux départements de Cantal, Corrèze, Saône-et-Loire, et à une partie du Rhône. Ce groupement existe « pour défendre les droits des soldats en A.F.N. et demander la relève promise. Il n'a aucune attache politique et groupe des parents soucieux de la vie de leurs enfants ». J'espère qu'il permettra à tous ceux qui souffrent de s'unir.

M. M.
Lyon.

Djamila Bouhired

Aucun journal ne parle plus de Djamila Bouhired. N'y a-t-il rien à faire que le silence pour décider M. Coty à la gracier ?

Mme Camille Robert,
Ardèche.

[*Selon les plus récentes informations, il semble que la pression de l'opinion publique s'est exercée et que la condamnation de Djamila Bouhired ne sera pas exécutoire. Il ne saurait être question, au demeurant, de « faire le silence » sur cette affaire, mais d'être vigilant et de faire du bruit à bon escient.*]

Réfugiés en France

Je me demande s'il existe beaucoup de Français qui réalisent parfaitement ce que peuvent être les conditions de vie, matérielles et morales, des intellectuels étrangers (je songe surtout à ceux d'Europe Centrale) réfugiés en France.

Les médecins, les avocats, les architectes de notre pays, professionnellement protégés par leurs ordres et par la loi, pensent-ils quelquefois au sort réservé à leurs confrères réfugiés, qui gagnent misérablement leur vie comme ouvriers dans le plastique (on embauche beaucoup dans le plastique et c'est un travail particulièrement malsain), comme manœuvres ou gardiens de nuit ?

A ma connaissance, le seul effort sérieux de reclassement en faveur d'intellectuels réfugiés est celui dont ont bénéficié les Hongrois depuis un an. (...)

Je précise que je suis Français.

Pierre Chausseau,
Paris.

Pour vivre : 12.000 francs

Je suis un simple employé dans un service mécanographique ; j'essaye d'élever mes trois enfants en bas âge aussi mal que peut me le permettre mon salaire ridicule de 44.000 francs par mois, lequel augmenté de 20.000 francs d'allocations familiales représente un peu plus de 12.000 francs par mois et par personne, salaire avec lequel il est impossible de vivre décemment.

J'habite, j'ai la chance d'habiter un pavillon à Meudon qui, en plus du loyer et des charges, me coûte 22.240 francs d'impôt locatif par an. Et royalement on nous accorde 5 % d'augmentation sur les allocations familiales qui par ailleurs sont réduites presque à néant par le relèvement du plafond de la Sécurité sociale.

Peut-on se moquer davantage des travailleurs ?

Serge Lecoupeur,
Meudon.

Un préjugé

Il me semble que l'opinion de M. Mauriac sur l'Allemagne ressemble fatalement à un préjugé — qui n'est pas sans raison après ce qui s'est passé, mais qui reste néanmoins un de ces préjugés infructueux qui barrent l'avenir, en refusant à l'ancien malfaiteur la possibilité de sortir de son passé.

Nous sommes les premiers à devoir essayer de sortir nos compatriotes de l'Est d'une situation politique et culturelle sous laquelle ils souffrent. Nous savons que la condition pour une solution serait de donner des garanties suffisantes à tous les pays voisins. Que ce sera difficile de les rendre vraiment suffisantes, cela est évident, mais je crois qu'il est malheureux de dire d'emblée que c'est impossible.

Gottfried Pfeffer,
Professeur d'allemand.

La colère belge

Le Conseil des ministres du C.E.E. pourrait assez facilement se mettre d'accord sur le choix des hommes, ce qui, je crois, n'est pas encore tout à fait réalisé, mais quant à la ville devant abriter les services administratifs, ces messieurs se trouvent devant le veto français s'opposant à Bruxelles.

Paris sera toujours Paris, même si Bruxelles devient le siège administratif de l'Europe.

Je voudrais que les Français comprennent la susceptibilité des Belges. Ils savent que seule la France a opposé son veto au choix de Bruxelles. Ils savent que seul le penchant à l'hégémonie européenne de quelques rêveurs en est la cause. Les Belges souhaitent Bruxelles non pas pour eux, mais pour l'Europe. S'ils sont Belges de cœur, ils sont Européens de raison.

La France, pour des raisons de langue commune, de voisinage, de sympathie, aurait dû être la première à suggérer Bruxelles.

Le Belge aime la France d'instinct, et c'est de là surtout que vient sa colère aujourd'hui. Celui qui lit la presse belge depuis un mois sait que le mot colère n'est pas trop fort.

J.-E. Hennes,
Président honoraire de la Chambre de commerce belge de Paris.

Discours à la jeunesse

Le « Discours à la jeunesse » prononcé par Jean Jaurès à la distribution des prix du lycée d'Albi en 1903 prend une étonnante actualité avec votre enquête sur la Nouvelle Vague :

Je pense particulièrement au passage, vers la fin. « *Le courage aujourd'hui ce n'est pas de laisser aux mains de la force la solution des conflits que la raison peut résoudre... Le courage c'est de chercher la vérité et de la dire, c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho de notre âme, de notre bouche, de nos mains aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques...* »

M. C.,
Saint-Raphaël.

Un terme à l'alcoolisme

Un de vos correspondants prétend que l'alcool n'agit défavorablement sur l'organisme que lorsque celui-ci en reçoit plus qu'il ne peut en éliminer.

Je m'insurge contre cette notion simpliste des effets de l'alcool. L'alcool est un toxique même à faibles doses et le corps se trouvera intoxiqué avec des doses relativement faibles mais prolongées. Des réactions dangereuses pourront se produire à un moment quelconque avec des doses ridicules et même sans dose du tout.

Je viens de recevoir « Le Médecin de France », journal officiel de la Confédération des Syndicats médicaux français. Voici l'ordre du jour qui a été adopté : alarmés des progrès considérables de l'alcoolisme et de ses conséquences effroyables sur le plan sanitaire, social, familial, économique et financier, nous demandons aux pouvoirs publics d'intervenir par tous les moyens pour mettre un terme à l'intoxication profonde d'une partie de la nation.

Docteur Rusinowitch,
Moselle.

Jalousie injustifiée

En nationalisant le gaz et l'électricité, le législateur confiait à E.D.F. la tâche d'organiser de manière enfin rationnelle l'équipement électrique du pays, tout en maintenant dans les situations juridiques antérieures tant le nouvel exploitant que les usagers et le personnel. Aussi les fonctionnaires n'ont-ils aucun titre à revendiquer leur alignement sur les agents d'E.D.F.

S'il est heureux de voir que le public (même si celui-ci n'en a pas toujours conscience) a largement bénéficié de la nationalisation, le personnel ressent avec de plus en plus d'amertume qu'il a lui-même bien pâti de cette nationalisation. Il pense, avec raison sans doute, que son sort matériel eût été meilleur si l'énergie électrique était restée dans le secteur privé, et qu'en outre il ne serait pas exposé (pas plus que ne le sont les salariés, beaucoup mieux payés, des industries électronique ou du pétrole) aux attaques et à la jalousie injustifiées de toutes sortes de budgétaires...

E. Sarre,
Paris.

LES PETITES ANNONCES DE
L'EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

Importante entreprise d'édition de Lille recherche
CHEF DE SERVICE
(homme ou femme)
pour diriger services administratifs. Qualités requises : dynamisme, esprit d'organisation, bonne formation littéraire. Ecrire n° 1374 « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris

OFFRES D'EMPLOIS

KLEBER-COLOMBES
CLICHY recherche :
1 STENO-DACTYLO début.
Cantine, avant. sec. import., plan de retr. Assur. décès. Mutuelle. Écr. ou se présenter à KLEBER-COLOMBES, 112, qu. de Clichy, CLICHY (Seine)

On demande :
ETUDIANT EN LETTRES
pour leçons français, niveau 2e bac. Tél. avant 10 heures du matin - MON. 19-47

PROPRIÉTÉS

LAGRANGE 34, rue Pasquier PARIS - ANJ. 77-45
recherche d'urgence PROPRIETES
TOUS GENRES capitaux disponibles

CONSTRUCTIONS CRÉDIT

Prévoyez votre LOGEMENT en fonction des TRANSPORTS
LIGNE DE SCEAUX, 7 km. Paris AUTOROUTE-SUD : appts 2 à 5 p., tout conf. asc. PARC 100.000 m2. Livr. déb. et mi-59. Prêts, primes max. Cond. spéc. av. 300 cpt déb. trav.
S.O.C. 92, rue de Richelieu - PARIS (2e) RIChelieu 40-33

TERRAINS

Société expérimentée, disposant organisation Financ. et Techn. pr la construction ACH. TERRAINS
Paris 600-3.000 m2, 11e, 12e, 14e, 15e, 16e, 17e de préf. Paiement compt. Etude et rép. rapides. Int. s'abst. Ecr. pr R.V. O.P.L.F., 1, villa G.-Sand, 16e

SENSATIONNEL !...
Propriétaires Paris-ceinture, échangez votre terrain valeur sûre, contre appartements valeur or. Capital doublé. Revenus importants
BOURCART, TRO. 69-78 ou ANJ. 31-44

DIVERS

DANSE Apprenez SEUL chez VOUS ou en notre studio
Méthode R du Professeur PASCAUD
Ecrire : 60, rue Saint-Antoine - PARIS (4e)

CETTE SEMAINE :

PAGE 4 — La vie politique
PAGE 5 — Le dessin de Jean Effel
PAGES 5, 7 — Pétrole : Ce qui reste à faire
PAGE 6 — Au Forum : Jacques Chevallier
PAGES 8, 9 — Algérie : L'enquête de Jean Daniel
PAGE 11 — Angleterre : Le major Thompson accusé
PAGE 12 — Venezuela : Révolte à Caracas
PAGE 13 — U.R.S.S. : Kroutchev bouleverse les kolkhozes
PAGE 14 — Mots croisés Energie Travail Médecine
PAGES 15, 16, 17 — Le premier récit vécu d'un lavage de cerveau : SIX SEMAINES DANS LA CHAMBRE MAGIQUE
PAGE 18 — Ski En justice
PAGE 19 — Sciences : Un génie en Allemagne
PAGES 20, 21 — F. Sagan, B. Buffet et R. Vadim ont la parole
PAGES 22, 23 — Disques : De Bach à Wagner
PAGE 24 — Théâtre et cinéma : Les critiques
PAGE 25 — Jazz moderne et jeune cinéma
PAGE 26 — Spectacles : l'embarras du choix
PAGE 27 — Essais Peinture Poésie
PAGE 28 — Lettres : les critiques
PAGE 29 — Lettres : Je, Tu, Il.
PAGES 30, 31 — Madame Express
PAGE 32 — FRANÇOIS MAURIAC

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

En roue libre

Le gouvernement de M. Félix Gaillard a innové, en matière parlementaire, d'une manière intéressante. Il a donné à la discussion politique un degré supplémentaire de souplesse qui constitue — dans ce domaine — un progrès technique assez analogue au « moteur flottant » qu'inventa, il y a vingt-cinq ans, André Citroën. Et, sauf accident, il devrait, comme les Citroën, « tenir » mieux la route.

Il était convenu, jusqu'à présent, que les partis associés au gouvernement devaient se mettre d'accord pour proposer, par l'intermédiaire de leur président du Conseil, les projets politiques au Parlement. C'était là, semblait-il jusqu'alors, la nature même et le rôle de l'exécutif.

En conséquence, si les partis associés ne parvenaient pas à un accord, le projet politique que devait finalement proposer le gouvernement entraînait souvent sa chute.

M. Félix Gaillard a révolutionné ce schéma. Il a créé, avec les Tables-rondes parlementaires, un système neuf grâce auquel les partis associés discutent librement et publiquement entre eux sur les projets envisagés. Et en dehors du gouvernement.

Comme cette discussion est ouverte et libre, les partis constatent leurs multiples désaccords et, se dressant les uns contre les autres, ils peuvent de plus en plus difficilement songer à former ensemble un nouveau gouvernement ; ce qui renforce celui qui est là.

(U. P.)

M. Robert Lacoste, ministre de l'Algérie.
Une loi-cadre complétée par M. Tixier-Vignancour.

Le débrayage

Les Indépendants, cette semaine, ont publié un communiqué dénonçant la mauvaise foi du M.R.P. et sa collusion avec les Communistes « pour faire échouer la réforme électorale ». Le président du M.R.P., M. Teitgen, a donné un autre communiqué à la presse, aussitôt après, exposant les « manœuvres des Indépendants pour faire échouer la réforme constitutionnelle ». M. Gaillard compte les points.

Le leader des Modérés, M. Antoine Pinay, a pris la parole en province pour expliquer les dangers inacceptables du projet socialiste sur la médecine sociale. Les Socialistes ont répondu. Et le désaccord est si éclatant que personne n'aurait l'imprudence de demander au président du Conseil un arbitrage. La sagesse est de laisser le gouvernement « hors du coup ».

A moins que M. Félix Gaillard ne soit pris d'une envie imprévue de faire passer des projets, il peut ainsi laisser se prolonger les débats ouverts entre ses ministres. Il a inventé le débrayage.

Il reste cependant deux problèmes. Deux problèmes dont on ne peut pas débrayer parce qu'ils sont imposés, en partie au moins, par des forces extérieures au Parlement. L'un est la nécessité financière, l'autre est la guerre d'Algérie ; ils sont d'ailleurs liés.

M. Jean Monnet vient de résoudre le premier, et M. Lacoste le second.

Les apaisements

Le prêt en dollars qui est obtenu des Américains permet au gouvernement de ne pas être pris à la gorge par le manque de devises, pour six à huit mois. Ce qui, pour un gouvernement, est l'horizon.

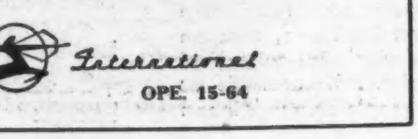
L'Algérie posait, de son côté, un cas délicat. La loi-cadre, que le parti socialiste et le M.R.P. tenaient absolument à faire passer, est considérée par certains Français libéraux en Algérie (par exemple M. Jacques Chevallier, maire d'Alger, qui s'en explique dans « L'Express ») comme un progrès par rapport à la pacification, c'est-à-dire la répression militaire. Elle est alors devenue suspecte — et pourtant ! — aux yeux des ultras d'Alger et de leurs correspondants au Parlement. Aussi la droite de l'Assemblée exigeait des « apaisements » supplémentaires.

Mardi soir, à l'Assemblée Nationale, MM. Tixier-Vignancour et Pierre Montel ont révélé quelle était l'exigence de leurs amis politiques et ils ont clairement posé la question : acceptera-t-on un cessez-le-feu qui pourrait amener à une négociation, à un compromis — comme l'avait annoncé M. Félix Gaillard à son investiture et comme l'a confirmé M. Pineau à l'O.N.U. — ou n'envisage-t-on qu'une capitulation pure et simple des nationalistes algériens ?

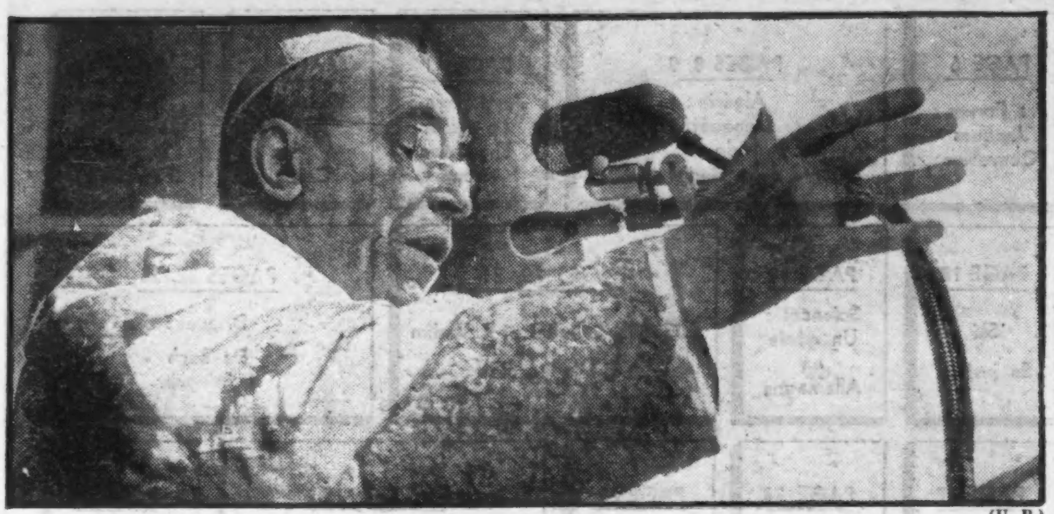
M. Robert Lacoste a répondu sans aucune ambiguïté : c'est la capitulation ou rien. « Il serait inconcevable, a-t-il dit en donnant acte à M. Tixier-Vignancour de sa juste demande, il serait inconcevable de faire accepter à l'armée française de conclure un cessez-le-feu sans que les rebelles aient d'abord remis toutes leurs armes à nos forces. »

Et comme M. Pierre Montel exigeait plus de clarté encore et posait une dernière question : « Est-ce que les ordres nécessaires seront donc donnés à nos troupes par le gouvernement? » ; le ministre de l'Algérie a répondu : « Bien sûr ! »

Bien sûr.

SEPT SERVICES HEBDOMADAIRES...
MOYEN-ORIENT
INDE
EXTREME-ORIENT
AUSTRALIE

AIR-INDIA International
7, rue Scribe - PARIS OPE. 15-64

CORRESPONDANCES EXPRESS



(U. P.)

S. S. Pie XII.
Un regard vers Lourdes.

LE PROBLEME 1958 : LE PAPE EN FRANCE ?

● Le pape viendra-t-il dans le courant de l'année à Lourdes présider certaines des cérémonies qui vont marquer le centenaire des apparitions de la Vierge à Bernadette Soubirous ? Pour le moment, le Vatican informé officieusement qu'une invitation officielle du gouvernement français est prête à lui être adressée, interrogé par les évêques qui se sont récemment rendus à Rome « ad limina », sondé par des émissaires de tous genres, ne dit ni oui ni non, et observe le silence.

Un certain nombre d'arguments militent contre une acceptation du Souverain Pontife. En particulier, on avance dans les milieux informés l'âge du pape, son état de santé encore précaire. On souligne qu'un tel déplacement provoquerait une foule d'invitations venant du monde entier, que le Saint-Père devrait décliner au risque de froisser bien des susceptibilités. On fait observer que 1958 est, en France, une année électorale (élections cantonales et sénatoriales) et qu'une telle visite risquerait d'alimenter les controverses politiques. Enfin, l'organisation matérielle d'un tel voyage pose trop de problèmes presque insolubles.

Cependant, la société française Sud-Aviation vient de mettre à la disposition du pape un biréacteur « Caravelle » qui assurerait le trajet Rome-Lourdes (1.050 km) en 1 h. 35 ; Citroën propose une D.S. blanche pour aller de l'aérodrome à la basilique ; le ministère des Finances évalue les devises (30 ou 40 millions de dollars, au moins) que procurerait au Trésor l'afflux de pèlerins ; et M. Pflimlin s'efforce de convaincre son collègue des P.T.T., M. Eugène Thomas, qui refuse, au nom de la laïcité, d'éditer un timbre du centenaire.

CITATIONS DE LA SEMAINE

● De M. Christian Pineau, interrogé lundi soir à la télévision sur les rampes de lancement : « En cas de guerre, ce sont les armes de l'adversaire qui sont dangereuses et non celles que l'on possède soi-même. »

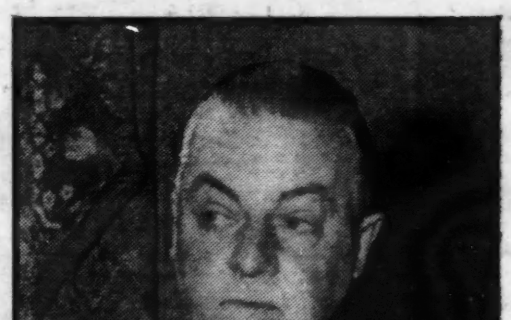
— Du maréchal Juin, dans le numéro de janvier de la « Revue Militaire Générale » : « Lorsque je parle de matérialisme, je pense à la technocratie qui inspire et anime aujourd'hui tout le mouvement d'union européenne. Elle prend de plus en plus le caractère d'une nouvelle idéologie... qui a une fâcheuse propension à se laisser entraîner sur la pente de l'étatisme ou du totalitarisme, laquelle, nous en avons la démonstration, achemine insensiblement vers le matérialisme par l'effort de dénationalisation et de déspiritualisation que le totalitarisme est amené à produire pour s'imposer... Ce n'est peut-être qu'une vue de l'esprit, mais il importe d'y prendre garde. »

— De Jean-Baptiste Biaggi dans le premier numéro de son journal « La France au pouvoir » : « Quand bien même Nasser, vengeant Poitiers, nous viendrait imposer sa polygamie et les voiles sur le visage de nos jolies filles, l'homme civilisé se retrouverait un jour dans une future Renaissance où d'autres Erasme, d'autres Rabelais, d'autres Léonard de Vinci redécouvriraient le secret de l'équilibre entre la volonté et le destin. »

L'AMBASSADEUR AMERICAIN A PARIS PREND UNE DECISION

● A l'instigation des partisans du Marché Commun Européen, les dirigeants du Patronat français (C.N.P.F.), la plupart des partis de la majorité, et des membres du Conseil Economique, et finalement, le gouvernement lui-même, avaient pris position, dans les dernières semaines, contre le projet de « zone de libre-échange » incluant l'Angleterre. Thèse officiellement admise à ce sujet : la zone de libre-échange est utilisée par les Anglais comme une véritable machine de guerre contre l'Union européenne.

Cependant, le 22 janvier, au dîner annuel de la



(U. P.)

M. Amory Houghton,
ambassadeur des Etats-Unis.
Un mot pour Londres.

Chambre de Commerce Américaine de Paris, l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Amory Houghton, a déclaré : « Nous avons la conviction que le Marché Commun, aussi bien d'ailleurs que la zone de libre-échange qui est à l'heure actuelle en voie de préparation, se développeront d'une manière extensive pour le plus grand avantage de tous. » Cette prise de position fut très remarquée dans les milieux patronaux et gouvernementaux français. Dès le lendemain, des instructions nouvelles étaient données aux fonctionnaires chargés de suivre la question.

Ces instructions tendent à adoucir considérablement les positions, jusqu'ici intransigeantes, prises par la France en face des propositions anglaises. Le contre-projet en préparation à Paris ne comportera plus les clauses inacceptables pour l'Angleterre (abandon de la « préférence impériale », adhésion progressive au Marché Commun, etc.) qui avaient été primitivement envisagées. A la demande du Dr Ehrard, ministre de l'Economie allemand, il sera soumis aux cinq partenaires de la France — qui sont plutôt favorables à la zone de libre-échange — et amendé par eux avant d'être transmis à Londres. De leur côté les Anglais ont accepté d'adoucir certaines de leurs conditions.

LA CROIX-ROUGE ET LA GUERRE D'ALGERIE

● M. de Preux, envoyé spécial de la Croix-Rouge Internationale à Tunis, ne cachait pas cette semaine son découragement : il est inquiet sur l'issue de sa mission et, indirectement, sur le sort des quatre soldats français faits prisonniers par le F.L.N. au cours de l'accrochage de Sakhiet-Sidi-Youssef, à la frontière algéro-tunisienne.

Pourquoi ? Le F.L.N. a pris contact avec la Croix-Rouge en espérant faire reconnaître officiellement sa qualité de « belligérant ». Mais mis devant les exigences précises de la Convention de Genève — et compte tenu des conditions particulières de la guerilla et du terrorisme — les dirigeants rebelles ont manifesté certaines réserves. M. de Preux s'est montré ferme : il a refusé de rencontrer les prisonniers si le F.L.N. ne s'engageait formellement à respecter au moins le statut des partisans.

LE NOUVEAU SLOGAN DU P.C. : « LIBEREZ LETOQUART »

● « Notre amour de la paix te sortira de ta prison, Léandre : nous te devons bien cela ! » C'est en ces termes que M. André Wurmser a salué, cette semaine dans « L'Humanité », la condamnation du soldat Léandre Letoquart, fils du député communiste du Pas-de-Calais, à deux ans de prison par le tribunal militaire d'Alger, pour « refus d'obéissance ».

« Libérez Letoquart » sera bientôt le slogan n° 1 du P.C. dans sa campagne contre la guerre d'Algérie, comme « Libérez Henri Martin » fut le thème de sa propagande contre la guerre d'Indochine.

Toutefois, pour le moment, toute l'activité des cadres du P.C. est accaparée par une opération délicate : la reprise des cartes 1958 par les militants.

L'an dernier, cette reprise avait été volontairement ralentie de façon à laisser aux « rebelles » troublés par les événements de Hongrie le temps de réfléchir. Une cellule sur trois a cessé de fonctionner ou s'est « mise en sommeil » en 1957. Parmi ceux qui n'avaient finalement repris leur carte qu'à contre-cœur en 1957, beaucoup menacent, cette année, de « se laisser glisser » discrètement hors du parti, seule façon — à part l'exclusion — de le quitter.

Deux militants de vieille date viennent de choisir ce moyen d'évasion : M. Claude Morgan, fils de l'académicien Georges Lecomte, qui appartenait au P.C. depuis 1935, et l'écrivain Paul Tillard.

LA « BOLCHEVISATION » DU PARTI SOCIALISTE

● Tous les leaders de la « minorité » socialiste participent au lancement de l'organe mensuel « Tribune du socialisme », dont le n° 1 paraît cette semaine. MM. Edouard Depreux, Jean Rous, Daniel Mayer, André Philip, Robert Verdier et un porte-parole de la Fédération des Etudiants Socialistes — dissoute par le Comité directeur S.F.I.O. — figurent en effet au sommaire de ce numéro.

L'éditorial de « Tribune du socialisme », rédigé par M. Oreste Rosenfeld, précise ainsi les raisons et les buts des « minoritaires » :

« Tous les jours, « Le Populaire », toutes les semaines « Le Populaire-Dimanche », plusieurs fois par mois « La Documentation Socialiste » défendent la politique du secrétaire général ; et lorsqu'il est président du Conseil, la Radio, la Télévision et presque toute la presse bourgeoise publient complaisamment ses interviews et celles de ses ministres. Quant aux « opposants », ils ont eu, au Congrès annuel de Toulouse, exactement — et en tout — 126 minutes pour exposer leurs vues sur le problème tragique de l'Algérie.

« C'est ainsi que l'on transforme un parti socialiste démocratique en parti monolithique.

« Nous nous dressons contre cette bolchevisation du parti. »

PÉTROLE

Ce qui reste à faire

● ***Après avoir jonglé avec les milliards de tonnes, les milliards de francs et avec le public, les financiers et ministres reviennent à une plus juste appréciation de l'exploitation saharienne.***

DANS l'après-midi du samedi 11 janvier, un lourd convoi faisait son entrée dans la gare de Philippeville. Avant même qu'il soit complètement arrêté, une équipe de C.R.S. casqués, mitraillette au côté, l'entouraient, montaient sur les boggies, sautaient sur les marchepieds des wagons.

Ce n'était pourtant que le « train des dattes » qui amène à la côte les produits de la région de Touggourt. Il avait couvert les 454 kilomètres du parcours à une vitesse moyenne inférieure à 8 kilomètres à l'heure. Sans relâche, tout au long de la voie, des avions de chasse et d'observation l'avaient tenu sous leur surveillance, des blindés l'avaient accompagné, des bataillons entiers avaient monté la garde sur son passage. Car, ce jour-là, le « train des dattes », traînant quatre wagons-citernes remplis d'un liquide noirâtre, huileux et nauséabond, ouvrait la route du pétrole saharien.

Par cette route, que recevra la métropole ? Quels espoirs peut-on raisonnablement placer dans la production pétrolière du Sahara ? Après neuf mois d'attente, il vient d'être enfin répondu officiellement à ces questions que posait au gouvernement, par la voie du « Journal officiel », en avril 1957, un ancien président du Conseil, M. René Pleven. Visiblement rédigée par des fonctionnaires prudents et informés, la réponse gouvernementale à la « question écrite » de M. Pleven, telle qu'elle vient d'être formulée la semaine dernière au Parlement, limite les évaluations aux seules réserves de pétrole « prouvées » — 30 millions de tonnes pour le gisement d'Edjelé, 100 à 150 millions pour celui d'Hassi-Messaoud — et les perspectives de production à 7 ou 8 millions de tonnes en 1960.

« Dans trois ans... »

Cette modération des experts contraste vivement avec l'excès de nombreux discours officiels, avec l'imprudence de tant de bulletins de victoire. A l'heure où M. René Pleven posait sa pertinente « question écrite », le président du Conseil — c'était alors M. Guy Mollet — n'hésitait pas à déclarer :

> « *On peut être sûr qu'avant dix ans, le Sahara pourra satisfaire au moins la moitié des besoins de l'Europe.* » (Lille, 24 mars 1957.)

Ces besoins étant actuellement, pour la seule Europe occidentale, de l'ordre de 80 millions de tonnes, cela signifie que M. Guy Mollet prévoyait une production saharienne de quelque 50 millions de tonnes (compte tenu des progrès de la consommation) en 1967.

Les experts ayant haussé les épaules, le président du Conseil adoptait alors un autre mode de calcul :

> « *Dans quatre ou cinq ans,* disait-il quelques semaines plus tard, *nous serons exportateurs d'énergie et non plus importateurs.* » (Lille, 9 mai 1957.)

Cette fois, cela voulait dire que la production pétrolière de l'Union française devrait dépasser les 25 millions de tonnes au moins en 1961-1962.

Les ministres ne pouvaient être en reste avec leur chef.

> « *Les gisements pétrolifères du Sahara,* assurait M. Lemaire (Industrie), le 12 mai, *sont à l'échelle de ceux du Moyen-Orient.* »

Or, en 1957, le Moyen-Orient a produit effectivement 176 millions de tonnes, le cinquième du pétrole mondial.

M. Max Lejeune (Sahara) n'entendait pas demeurer en arrière :

> « *Le Sahara assurera, d'ici trois à quatre ans,* déclarait-il le 31 août 1957, *l'autonomie en carburant de la métropole. Il produira* 30 *millions de tonnes en* 1962. »

Un placement à 1.000 % l'an

Devant un tel déferlement de prophéties officielles, toutes les digues ont sauté.

Des milliers de Parisiens font la queue dès 4 heures du matin avenue de l'Opéra pour porter leurs économies aux guichets d'une grande banque qui met en circulation les premiers titres pétroliers. La Bourse bat record sur record : les actions Repfrance montent de 60 % en deux mois. Les titres d'une société de matériel de forage — d'ailleurs fort importante — où l'Etat est majoritaire, la S. N. Marep, introduits au cours de 18.000 fr. en juillet 1957, atteindront en six mois 90.000 fr., soit un placement à 1.000 % l'an.

Cet enthousiasme ne s'est pas démenti, au contraire. La semaine dernière, un titre d'un type nouveau, l'action Sogerap, était lancé à la Bourse de Paris. Le cours de départ envisagé était d'environ 20.000 fr. par action de 10.000, la société étant au capital de 18 milliards. Il s'agissait donc de réunir 36 milliards. Le mercredi 15 janvier, à l'ouverture du marché, le cours s'établissait à 21.500 fr. et les spécialistes faisaient rapidement le total des demandes d'actions présentées par des candidats acheteurs : il s'élevait à 12 millions de titres, soit 240 milliards de francs. Aucune demande n'était donc servie. Le lendemain, jeudi 16, l'action Sogerap, qui n'existait pas encore, cotait 23.000 fr.; le 17, elle s'inscrivait à 24.500 fr. et les acheteurs recevaient chacun 5 % de leurs demandes. Au soir du 27 janvier, l'action Sogerap atteignait 27.200 fr. En douze jours, un capital qui aurait été placé en Sogerap se serait donc trouvé majoré de plus de 30 %.

Les « Stags »

Le cas de la Sogerap n'est nullement isolé. Une telle pléthore de demandes en Bourse provient notamment du fait qu'à tous les échelons — banquier, agent de change, boursier — on réclame beaucoup pour être sûr d'obtenir un peu. C'est un phénomène universel : à Londres, on a vu apparaître une variété, inconnue jusqu'ici, de boursiers qu'on appelle les « *Stags* » (les cerfs) parce qu'ils s'empressent, dès l'apparition d'un titre nouveau, de s'en procurer quelques exemplaires, de prendre leur bénéfice et de détaler. Mais, nulle part, l'attraction des valeurs pétrolières, encouragée par les mirifiques évaluations gouvernementales sur les ressources

(*Suite en page* 7.)

M. ZUCCOLI nommé président de la Société ITALIA

Le conseil d'administration de la Société de Navigation ITALIA s'est réuni le 23 janvier dernier et a nommé en remplacement de M. l'ingénieur Carlo LINCH décédé en 1957, comme président, le grand officier M. Giuseppe ZUCCOLI.

Celui-ci est une des personnalités les plus éminentes de l'armement italien auquel il se consacre depuis 46 ans. Il a été, pendant de nombreuses années, directeur général du « Lloyd Triestino » et depuis novembre 1956, conseiller-administrateur de la Société ITALIA.

MOQUETTES, CARPETTES

Distributeur France-Tapis et des meilleures productions françaises Coupe, pose sur thibaude et couture main. **STATION SERVICE TEXTILAM** entretiendra votre installation de tapis : dissimulation parties usées, ajustement sur place. Travail impeccable par personnel ponctuel et consciencieux. **TEXTILAM**, 3, rue Richelieu. RIC. 00-45.

FORUM

MISONS LOYALEMENT SUR LA LOI-CADRE

par JACQUES CHEVALLIER *maire d'Alger.*

M. Jacques Chevallier, maire d'Alger, a tenu à garder le silence pratiquement sans interruption dans les dernières années. Il a continué à administrer sa ville et à construire des cités nouvelles autour d'Alger en évitant d'attiser les passions par des discours politiques. Et il s'est efforcé de maintenir le contact avec les musulmans.

Il y a deux semaines, un journaliste du « New York Times » à Alger, M. William Lawrence, a indiqué dans un article que M. Jacques Chevallier serait favorable à la loi-cadre. Nous avons demandé au maire d'Alger de bien vouloir nous préciser son opinion et d'indiquer dans quelles conditions il envisageait que la loi-cadre puisse aider à trouver une solution.

Au moment où la situation en Algérie est de nouveau plus tendue qu'à la fin de l'année dernière (voir le reportage de notre envoyé spécial, Jean Daniel, en pp. 8-9), ***la prise de position de M. Jacques Chevallier mérite d'être connue. Voici sa réponse :***

J'AI indiqué à M. W.H. Lawrence, du « New York Times », quelles me semblaient être les perspectives à la condition toutefois que la loi-cadre fût appliquée rapidement et correctement... et cette réserve était essentielle.

Depuis des mois, la loi-cadre est en effet un sujet de controverse. Les extrêmes des deux bords la rejettent, les uns la jugeant trop libérale... les autres pas assez. En chœur, ils la condamnent sans d'ailleurs rien proposer en échange. Pour eux, seule compte l'épreuve de force. C'est une lutte « au finish » : on verra après.

Chacun, confiné dans son intransigeance, demeure sur ses positions et, à les suivre, le drame algérien ne s'en trouverait pas résolu pour autant.

Mais entre ces deux extrêmes, il est des esprits plus modérés et combien plus nombreux qui estiment qu'entre les mirages du retour au « bon vieux temps » et les fastes hypothétiques d'une indépendance prétendue mirifique, un modus vivendi raisonnable peut être trouvé en commun dans lequel chacun aura son droit.

Trois ans de souffrances ont en effet remodelé bien des consciences et rendu moins excessives de part et d'autre bien des prétentions.

Que des extrêmes subsistent quand même, prêts à tout, c'est un fait. Il en est dans tous les pays et sous tous les régimes. Mais la grande masse de la population algérienne qui supporte tout le poids de cette sanglante aventure n'aspire, quant à elle, qu'à retrouver la paix.

On m'objectera qu'en matière de révolution ce ne sont pas les masses qui décident, mais seulement quelques hommes qui les guident et les animent.

C'est vrai... Mais il n'est pas exclu que des masses, excédées de désordre, d'injustice et de sang, décident à leur tour de faire une contre-révolution pour consolider un certain nombre d'avantages acquis et reconquérir la paix.

QUOI qu'il en soit, cette masse algérienne devient de jour en jour plus disponible. Le vide politique qu'elle rencontre maintenant, s'il n'était comblé, serait pour elle et pour nous plein de périls.

Si nous ne trouvions pas rapidement de solutions politiques, d'autres dont on n'a jamais cessé de constater la discrète mais invariable présence dans les rangs de nos adversaires s'en chargeraient à notre place. **D'où l'impérieuse nécessité d'une ouverture politique.**

Cette ouverture a été ardemment souhaitée depuis deux ans déjà par tous ceux qui, au sein de la communauté musulmane, raisonnent avec intelligence et sans passion.

Ils y voyaient, à juste titre, un moyen de reconvertir le sanglant combat des djebels qu'ils réprouvaient en une libre confrontation des points de vue au sein des assemblées ou ailleurs.

Et cela n'était rien d'autre que le désir d'une discussion d'où eût peut-être pu jaillir la lumière.

A-t-on eu tort ou raison de ne point tenter de discuter à ce moment-là ? Il importe peu de juger ou d'épiloguer maintenant. L'Histoire s'en chargera car tout cela est déjà du passé.

Ce qui compte aujourd'hui, c'est de saisir le présent à bras-le-corps et de voir comment utiliser la loi-cadre, ce nouvel outil que vient de façonner le Parlement, pour bâtir la paix en Algérie.

Je ne crois pas que la loi-cadre soit un instrument idéal. Sa complexité est extrême et les quelque 30 ou 40 décrets d'application qui doivent la compléter après approbation préalable du Parlement alourdiront sans doute sa mise en train. Ceci est fâcheux au moment où il eût fallu agir vite.

Tout retard, fût-il légitime ou explicable, sera en effet exploité à notre détriment et jugé comme un atermoiement convenu.

Si le texte de la loi est le résultat d'un compromis entre les partis, il ne faut pas que le retard dans son application laisse supposer qu'il n'aurait pu être que cela. Ce serait en détruire tout le bénéfice.

Chacun, au demeurant, connaît ou reconnaît les imperfections de cette loi mais comme toute œuvre humaine, elle est amendable.

C'EST donc à l'usage qu'on jugera de ses qualités et de ses défauts. Un fait est certain : elle a le mérite d'exister et de créer par là-même une novation importante en constituant une ouverture politique. Elle inaugurera un nouveau cycle de vie politique en Algérie sur des bases, si on en juge par la terminologie employée, d'un libéralisme sans précédent.

Des Assemblées vont être créées. Tous les Algériens pourront s'y exprimer librement. Ce pays muet depuis deux ans pourra dès lors faire entendre sa voix.

Certains s'inquiètent à la pensée de ce qui pourra s'y débattre. A tort ou à raison, je ne partage pas cette inquiétude. Je ne juge pas le bon sens d'un peuple sur les débordements et les manifestations intempestives de quelques-uns.

Il n'est pas impossible qu'on découvre à l'occasion de ces débats une mentalité et des sentiments quelque peu différents de ceux qu'on imagine. La population algérienne est réaliste. Elle aime son pays. Elle est parfaitement consciente de son devenir comme de la nécessité et de la solidité des liens qui l'unissent à la France. Elle a sa fierté, elle a sa dignité mais elle a aussi un sens aigu de son intérêt comme l'a toute population dont la vie n'a été jusqu'à présent qu'une lutte perpétuelle contre un sol difficile.

(Gabriel Rochas.)

M. JACQUES CHEVALLIER.
« A circonstances exceptionnelles, moyens exceptionnels. »

Elle connaît aujourd'hui les fabuleuses richesses que contient son sol et les perspectives considérables qu'elles lui ouvrent dans de multiples domaines.

Elle sait aussi la valeur que son territoire représente dans la défense de l'Occident et combien il sera encore plus indispensable dans l'avenir immédiat.

Elle sait enfin ce qu'est de planter, de créer, de bâtir en partant du néant et la mesure qu'elle a de ses responsabilités africaines est aussi vaste que les horizons sans fin qu'elle contemple chaque jour.

C'est au sein de ces Assemblées que se renoueront les contacts rompus et que s'ouvriront, avant même la paix revenue, les dialogues constructifs.

La discussion s'imposera alors d'elle-même comme une nécessité et les équilibres nécessaires à la coexistence recherchée chaque jour dans l'administration commune des territoires seront pensés et décidés en commun.

Ainsi l'homme de ce pays, quel qu'il soit, aura-t-il une juste conscience de sa dignité, de l'égalité de ses droits, de la liberté de sa pensée et de son expression.

Je suis pour ma part profondément convaincu, si j'en juge par les confidences que j'ai reçues à ce sujet, que nombre de Musulmans raisonnables, qui ne sont pas du genre « beni-oui-oui » mais des hommes qui pensent et jugent sainement et librement, las d'une lutte stérile et d'un présent sans issue, soucieux aussi de l'avenir de l'Algérie, participeront aux travaux de ces Assemblées.

MAIS ce qui est valable aujourd'hui peut ne l'être plus demain si demain tarde trop. C'est affaire de confiance et la confiance ici est aussi versatile que le temps.

Cela signifie-t-il que la loi-cadre constitue la solution politique qui, du jour au lendemain, mettra fin à la rébellion ?

Je ne le crois pas. Il n'y a pas de formule magique et au point où nous en sommes après trois ans, il faudra se réhabituer à la paix comme on s'est habitué à la guerre.

Mais la loi-cadre devrait être un jalon sérieux dès lors que la renaissance d'une vie politique active et libérale enlèvera peu à peu de son intérêt à la rébellion en même temps qu'elle l'amputera d'une partie de ses arguments.

Puisque la rébellion s'acharne à vouloir continuer la guerre, sa résorption demeurera donc affaire de militaires, ce qui entraînera la nécessité du maintien en Algérie, longtemps encore, d'importantes forces armées.

Parallèlement, le pays accentuera son rythme de vie et c'est en fin de compte son extraordinaire vitalité qui, mieux que quiconque, aura raison de la rébellion.

Mais le point délicat demeure le mode de désignation des membres des Assemblées prévues par la loi-cadre.

LES élections libres étant impossibles dans l'immédiat, le législateur a prévu à bon escient des dispositions transitoires.

Des élections vraiment libres ne pourraient en effet se concevoir actuellement sans la suppression des pouvoirs spéciaux, celle du couvre-feu et la révision préalable des listes électorales, travail long et difficile du fait des transferts considérables de population découlant des événements.

Elles ne sauraient non plus se concevoir sans la libération générale des détenus dans les camps d'hébergement et l'assurance d'une liberté complète d'expression et de propagande pour les candidats.

On ne voit guère comment s'harmoniserait ce retour intégral aux libertés démocratiques avec les rigoureuses servitudes du maintien de l'ordre confiées à l'armée...

Tout cela rend les élections impensables en ce moment au même titre qu'elles l'étaient en janvier 1956.

Elles ne deviendront possibles que le jour où le combat aura cessé et où après une période de convalescence les esprits et les passions seront apaisés pour que le vote ait lieu dans la sérénité retrouvée.

C'est dire qu'on ne saurait honnêtement fixer d'échéance en la matière.

Cela doit-il freiner la mise en place des institutions nouvelles ? En aucun cas.

Dans des moments douloureux de notre Histoire, la démocratie s'est déjà trouvée en vacances. Le Comité Français de la Libération Nationale y a suppléé en cooptant les membres de l'Assemblée Consultative.

A circonstances exceptionnelles, moyens exceptionnels.

Il n'est que de procéder de la même façon. L'adhésion des pressentis sera affaire de confiance. A nos responsables de savoir la susciter et d'explorer hardiment tous les secteurs de l'opinion musulmane.

Si dans la mise en place des institutions nouvelles tout démontre, comme j'en suis certain, notre loyauté et notre détermination, la confiance et l'adhésion d'une élite ne sauraient nous être refusées.

Mais il ne faudrait pas la décevoir... car l'opération loi-cadre manquée, on ne voit guère alors quelle pourrait être la solution.

(Suite de la page 5.)

sahariennes, n'a été aussi forte qu'à Paris.

Cette ruée, si elle n'est pas sans danger, n'a pas que des inconvénients. C'est en partie grâce à elle que 1958 va être l'année d'un retournement spectaculaire : pour la première fois, en effet, les capitaux privés vont l'emporter sur les crédits publics dans le financement des 170 milliards de dépenses prévues pour le pétrole en métropole et en Afrique. On est loin, on le voit, des misérables 29 milliards de 1955, et même des 58 milliards de 1956. Mais 1958 va marquer aussi une seconde innovation : les dépenses d'exploitation (90 milliards) l'emporteront pour la première fois sur celles d'exploration (80 milliards). Et c'est ici que les vraies difficultés commencent.

« La guerre des pétroles »

Dans leurs descriptions de l'avenir doré qui nous attend, M. Guy Mollet, ses ministres et ses successeurs ne s'en sont évidemment pas tenus aux seules considérations énergétiques et économiques. En quelques semaines, ils ont compris quel parti ils pouvaient tirer de l'intérêt populaire enfin éveillé, par le biais de la spéculation, aux problèmes africains : il suffisait de rappeler en toute occasion que l'Algérie étant la France et le Sahara étant algérien, nous perdrons tout si nous ne gagnons pas la « guerre des pétroles » que nous livre le F. L. N. D'où l'acharnement mis à prouver des collusions le plus souvent imaginaires entre les trusts pétroliers américains et un chef rebelle comme Ben Bella, par exemple. Le Sahara devenait peu à peu non seulement l'enjeu, mais la cause bientôt unique de la révolte algérienne.

Ainsi, M. Max Lejeune déclarait-il dès le 19 juin 1956 :

> *« C'est la guerre des pétroles qui se déchaîne en Algérie comme ailleurs dans le monde. »*

Et M. Robert Lacoste, s'entretenant récemment avec un important homme d'affaires, expliquait :

> *« Tous ces gens qui parlent de l'Algérie ne savent pas ce qu'ils disent. Vous et moi, nous savons bien de quoi il s'agit : c'est le Sahara qui compte. »*

Cinq diamants bleus

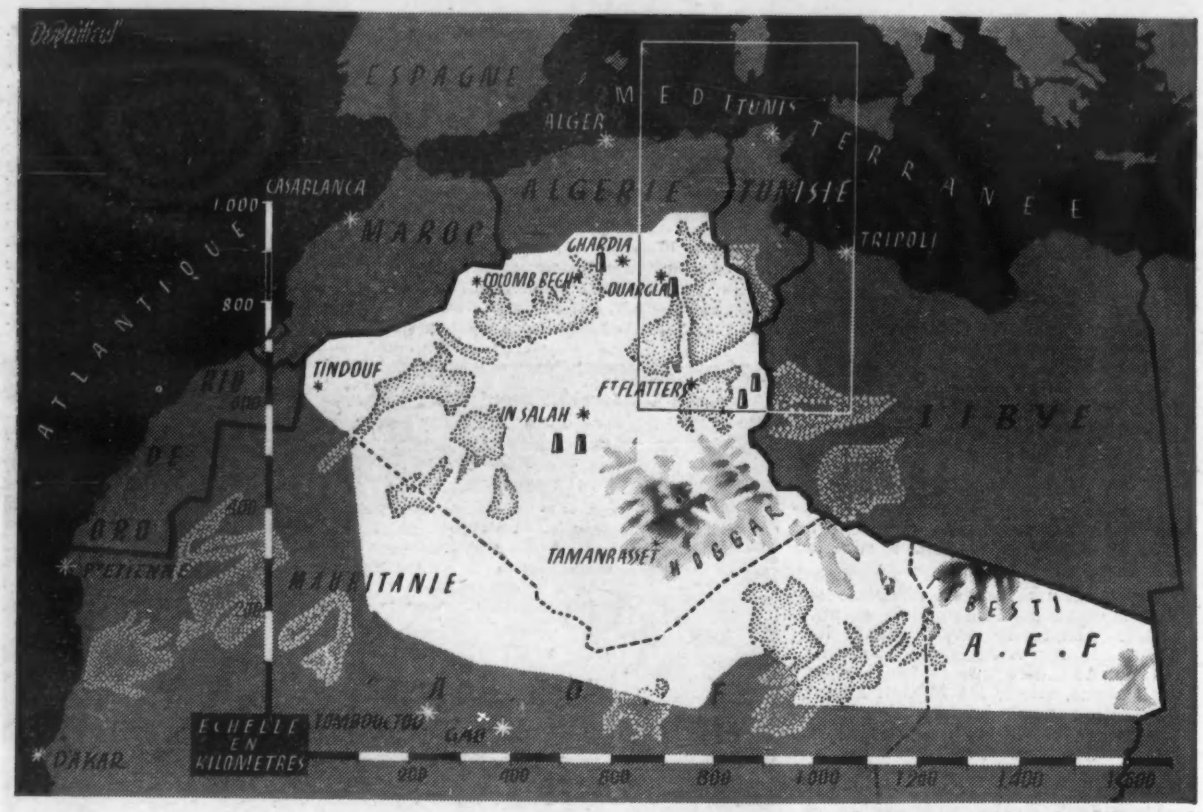
En transformant le Sahara, dont les richesses sont considérables, en caverne d'Ali Baba, on enflait la mise de la guerre d'Algérie aux yeux de l'opinion, et les difficultés économiques et financières du pays n'apparaissent plus que comme un simple incident technique sur le chemin de la prospérité.

Au « Ils n'auront pas notre pétrole » de millions de métropolitains répond l'espoir des ultras d'Algérie : « Maintenant qu'on a trouvé du pétrole, la métropole ne nous abandonnera pas et il n'est plus question de « faiblir ».

En face, chez l'adversaire, facilement conquis à des images simples, le réflexe joue de la même façon, mais en sens inverse. Un témoin étranger rapportait qu'à l'annonce par la presse française de la découverte au Hoggar, il y a quelques jours à peine, de cinq diamants bleus, l'un des chefs les plus extrémistes du F. L. N., le « colonel » Ouamrane, responsable du « théâtre d'opérations saharien », avait longuement harangué ses troupes sur le thème suivant : « Il y avait déjà du pétrole, du fer, du cuivre, dans le désert. On vient d'y trouver des diamants. Tout cela est à nous. »

On imagine le rêve de ces hommes qui entrevoient au milieu des sables une sorte d'Eldorado où les attend non seulement la gloire mais aussi la fortune.

L'exagération qui a enflé au niveau de richesses mythiques des ressources réelles n'a donc pas seulement réveillé, avec les convoitises, la méfiance des Français et l'intransigeance des ultras, elle a aussi regonflé le F. L. N.



(Service cartographique de « L'Express »)

LE SAHARA OFFICIEL

De multiples convoitises

M. Max Lejeune avait raison de dire, en janvier 1957, « que l'exploitation du Sahara est le plus sûr moyen de pacifier l'Algérie et de résoudre les problèmes politiques avec les autres pays d'Afrique du Nord ». Mais les gouvernements dans lesquels il a siégé depuis deux ans ont agi de telle façon que l'entrée en exploitation du Sahara provoque au contraire un raidissement général.

Miracle ou mirage ?

Tout se passe comme si un seuil dangereux venait d'être franchi avec le passage des recherches à la production, symbolisé par l'ouverture de la route du pétrole : tous les problèmes politiques se posent à la fois.

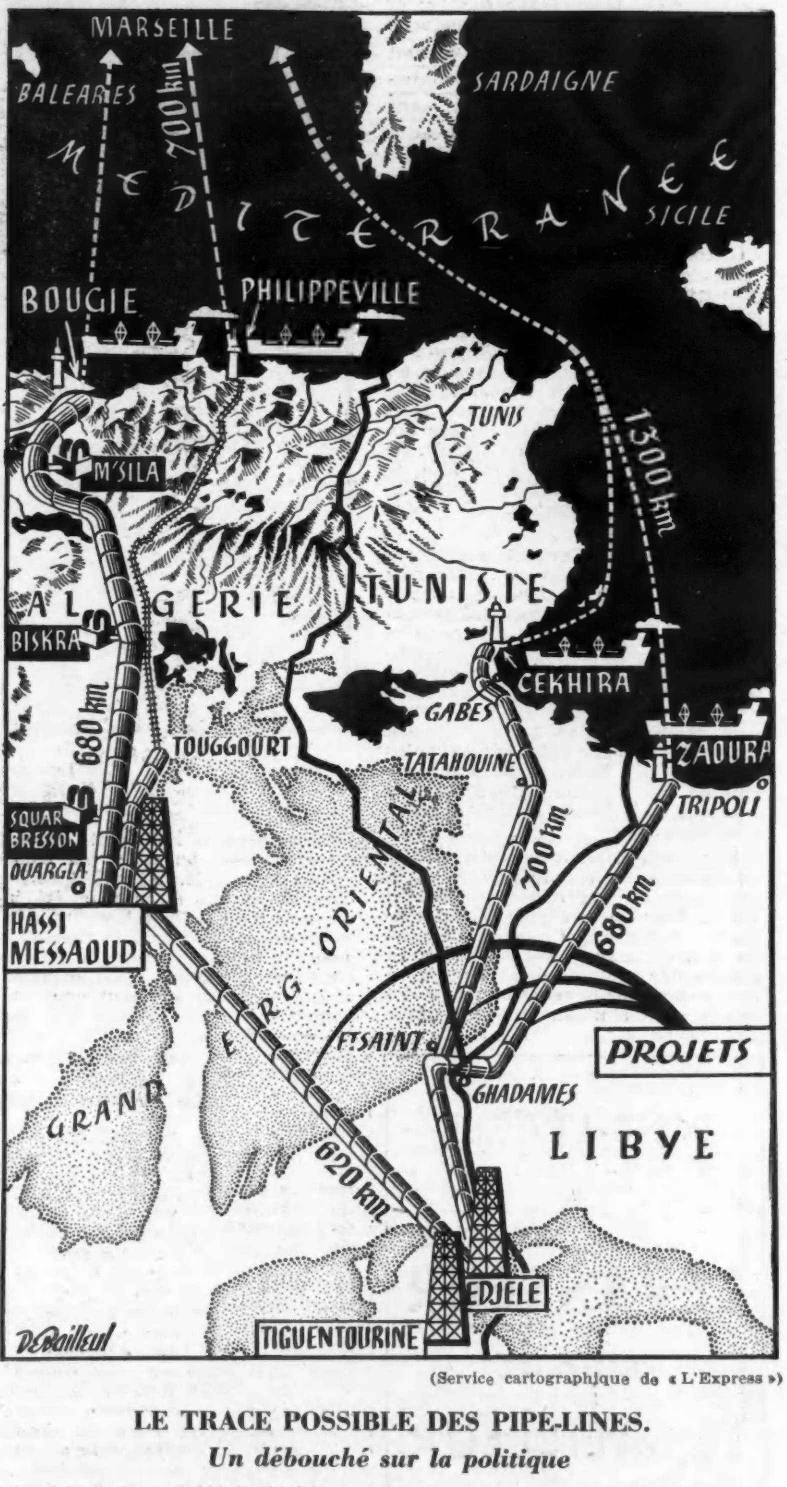
Emportés par l'optimisme qu'ils distillaient, les gouvernants avaient nettement sous-estimé les difficultés. Ils avaient bâclé une organisation administrative hâtive qui, dès sa mise en place, grippe : l'Organisation Commune des Régions Sahariennes (O. C. R. S.) a constitué cette semaine sa haute commission, dont la présidence a été confiée à M. Marius Moutet, ancien ministre de l'Indochine, aujourd'hui âgé de quatre-vingt-quatre ans, et qui n'est peut-être pas exactement l'animateur ou le symbole qui conviendrait à une tâche qui met en jeu l'avenir de la communauté franco-africaine.

Trois conseils restreints se sont réunis dans les quinze derniers jours à la Présidence du Conseil pour statuer sur les conditions d'entrée en lice des grandes compagnies étrangères, étant entendu que le principe parfaitement sain d'une association à parts égales, 50-50, avec des sociétés françaises, sera respecté. C'est toute la définition de la politique pétrolière de la France qui est en jeu, à l'heure où la Standard Oil (13,8 % de la production mondiale) vient de s'associer avec la Compagnie française des Pétroles et où « Le Journal des Carburants » peut écrire : « Tout porte à croire que des négociations actives et passionnées se déroulent en secret ».

Les délibérations gouvernementales ont porté aussi sur les pipe-lines dont la construction est prévue pour 1960. La Tunisie, à titre de représailles, s'est vu retirer celui qui devait traverser son territoire.

Bref, qu'il s'agisse des décisions capitales et immédiates dont dépend l'appoint indispensable de l'étranger, du choix des voies d'évacuation du pétrole, de l'organisation administrative du Sahara et du caractère communautaire de son exploitation, peu de choses sont réglées. Les chercheurs ont fait d'énormes découvertes, les techniciens ont accompli des prodiges, les épargnants ont engagé leur confiance. Cette chance saharienne va-t-elle être, après tant d'autres, gâchée ? Le « miracle » va-t-il devenir un mirage ?

PIERRE VIANSSON-PONTE.



(Service cartographique de « L'Express »)

LE TRACE POSSIBLE DES PIPE-LINES.

Un débouché sur la politique

SOLDES après inventaire

60 % au-dessous des prix coûtants. Tissus d'ameublement (impressions, ottomans et damas) coupons et pièces, valeur 500 à 2.000 fr. le mètre soldés à 150, 300, 500 et 700 fr. le mètre, largeur 130.

Carpettes et descentes de lit, pure laine, 70 × 130, à partir de 600 fr. Et bien d'autres affaires que vous pourrez réaliser en venant à TEXTILAM, 3, rue Richelieu (à 20 m. du Théâtre Français).

ALGÉRIE

Au lendemain de l'euphorie

Notre envoyé spécial, Jean Daniel, rentre d'Algérie. Voici ses impressions de voyage et le bilan de son enquête.

DEPUIS une semaine, à Alger, il n'est question que du Rapport. Un rapport que les principaux généraux français auraient adressé, par la voie hiérarchique, au gouvernement et dont les dispositions essentielles visent à réduire l'optimisme officiel sur la situation.

Les généraux français d'Algérie se sont aperçus avec inquiétude qu'une certaine euphorie avait gagné les hautes sphères. A Alger et à Paris, ils ont entendu dire que la pacification avait réussi, que le F.L.N. était à bout de souffle ; des ministres, des hauts fonctionnaires ont envisagé de réduire les effectifs et de procéder à de sérieuses compressions. Or chaque chef de corps sait à quoi s'en tenir sur le secteur dont il a la responsabilité, et il le dit. L'analyse détaillée — secteur par secteur — qu'ils font de la situation est secrète, mais les conclusions du rapport sont connues :

Non seulement ils s'opposent à toute réduction des effectifs, mais ils demandent des renforts. Les alarmistes, soudain, ne sont plus dans les rangs des « intellectuels » : ils se trouvent dans tout ce qui, en Algérie, possède un commandement militaire.

Or ce rapport est antérieur de dix jours à la sombre semaine qui a vu l'engagement d'Aïn Beïda, la tuerie d'Orléansville, le terrorisme à Bône et l'embuscade de Sakhiet-Sidi-Youssef à la frontière algéro-tunisienne. Depuis, le général Vanuxen, qui commande à la frontière tunisienne, a demandé et immédiatement obtenu d'importants renforts qu'il a disposés dans le no man's land séparant le barrage de barbelés du territoire tunisien. Mais ces renforts ont été prélevés sur des effectifs déjà existants, en Algérie. Le général Vanuxen passe pour être de ceux qu'ont le plus indignés les déclarations systématiquement optimistes des responsables.

Il est bien vrai que cet optimisme était devenu contagieux. Je suis parti de Paris finalement troublé par plusieurs témoignages qui me paraissaient irrécusables. En certains cas, on ne parlait déjà plus de l'insurrection qu'au passé. C'est d'ailleurs le même sentiment que j'ai entendu exprimer à mon arrivée à Alger comme dans les principaux centres urbains du Nord. Dans ces villes triomphantes et surpeuplées, trois semaines après le jour de l'an, chaque Européen tenait à faire le récit de son « extraordinaire réveillon ».

Selon eux, il fallait remonter à 1943, au moment où les Américains et le gouvernement provisoire étaient à Alger, pour se souvenir d'une allégresse comparable. Ce fut le réveillon de la délivrance et de la détente. Et comme une certaine détente profite à tous, comme les hommes sont les hommes et qu'ils n'aiment pas souffrir trop longtemps, par contagion, les musulmans des villes, de nombreux musulmans se sont laissés gagner par cette joie de pouvoir enfin souffler un peu.

Il est certain qu'il y a en ce moment encore une Algérie du Nord où l'on ne se pose presque plus de questions sur l'avenir. C'est ce qui explique que certains puissent trouver la loi-cadre trop audacieuse, et que l'hebdomadaire de l'Association générale des étudiants d'Alger, dont le président est un ancien officier parachutiste très connu des milieux musulmans, se permette de prendre chaque semaine à partie M. Lacoste. A ce degré d'hypnose, on a fini par trouver traître jusqu'à M. Gaillard lui-même, dont un récent discours a été jugé dangereusement libéral.

LE GÉNÉRAL VANUXEN.
40.000 hommes en renfort.
(Keystone.)

En ce cas, pourquoi le rapport urgent des militaires, transmis à Paris ? C'est qu'il y a aujourd'hui deux Algéries et que si l'on veut une vérité complète, il faut se dépêcher, pour éviter l'hypnose, de quitter l'Algérie du Nord pour aller voir l'autre. J'y suis allé.

Le village maudit

J'avais rendez-vous avec un officier à environ 150 kilomètres d'Alger et je me suis arrêté en chemin pour déjeuner chez un ami musulman, persécuté de tous côtés et qui a fini par s'enfermer dans une retraite absolue. Presque toute sa famille a été atteinte par la répression. Tous ses amis se sont sauvés ou en France ou en Tunisie. Il a été partisan de l'intégration. Maintenant, il croit l'indépendance inévitable. Il n'est pas F.L.N. C'est un intellectuel écœuré et qui n'est plus sensible qu'aux souffrances de son peuple. Il en a « trop vu ».

« Cela fait trois ans que l'Algérie des campagnes, c'est-à-dire les quatre cinquièmes de la population, est en train de saigner. Personne ne pourrait y résister. Il ne faut pas trop demander à ce peuple. Je vais vous raconter une histoire qui est arrivée il y a quelques jours dans la région où je suis né. A côté de Berroughia. La région a été plusieurs fois « pacifiée ». C'est-à-dire qu'elle a été plusieurs fois aussi réoccupée. Il y avait quelques mechtas que l'on a décidé de réunir en un seul point. Un officier S.A.S. a pris en charge les quelques centaines de fellahs. C'était quelqu'un de sympathique et d'intelligent. Il se présentait, recensait les besoins des habitants, distribuait des vivres et des médicaments, envoyait le médecin et l'infirmier dans tous les gourbis.

« Au bout de quinze jours, sur l'initiative d'un notable musulman, il décida de réunir plusieurs fois par semaine les habitants et de leur parler. Il avait cru qu'il avait fini par conquérir les sympathies des paysans. Il ne parlait pas de politique. Et pourtant il ne suscitait aucun écho. Ni intérêt ni hostilité. Une sorte d'indifférence sceptique. Alors il demanda aux notables s'il devait continuer ses entretiens. Le notable interrogea un vieillard qui lui répondit : « Par Allah, tu ne pourras pas nous tromper. Nous savons que la France a fait un pacte avec le F.L.N. pour nous harceler, vous, le jour, et les autres la nuit. Nous savons que nous sommes un village maudit et que nous n'avons plus qu'à attendre la mort. »

Le cinquième mouton

Bill Lawrence, correspondant à Alger du « New York Times », vient d'envoyer à son journal le récit d'une autre histoire.

Un vieil Arabe est assis au soleil devant la porte de son gourbi, et sourit aux anges. On lui demande pourquoi il semble content. Il répond qu'il avait cinq moutons. Les Français lui en ont pris un. Le F.L.N. est venu et lui en a pris un autre. Furieux d'apprendre cela, les hommes de Bellounis sont venus et en ont pris deux. Alors le vieil Arabe a pris son cinquième mouton, l'a conduit dans la nature et lui a dit : *« Va, tu rencontreras peut-être, toi, le vrai chef de l'Algérie. »*

Celle-là n'est pas une histoire vraie, mais c'est une histoire que les Arabes se racontent entre eux et qui traduit l'état d'esprit de millions d'Algériens en ce début d'année 1958.

J'ai quitté mon ami et, pour faire les 25 kilomètres restants, j'ai dû prendre une jeep à peine couverte. Il pleuvait à torrent et nous sommes arrivés trempés au P.C. de l'officier.

C'est un homme grand, sec, nerveux. Il parle sans presque jamais me regarder. Il a fait la guerre d'Indochine. Il y a deux ans, il était dans les Aurès, ensuite il a été en Kabylie. Ce qui lui fait, selon lui, dominer la situation. Je lui raconte l'histoire que je viens d'entendre et il dit :

— Oui. Dans mon secteur, ils ne vont pas jusque-là, mais c'est tout comme. Ce qui milite en notre faveur, c'est la terreur F.L.N. Grâce à elle, notre propre terreur est mise, elle aussi, au rang des catastrophes naturelles. Sur le compte d'Allah. Ils nous mettent tous dans le même sac, au bout d'un certain temps. Surtout depuis qu'ils ne sont plus sûrs de la victoire F.L.N. Il y a un an, ce n'était pas la même chose. Au contraire. Il faut les comprendre. Ils en ont par-dessus la tête de l'exode, des impôts et des ratissages. Alors ils détestent tous les uniformes, tous les drapeaux, toutes les armes.

— Quelle conclusion en tirez-vous ?

— Evidemment, que le F.L.N. a perdu la bataille des populations, mais que nous ne l'avons pas gagnée. Et qu'il serait peut-être temps de faire quelque chose.

— Mais quoi ?

— Maintenant, c'est à Paris de jouer. Une nouvelle fois, nous autres militaires, nous avons fait en sorte que Paris puisse décider. C'est là le succès. Et ça, c'est une victoire. Dans d'immenses zones, l'adaptation de l'armée française a été complète à cette guerre nouvelle. Cela dit, si Paris ne se décide pas, ce que nous avons fait ou rien c'est la même chose. Nous ne serons qu'une armée d'occupation. Seulement, chaque fois que nous avons préparé le terrain, Paris a reculé. Quand c'était au tour des politiques de jouer, ils préféraient abdiquer devant les militaires. Après l'arrestation de Ben Bella, à l'époque de Suez, après l'échec de la grève de février 57, après la victoire de l'O.N.U., tout ce qu'il y a de sain dans l'armée s'est retourné vers Paris. A chacun de ces tournants, on voyait en Algérie une lassitude des insurgés, des ralliements de population, des possibilités de faire revenir vers nous ce peuple que la guerre totale du F.L.N. nous contraint à réprimer dans des conditions très dures.

Le tournant dépassé

« Eh bien ! voilà. Nous sommes à un de ces tournants. Remarquez, en un sens, il est presque dépassé. Depuis deux semaines, cela déjà va plus mal partout. Le F.L.N. a réussi ses passages d'armes les plus considérables. En Kabylie, le chef Amirouche, qui est un remarquable organisateur, a mis sur pied un quadrillage extraordinaire. Il y a des dépôts d'armes partout ! Je ne suis pas sûr que vous vous rendiez bien compte de ce que cela veut dire pour nous lorsque vous lisez dans la presse qu'on a trouvé ici vingt mitrailleuses, là douze. Leur puissance de feu s'accroît chaque jour. A Aïn Beïda, qui est un remarquable succès français, les rebelles se sont battus comme des lions.

— Vous n'êtes pas de ceux qui pensent que le F.L.N. est à bout de souffle ?

— Mille fois non. C'est insensé. Le F.L.N. a adopté une tactique qui consiste à ne pas dépasser dans son recrutement

PONT-L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR

une armée mobile, disons de 30.000 à 40.000 fellagha. Ils sont armés, équipés et entraînés de façon parfaite. Ils se renouvellent sans cesse. Mais ils ont pris de terribles coups durs. Et surtout, en perdant la bataille des populations, ils ont perdu les deux tiers des renseignements qui faisaient leur efficacité. Nous avons maintenant autant de renseignements, parfois plus, C'est essentiel. Aïn Beïda est un succès français à cause des renseignements. Orléansville, c'est un succès F.L.N. à cause des renseignements.

« Bien sûr, ils sont là encore extrêmement dangereux et si nous relâchons un seul moment notre vigilance, c'en est fini de nous. Mais il y a un autre facteur. C'est qu'ils ne sont pas d'accord. Vous connaissez l'histoire Bellounis. Mais je pourrais vous citer dix, vingt histoires du même genre. En particulier, vous avez dans une grande région bordée par Rouina, Duperré et Affreville, cinq cents fusils engagés contre le F.L.N. sous les ordres de Beladj Djilali Abdelkader, qui est un ancien officier français devenu nationaliste indépendant. C'est cela qui permet non pas d'espérer un écrasement du F.L.N., mais une possibilité de se réconcilier avec une partie du peuple algérien.

— Vous qui avez fait l'Indochine, vous ne craignez pas les histoires de sectes ?

— *Tout dépend de ce qu'on veut faire de l'Algérie. Les sectes, nous les avons trouvées en arrivant en Indochine. En Algérie, elles sont nées des mécontentements suscités par le F.L.N. Si vous voulez dire qu'avec les Bellounis on ne fera pas l'Algérie française, je suis d'accord. Mais cette Algérie-là, moi, j'en ai fait mon deuil. Cela dit, ne jugez pas l'armée sur moi. Bien qu'en y regardant d'un peu près, on pourrait avoir des surprises...*

Opération de contrôle dans une mechta.
« De toutes façons, on ne peut faire autrement. »
(Intercontinentale.)

Encore 100.000 hommes

Non, cet officier ne représente pas l'opinion moyenne. Au moins pour le moment. Mais l'importance de ses propos vient de ce qu'il représente exactement l'opinion d'un grand nombre de personnalités responsables, civiles et militaires, à Alger comme à Paris.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'entendre les mêmes déclarations. En premier lieu, la situation militaire est jugée sérieuse. Les plus optimistes pensent que si la France avait le courage d'envoyer encore cent mille hommes — c'est l'opinion d'un général proche du général Salan — nous aurions quelques chances de venir à bout du F.L.N. Ensuite, on est plus ou moins résigné à une Algérie autonome qui deviendra indépendante dans très longtemps et en respectant les intérêts français si l'on sait s'y prendre pour gagner la population et traiter avec les « bons rebelles ».

Ces raisonnements sont tenus dans les moments d'inquiétude. Car dans les époques de succès — je m'en souviens lors de mon dernier voyage — l'engrenage de la guerre conduisait les mêmes gens à ne pas tenter de solution politique « à deux doigts du but ». Mais dès qu'un événement survient, international, diplomatique ou militaire, l'obstacle mis en avant est toujours formulé de la même façon : « *De toute façon, avec le F.L.N., on ne peut pas faire autrement.* »

Le F.L.N... c'est un problème qu'il vaut mieux affronter que passer sous silence parce qu'il empoisonne insidieusement l'opinion française. En Algérie, j'ai vu et entendu beaucoup de choses sur le F.L.N. Ce que chacun chuchote, pourquoi ne pas l'écrire ? Sur les responsabilités françaises, beaucoup a été dit. Et ces responsabilités demeurent aussi écrasantes à mes yeux. Mais enfin, force est de constater que l'on a affaire avec le F.L.N. à un phénomène révolutionnaire sans précédent dans l'histoire. Il se rapproche beaucoup plus des révolutions mexicaine et irlandaise que des mouvements tunisien ou marocain. C'est un Vietminh sans doctrine politique élaborée. S'il inquiète les Marocains par son caractère populaire, il déroute les Tunisiens par son militarisme obsessionnel.

Ces idéalistes, les plus purs sans doute qui soient nés sur la terre du Maghreb, ne paraissent à certain moment concevoir leur révolution que comme un long Thermidor.

Ils n'ont pas hésité, pris dans l'engrenage de leur terreur, à procéder à la liquidation des traîtres, des dissidents et des tièdes dans des proportions effrayantes. C'est comme cela qu'en certaines régions ils ont en effet perdu la complicité de certaines populations que la répression française aurait dû pourtant lier à eux à jamais. C'est un fait, d'autre part, que rien ne permet de penser qu'ils ont conscience de l'immensité de leur mission historique, des particularités de la situation algérienne, et des données originales de leur combat.

En un sens, on peut dire que les chefs F.L.N. sont, très partiellement bien sûr, mais réellement néanmoins, responsables de la torpeur de l'opinion française, dans la mesure où ils donnent à tous les gouvernements réactionnaires des alibis rêvés. M. Lacoste peut dire qu'à Alger il y a de nombreux musulmans — j'en ai vu — qui se félicitent de la disparition du terrorisme aveugle. Même si ces musulmans ont leurs parents dans les prisons, les camps d'hébergement ou les cimetières.

Un haut fonctionnaire, résigné à l'indépendance de l'Algérie, peut dire, comme il me l'a dit, après avoir lu les articles d' « El Moujahid », l'hebdomadaire du F.L.N., qui réclamaient le droit pour les Algériens de « mal se gouverner » : « *Comment voulez-vous construire avec eux un avenir économique s'ils sont tentés de voir un néo-colonialisme habile ou un paternalisme camouflé dès lors que l'on se mettra à parler de marché commun, de coopération technique ou d'assistance ?* ».

Avec tous ces arguments, on forge une opinion qui crie d'autant plus : « L'Algérie française » qu'elle sent l'Algérie perdue et qu'en même temps, par peur de l'avenir, effrayée devant cette intransigeance militaire, elle préfère encore, à tout prendre, le maintien de la guerre. C'est l'obscure perspective du chaos futur plus que l'acharnement de maintenir à tout prix l'Algérie dans la République française qui retient certains hommes de bonne foi et qui les fait consentir, paralysés, à tous les crimes et à toutes les fautes que l'on commet en Algérie au nom de la France. Si le F.L.N. pouvait prendre conscience de cette vérité, il ferait peut-être avancer la solution presque autant que par son courage devant la mort.

Les politiques en prison

Evidemment, quand on parcourt l'histoire de l'Algérie, cette longue histoire de l'humiliation, on ne se sent pas très à l'aise pour faire un tel procès. J'avais mille fois discuté de toutes ces questions avec des musulmans. A Alger, je viens de m'en entretenir avec un nationaliste qui eut son heure et qui partage le même point de vue. Il m'a dit ceci qui vaut d'être médité :

« Il n'y a pas longtemps, j'ai eu une entrevue secrète avec un chef F.L.N. Je lui ai dit à peu près tout ce que vous dites. Il m'a écouté religieusement ; il a réfléchi et puis il m'a répondu : « Mais c'est vrai tout cela. C'est vrai. Seulement c'est vous, les politiques, qui auriez dû prendre les armes. Et c'est nous qui aurions dû obéir. Ceux qui commandent aujourd'hui, c'est ceux qui devraient obéir... » Et moi je n'ai rien trouvé à lui répondre, et j'ai même eu honte de lui avoir dit ce que je lui avais dit. Parce que si nous n'avons pas pris les armes, c'est à cause de tous les endormeurs de la gauche française. Vingt années de parti socialiste, dont j'ai fait partie, dont vous avez fait partie, et qui nous ont fait croire que les choses pourraient s'arranger grâce à la gauche. Alors, quand je me mêle de leur demander d'être plus politiques, de quoi ai-je l'air ? »

Sans parler évidemment de la précieuse contribution que les militaires français ont apportée à la dépolitisation du F.L.N. Une rumeur circule à Alger qui prétend que les internements des cadres, des intellectuels et de la bourgeoisie algérienne ont toujours eu lieu lorsque, à Paris, on envisageait d'organiser des consultations ou de prendre des contacts. Aujourd'hui, le fait est là : tout ce qui reste de politique en Algérie est soit dans les camps, soit dans les prisons.

Une Algérie fanatique

De plus, toute la jeunesse algérienne est acquise au F.L.N. Elle y a trouvé ses héros et sa mystique. Elle y a puisé le sentiment d'une dignité reconquise. Elle lie à lui son avenir. Elle ne se préoccupe pas de savoir si le F.L.N. pourra lui donner plus de pain, plus de paix et même plus de liberté que la France, elle ne voit qu'une chose : c'est qu'il est capable de lui donner ce que la France lui a toujours refusé : une nation, un destin.

Enfin, toutes les réserves qu'on doit faire sur le F.L.N. ne peuvent que s'accroître par la durée de la guerre. Si vraiment, comme le confient actuellement des ministres socialistes et M.R.P., c'est la peur de l'avenir qui les empêche de traiter, on ne voit pas en vérité comment grâce à une guerre, que l'on ne consent d'ailleurs pas à faire entièrement, on pourrait revaloriser les hommes politiques du F.L.N., les amener à un état d'esprit constructif, les délivrer de la haine et de la méfiance. On voit, au contraire, comment l'approche de certains problèmes concrets, la discussion sur l'avenir commun peut transformer les esprits, rendre conscients les militaires de leurs limites, les inviter à laisser à d'autres la place.

On voit comment n'importe quelle « ouverture » sincère — comme la récente motion des cent cinquante universitaires français — peut les trouver réceptifs, et ce au moment même où ils reprennent en certaines régions l'initiative militaire.

La vérité, c'est qu'au cri de « l'Algérie française », on est en train de construire de nos mains la plus fanatique des Algéries arabes, alors qu'une réelle communauté algérienne est peut-être encore possible. La vérité, c'est aussi que les réserves sur le F.L.N. servent à justifier la poursuite d'une guerre qui, sans écraser le F.L.N. est en train en même temps de provoquer l'affaissement de tout un peuple.

Non, répond-on, car avec la loi-cadre ce peuple va de nouveau avoir la parole. Je ne sais pas s'il reste beaucoup de gens pour croire sincèrement qu'il puisse y avoir de libres élections à l'ombre des épées. En tout cas, il n'y a pas de musulmans, et, semble-t-il, peu de militaires français.

De plus, tous les nationalistes algériens qui refusent l'hégémonie du F.L.N. — et il y en a — sentent qu'ils se compromettront aux yeux du peuple en acceptant de jouer le jeu d'un statut octroyé.

Que faire dans ces conditions ? Je ne vois qu'une seule issue. C'est d'éprouver le F.L.N. par une « ouverture » spectaculaire. D'abord le remplacement du ministre résidant. Il a été l'homme de la répression, il ne peut pas être celui d'une réconciliation. Ensuite, un discours prononcé par le président de la République et déclarant solennellement qu'il n'y a ni vainqueur ni vaincu dans la guerre d'Algérie, que les Français et les Algériens vont construire ensemble un pays qui se dirigera vers la libre détermination et que, dans ce but, on va entrer tout de suite en pourparlers, sans condition préalable, sans exigence aucune.

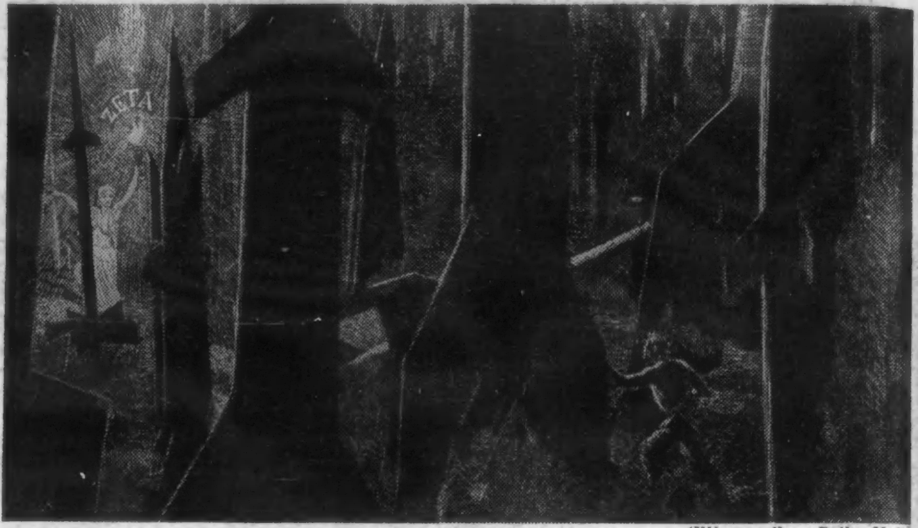
Un discours où il serait proclamé que la France n'a pas à expier les fautes d'une colonisation qui en vaut bien une autre, mais qu'elle a décidé de vivre en 1958, c'est-à-dire de décoloniser ; qu'en revanche, les Algériens ont le devoir, dans leur intérêt au moins autant que dans le nôtre, de faire en sorte que cette décolonisation débouche sur un progrès plutôt que sur une sécession rétrograde. Après, les Français et les Algériens se mettront au travail pour construire la nation algérienne, sur laquelle toutes les communautés ont des droits.

Ce ne serait qu'un discours. Mais je sais que ce pourrait être, s'il était suivi par des actes, confirmé par un changement complet de nos méthodes, le salut de la France et celui de l'Algérie. Et je n'en vois pas d'autre.

JEAN DANIEL.

La semaine internationale en dessins

LES ANGLAIS SONT FIERS DE « ZETA »



(Illingworth - Daily Mail)

La seule issue

(Daily Mail)

« Quand on pense qu'ils arrivent à fabriquer des chaleurs de 5 millions de degrés et qu'ils n'ont encore rien inventé pour déblayer ça ! »

(Manchester Guardian)

« Qu'est-ce que ça peut te faire que je devienne un fainéant bon à rien, puisque « Zeta » travaillera pour moi ! »

LA POLITIQUE AMERICAINE JUGEE A LONDRES... ET A PEKIN

(Vicky - New Statesman)

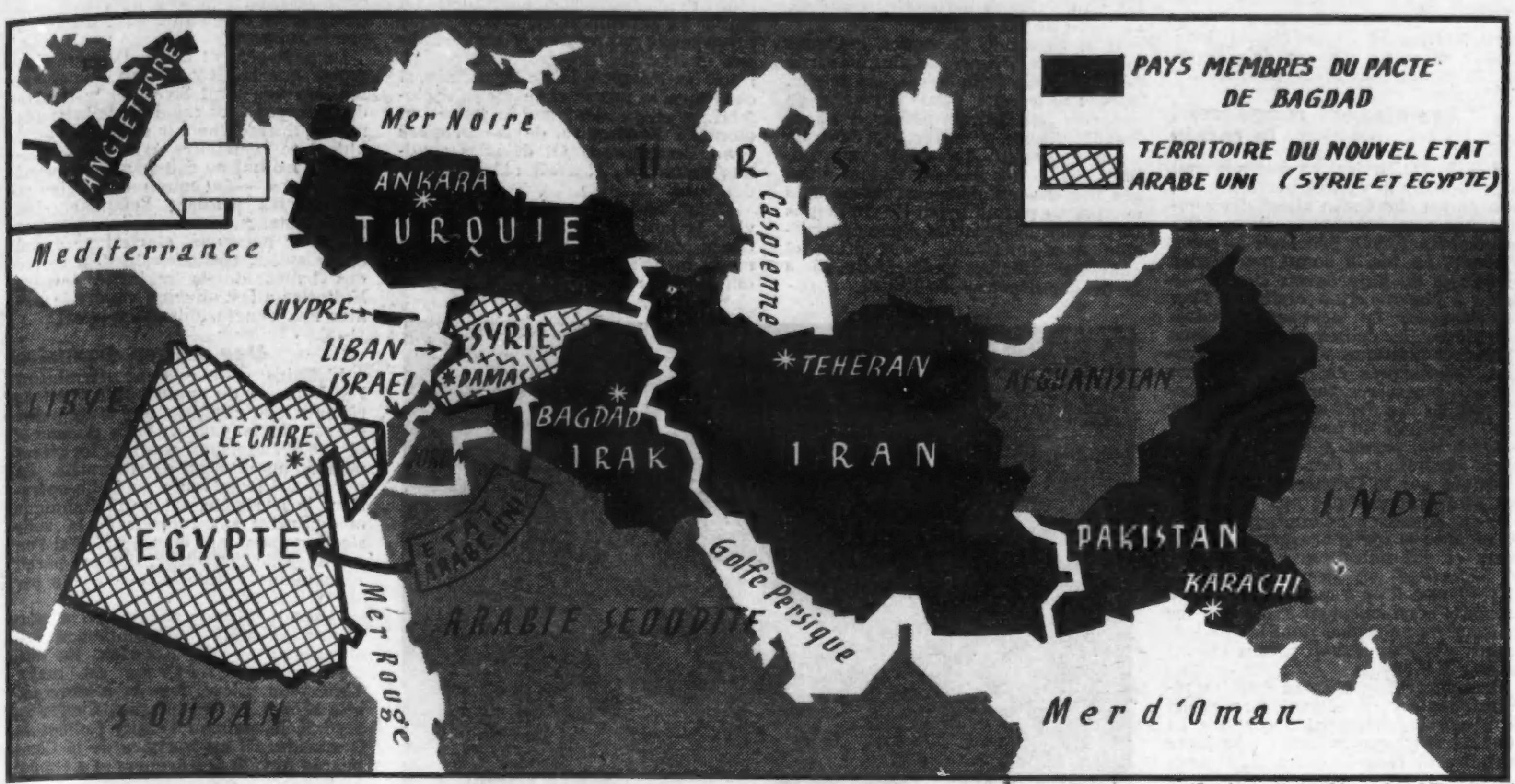
— De toute façon, nous on est contre !

(Manhua - Pékin.)

L'alliance atlantique

M. DULLES A ANKARA VU PAR UN JOURNAL CHINOIS

(Manhua - Pékin)



(Service cartographique de « L'Express ».)

LE PACTE DE BAGDAD ET L'ETAT ARABE UNIFIÉ.
Ankara contre Le Caire, Bagdad contre Damas.

MOYEN-ORIENT

M. Dulles à Ankara
M. Nasser à Damas

● ***Sur son front du Moyen-Orient la guerre froide a connu cette semaine un regain d'activité. M. Dulles, d'Ankara, n'a pu empêcher le colonel Nasser de marquer un point à Damas.***

APRES avoir entendu le discours prononcé par M. Dulles à la séance d'ouverture de la conférence du Pacte de Bagdad, beaucoup d'observateurs se sont sincèrement demandé ce qu'il était venu faire à Ankara.

Pendant près d'une heure, le secrétaire d'Etat a parlé de la menace militaire soviétique. Il a tonné contre le « *petit groupe de matérialistes athées qui visent à conquérir le monde* » et donné l'assurance à ses auditeurs qu'une « *force mobile d'une grande puissance* » serait aussitôt envoyée sur place par les Etats-Unis en cas d'agression de l'U.R.S.S. contre un membre du Pacte.

« *Il n'y a pas de plus grand danger*, a-t-il conclu, *que d'être aveugle au danger.* »

Chacun ses ennemis...

Ses interlocuteurs ont sans doute songé à lui retourner la formule, chacun à sa manière. Jamais, en effet, les divergences d'intérêts et de préoccupations entre les différents membres du Pacte ne sont apparues plus clairement. Les Turcs sont peut-être les seuls à continuer de penser que le danger vienne de Moscou. Mais pour les Irakiens, il vient d'Israël, pour le Pakistan de l'Inde et pour tous du manque de dollars.

Dans leurs interventions, les représentants de l'Irak, de l'Iran et du Pakistan ont demandé avant tout une « aide économique accrue » et ne se sont guère souciés de ménager les susceptibilités politiques des Occidentaux. S'adressant à l'opinion musulmane par-dessus la table de conférence, l'ancien premier ministre irakien, M. Noury Saïd, s'est lancé dans de violentes atttaques contre Israël à propos du problème des réfugiés, contre la France à propos de l'Algérie et contre la Grèce à propos de Chypre.

MM. Dulles et Selwyn Lloyd, qui ne pouvaient le suivre sur aucun de ces trois terrains, n'étaient pas prêts non plus à accorder l'aide supplémentaire qui leur était demandée.

« *Je crois*, a dit M. Dulles, *qu'il vaut mieux concentrer d'abord nos efforts sur l'achèvement des programmes en cours.* »

En dépit de l'accord « de principe » réalisé le lendemain sur l'intégration des forces armées des Etats membres du Pacte, on peut se demander si le communiqué final réussira cette fois à masquer la désintégration d'une alliance que chaque partenaire veut utiliser à des fins différentes.

Le rêve des Syriens

Si Noury Saïd avait pu songer un jour à faire du Pacte de Bagdad un tremplin vers la domination du monde arabe par l'Irak, le président Nasser vient de porter un nouveau coup à ses espoirs en se ralliant brusquement à un projet dont il étudiait les modalités depuis de longs mois : celui d'une fédération de l'Egypte et de la Syrie.

A la veille de l'ouverture de la conférence d'Ankara, le gouvernement du Caire a annoncé la proclamation imminente d'une « union égypto-syrienne », avec Parlement, gouvernement, administration, police et partis « unifiés ».

L'intégration annoncée est si radicale que sa réalisation paraîtrait chimérique même pour des pays fortement unis par la géographie et les intérêts traditionnels. Or on sait que l'Etat d'Israël, la Jordanie et une lourde histoire séparent les deux fractions du futur « Etat unifié ».

Pourquoi les Syriens et les Egyptiens se sont-ils résolus à cette fusion? En Syrie, l'explication peut se trouver dans les deux passions qui dominent l'opinion publique : le désir d'une unité politique qui réaliserait la vocation de Damas à la direction spirituelle des musulmans ; et une haine obsessionnelle d'Israël. En se liant à l'Egypte, chaque citoyen syrien est persuadé qu'il réalise le vieux rêve de l'unité arabe et que, même si la capitale du nouvel Etat se trouve au Caire, l'ingéniosité et la ténacité syriennes finiront bien par rendre la prééminence à Damas. Enfin, l'ennemi israélien se trouvera désormais pris dans une tenaille dont les mâchoires ne se desserreront jamais.

Contrôler les communistes

D'autre part, si l'armée syrienne et son allié, le parti socialiste *Al Baath*, exercent effectivement le pouvoir, celui-ci leur est encore contesté par les anciennes équipes qui, tout en feignant de s'incliner, préparent activement leur revanche. Appuyés sur l'appareil de l'Etat égyptien et sur la popularité du président Nasser — beaucoup plus grande en Syrie qu'en Egypte — les colonels et les socialistes de Damas espèrent consolider leur position et se mettre définitivement à l'abri d'un « coup d'Etat de droite ».

Pour Nasser, l'opération a d'abord l'avantage de constituer une riposte de taille à la réunion des membres du Pacte de Bagdad (à laquelle M. Dulles lui fait l'injure d'assister en personne) et aux prétentions de Noury Saïd à réaliser l'unité arabe sous direction irakienne. Mais elle lui sert aussi à « couvrir », par un apparent coup de barre antioccidental, la reprise des relations commerciales entre l'Egypte et l'Europe et l'ouverture dans un mois des négociations avec les actionnaires de la Compagnie du Canal de Suez — « concessions » qui pourraient nuire à son prestige aux yeux de l'opinion arabe. Enfin, elle lui permet de s'assurer le contrôle effectif de l'évolution politique de la Syrie.

Depuis le mois d'août, en effet, les progrès de l'extrême gauche syrienne le préoccupent vivement. Importateur du « neutralisme positif » au Moyen-Orient, Nasser veut en régler le rythme et l'évolution. Il s'irrite de se voir tourner sur sa gauche par ses jeunes collègues syriens, et n'est pas mécontent de pouvoir faire passer sous le contrôle de sa police le parti communiste syrien, qui a à sa tête la personnalité la plus puissante du Moyen-Orient après Nasser lui-même et Noury Saïd : Khaled Bagdache.

Quelles que soient les difficultés futures ou les charges qu'elle fera peser sur l'Egypte, cette fusion va susciter dans l'immédiat un immense enthousiasme parmi les peuples arabes. Le président Nasser a d'ailleurs déjà annoncé que tous les Etats arabes seraient invités à se joindre au nouvel « Etat unifié ».

VENEZUELA

Du coup d'Etat à la révolution

● ***Le dictateur le plus haï d'Amérique latine est tombé. Mais les militaires qui l'ont renversé n'ont gardé le pouvoir que quelques heures...***

LORSQUE le mercredi soir, 22 janvier, l'amiral Wolfgang Larrazabal fit appareiller la flotte vénézuélienne et donna l'ordre à ses neuf destroyers d'ouvrir le feu sur Caracas, Marcos Perez Jimenez, le dictateur le plus brutal d'Amérique du Sud, comprit qu'il avait perdu la partie. Mais il ne s'agissait encore que d'un coup d'Etat, pas d'une révolution.

L'ultimatum que l'amiral Larrazabal venait d'adresser à Perez avait un but évident : éliminer le général despotique afin de conserver le pouvoir aux mains des forces armées et d'éviter que des révolutionnaires civils ne s'en emparent.

Mais pourquoi l'amiral avait-il attendu jusqu'à mercredi soir ? Le 2 janvier déjà, lorsque les aviateurs de la base de Maracay se soulevèrent, l'amiral eût pu chasser Perez du pouvoir. Il ne bougea pas. Il laissa écraser la rébellion, arrêter 20 % du corps des officiers. Il ne voyait, dans la tentative insurrectionnelle, que la lutte d'une faction de l'armée contre une

→

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

PAQUES
A bord du paquebot de luxe
s/s « ANKARA »
LA GRECE ET LA TURQUIE
du 30 mars au 13 avril de Marseille à Marseille
OLYMPIE - HERACLION - RHODES - EPHESE - PRIENE - IZMIR
PERGAME - BROUSSE - ISTANBUL - DELOS - MYKONOS
ATHENES - CORINTHE - MYCENES - TIRYNTHE
PRIX : de 300.000 fr. à 350.000 fr. en classe luxe
de 210.000 fr. à 270.000 fr. en 1re classe
de 80.000 fr. à 190.000 fr. en classe touriste
TRANSTOURS 49, avenue de l'Opéra, PARIS
Tél. : OPE. 35-18, 61-15, 18-81
Et toutes agences de voyages

→

autre faction. Et ce genre de lutte pouvait se régler à coups de pots-de-vin, de promotions et de sinécures.

Les klaxons remplacent le tocsin

Mais le 22 janvier, un fait nouveau se produisit : la « Junte patriotique », mouvement clandestin allant des communistes aux catholiques, était sortie de l'ombre et avait proclamé la grève générale. Le tocsin sonné par toutes les églises du pays devait donner le signal à l'insurrection civile. Et bien que Perez eût fait occuper militairement toutes les églises ; bien que tous les cadres politiques et syndicaux fussent, depuis près de dix ans, pourchassés, incarcérés, torturés et déportés vers les îles de la mort lente ; bien que la passivité du peuple, démoralisé et terrorisé, passât pour certaine, la grève générale eut lieu. Le tocsin fut remplacé par le klaxon des voitures ; des armes apparurent aux mains de milliers d'ouvriers, d'étudiants et de chômeurs ; la foule, bravant le tir des chars et des mitrailleuses, assiégeait la *Seguridad* où des tortionnaires n'ayant rien à apprendre de la police rakosiste commençaient à exécuter les prisonniers politiques dont le nombre, depuis dix ans, n'avait jamais été inférieur à 4.000.

Remplacer Perez avant que les révolutionnaires réussissent : ce projet de l'amiral Larrazabal s'effondra au bout de vingt-quatre heures. Sa junte militaire de cinq hommes (dont deux colonels ayant réprimé la révolte de Maracay) reçut à son tour un ultimatum des civils, conduits par Fabricio Ojeda, un journaliste de 28 ans. Liquidation de la police politique, reconstitution des partis politiques, promesse d'élections libres, formation d'un cabinet qui, sur treize membres, ne compte qu'un seul militaire : Ojeda obtint tout cela en vingt-quatre heures. La révolution l'emportait.

Ordre et dollars

Pour les Etats-Unis, la chute de Perez, ce grand et fidèle allié dans la lutte anticommuniste, comporte une leçon. Aux côtés de Delgado Chalbaud, émule de Franco et de Mussolini, Perez était venu au pouvoir en 1948, à la suite d'un pronunciamiento militaire contre le gouvernement de Romulo Gallegos, le premier qui fût démocratique élu au Venezuela. Quatre ans plus tard, alors que les partis démocratiques (travaillistes en tête) venaient de gagner les élections, Perez annula simplement le scrutin et se proclama président pour cinq ans.

Il affirmait que « le pays n'était pas mûr pour la démocratie », qu'il avait besoin d'ordre et de dollars. L'ambassadeur des Etats-Unis partageait cette opinion, de même que les compagnies pétrolières américaines. Les Etats-Unis furent les premiers à reconnaître Perez ; les dollars affluèrent. On le présenta comme un dictateur sage et bon enfant.

L'homme fort du régime s'appelait Pedro Estrada. Cet ancien intellectuel de trente ans organisa la très efficace police politique (Seguridad) du régime. Quiconque médisait, même en privé, du gouvernement Perez était immanquablement enlevé, disparaissait pour quelques jours ou quelques semaines dans les caves de la Seguridad et, s'il avait de la chance, en ressortait, bouche cousue, marqué d'évidentes traces de torture.

« Pourvu que ça dure »

« *Estomac plein ne revendique pas* », affirmait Perez ; et il lança son pays dans le « boom » économique le plus spectaculaire de son histoire. Sur les vingt-deux plus grandes sociétés nord-américaines, dix-sept ont opéré de gros investissements au Venezuela. La montagne de fer de Cerro Bolivar leur fut cédée dans des conditions avantageuses.

Les milliers de derricks du lac Maracaibo déversent annuellement 130 millions de tonnes de pétrole. Nulle part on n'exploite aussi intensivement les réserves qui, au rythme actuel, seront épuisées dans 15 à 20 ans. C'est que le temps presse : « Pourvu que ça dure », disaient, du régime vénézuélien, les hommes d'affaires.

Le gouvernement Perez, cependant, roulait sur l'or. L'exportation du pétrole rapportait 650 milliards de francs par an à ce pays de 6 millions d'habitants. Sur cette somme, 400 milliards passaient, sous forme de royalties, dans les caisses du gouvernement. Perez pouvait se passer d'impôt sur les revenus. Son Etat souffrait plutôt d'un embarras de richesses. Qu'allait-il faire des 400 milliards annuels (18 % du revenu national), soustraits au contrôle du public ?

Il fit beaucoup de routes, quelques hôpitaux, l'Université la plus moderne du monde, des centaines de gratte-ciel. Mais l'Université était entourée de barbelés et les étudiants devaient franchir, pour y entrer, un contrôle de la *Seguridad*. Mais les travaux publics (37 % du budget) étaient adjugés par des officiers corrompus à la compagnie payant le pot-de-vin le plus fort. Selon l'estimation d'une commission nord-américaine, corruption et bénéfices illicites prélevaient 15 à 30 % des dépenses de l'Etat.

(U. P.)

LA RÉVOLTE DE CARACAS.
Place aux civils !

L'éducation, pendant ce temps, ne représentait que 5,4 % du budget public ; 50 % de la population restait analphabète, 40 % des enfants n'étaient pas scolarisés, faute d'instituteurs.

Le Venezuela avait l'un des revenus par tête les plus élevés du monde (400.000 francs par an), mais les ouvriers agricoles en gagnent 5 à 10.000 par mois.

Caracas, avec ses 1.200.000 habitants, détient la moitié du pouvoir d'achat du pays. Mais elle compte, à côté de 4.000 milliardaires (dont la devise est : « Deux Cadillac dans chaque garage »), 400.000 sous-prolétaires vivant dans des bidonvilles à l'ombre des gratte-ciel.

Les étudiants font la police

«Rome serait déjà oubliée sans ses monuments et ses routes», disait Perez (qui manifestement ne pensait ni au code romain, ni aux Gracques, ni à Spartacus) et il éternisa la gloire de son régime par le fabuleux Circulo de las Fuerzas Armadas (club des officiers) : derrière ses vitres polarisées, sur des dalles de marbre, au milieu des gobelins, des porcelaines de Sèvres, des tableaux de maîtres, les femmes des colonels exhibaient des robes de Balmain et de Dior.

« *Le régime gaspille les deniers publics et le peuple meurt de faim* », tonnait l'archevêque de Caracas, et il invita les ouvriers à former leurs propres syndicats. « *Vous pouvez acheter un gouvernement, mais non un peuple. Or les gouvernements n'ont qu'un temps ; les peuples restent* », disaient aux Américains les leaders exilés.

Il y a six mois, les Etats-Unis conseillèrent à Perez de libéraliser le régime. Perez annonça des élections. La veille du scrutin, il fit arrêter pour propagande subversive le seul candidat qui se fût présenté contre lui. Deux heures après la fin du scrutin, il convoqua la presse et le corps diplomatique et, pendant que la télévision montrait l'ouverture de la *première urne*, Perez annonçait déjà les résultats *définitifs* : il avait obtenu 85 % des voix.

C'était le 15 décembre. Le 23 janvier, la junte patriotique de Fabricio Ojeda annonçait : « *Le moment est venu de briser les chaînes qui nous ont humiliés durant la période la plus honteuse de notre histoire* ». L'immeuble de la Seguridad venait de se rendre. Dimanche dernier, dans les rues de Caracas, les étudiants remplaçaient la police dissoute.

MICHEL BOSQUET.

ANGLETERRE

Le major Thompson au banc des accusés

● *La très respectable « Bank of England » est sur la sellette. Un de ses directeurs a écrit une phrase surprenante sous la plume d'un des défenseurs attitrés de la livre sterling.*

(De notre correspondant à Londres)

LONDRES a reçu sa première chute de neige de l'hiver le jour même où paraissait le rapport de la commission d'enquête sur les « fuites » qui avaient précédé l'élévation du taux de l'escompte. « C'est bien le temps qui convient », me fit remarquer avec amertume un député travailliste, « puisque la City sort entièrement blanchie de l'affaire. » En effet, les ministres conservateurs et les directeurs de banque accusés d'avoir profité à des fins personnelles de leur connaissance préalable de la hausse du taux de l'escompte sont disculpés par le rapport.

Le soulagement a été d'autant plus grand que la City — qui admet volontiers que Wall Street et la Bourse de Paris sont des repaires de brigands mais qui s'indigne à la seule idée qu'il puisse se commettre à Londres quelque chose qui ne soit pas absolument « correct » — a connu de sérieuses inquiétudes pendant l'enquête. Les conservateurs, eux aussi, cachaient mal leur nervosité, et c'est pourquoi une clameur enthousiaste s'est élevée des bancs de la majorité lorsque M. Butler a fait allusion vendredi dernier aux conclusions du rapport.

Une phrase explosive

L'affaire est-elle donc terminée ? Pas le moins du monde. Elle vient de rebondir, en effet, sur une toute petite phrase de la page 101 du document de 300.000 mots qui contient les pièces versées au dossier de l'enquête. La phrase est la suivante : « Cette opération, je le répète, est antibritannique et contraire aux intérêts de la zone sterling mais, tout bien pesé, et si l'on est libre de l'effectuer, elle me paraît raisonnable. » Elle a été écrite par M. W.J. Keswick.

Il serait difficile de trouver un plus parfait exemple de « gentleman britannique » que M. Keswick. En fait, c'est un archétype du major Thompson. Elevé dans la célèbre *public school* de Winchester, fondée au XIVe siècle, puis au Trinity College de Cambridge, il est membre de la Compagnie Royale des Archers et a épousé la fille d'un conseiller privé de la reine. C'est un des meilleurs fusils d'Angleterre et un expert de la pêche du saumon. Il siège au conseil d'administration de huit grandes sociétés, dont la *British Petroleum*. Il est membre des deux clubs les plus aristocratiques de Londres, le Boodle's et le Whites.

Mais surtout — et c'est ce qui fait la valeur explosive de sa petite phrase — il est l'un des directeurs de la Banque d'Angleterre. Or la citation qui lui vaut aujourd'hui les honneurs de la première page est tirée d'une lettre confidentielle adressée à la direction d'une société financière de Hong-Kong dont il est le conseiller londonien. En septembre dernier, inquiète pour la stabilité de la livre sterling, cette compagnie avait envisagé de liquider ses bons du Trésor britannique pour acheter des valeurs américaines. Dans sa lettre, Keswick admettait que c'était une opération « financièrement raisonnable ».

Le « cerveau » de la zone sterling

Sans doute ne pouvait-on donner de meilleur avis à une firme dont le seul but est d'augmenter ses profits et qui n'a de responsabilités que vis-à-vis de ses actionnaires. Mais le fait que M. Keswick soit directeur de la Banque d'Angleterre éclaire son initiative d'un jour tout différent. La Banque d'Angleterre est en effet le cerveau financier de toute la zone sterling. C'est elle qui fait de Londres le plus gros banquier du monde et de la livre la monnaie utilisée pour plus de la moitié des échanges à l'intérieur du monde libre. Beaucoup plus que la possession de la bombe H ou que les restes du Commonwealth, c'est l'existence de la zone sterling qui permet à l'Angleterre de conserver sa position de puissance mondiale. Le maintien de cette position — comme l'a souligné M. Thorneycroft récemment dans son remarquable discours de démission — exige cependant des sacrifices coûteux. Pour jouer son rôle de banquier du monde, l'Angleterre doit puiser constamment dans ses réserves en or et en dollars, qui représentent moins du cinquième des capitaux étrangers investis à Londres. Si la confiance en la livre diminue au point de provoquer une fuite de ces capitaux étrangers, l'équilibre de la zone sterling s'effondrera en quelques semaines, sinon en quelques jours.

La tâche essentielle des directeurs de la Banque d'Angleterre est donc de maintenir la confiance en la livre à n'importe quel prix. C'est pourquoi beaucoup de gens considèrent la lettre de Keswick comme un véritable acte de trahison.

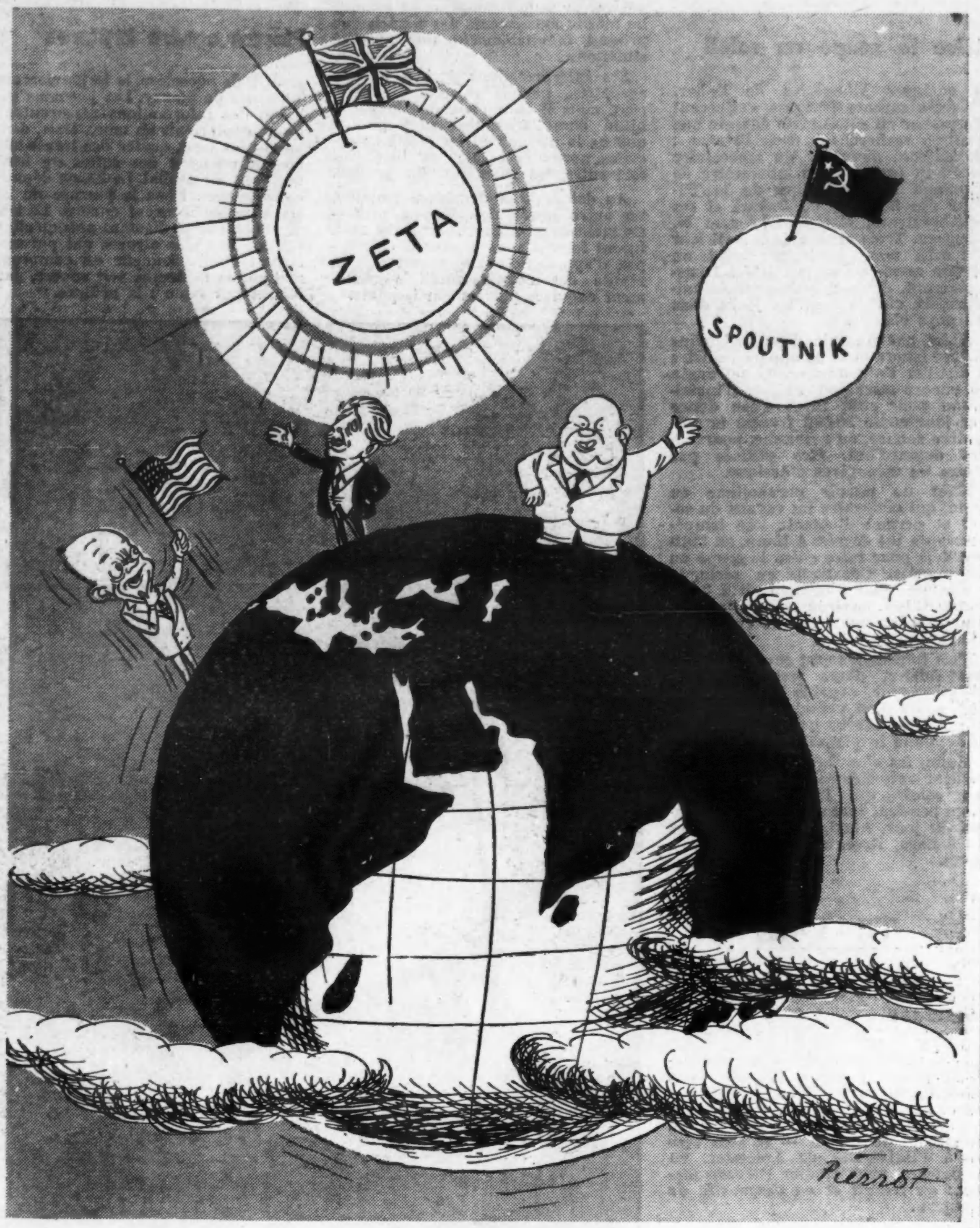
L'indignation de l'opinion est compréhensible. C'est à peu près comme si M. Baumgartner, gouverneur de la Banque de France, déconseillait publiquement aux capitalistes étrangers d'investir de l'argent au Sahara, la France étant condamnée à abandonner prochainement l'Algérie. Pour le simple citoyen britannique, le major Thompson — en la personne de M. Keswick — a tout simplement dé-

chiré l'Union Jack pour passer à l'ennemi au plus fort de la bataille.

C'est dans ce sens, en tout cas, que l'attaque a été déclenchée. L'hebdomadaire « Tribune », organe de M. Bevan, a tiré la première salve en titrant son article de tête : « Comment devenir antibritannique » et en publiant intégralement la lettre de Keswick. Le Labour Party compte exploiter l'affaire au cours du débat de la semaine prochaine sur les conclusions du rapport. Les députés travaillistes considèrent — sans doute avec raison — qu'ils tiennent là une excellente arme électorale. Les travailleurs britanniques éprouvent en effet une aversion instinctive pour les « messieurs » de la City, avec leurs pantalons rayés, leur melon, leur parapluie soigneusement roulé, leur exemplaire du « Times », et ils sont tout prêts à croire que les financiers — comme l'a dit un député travailliste — « font passer leurs poches avant leur pays ». Aujourd'hui, le major Thompson est au banc des accusés.

PAUL JOHNSON.

LE NOUVEAU MONDE



IKE. — *Et moi, alors ?*

U. R. S. S.

Kroutchev bouleverse l'agriculture

● *Le leader soviétique vient d'annoncer des mesures techniques qui vont transformer la vie des kolkhozes. Il prend le contre-pied de la position de Staline.*

EN proposant, dans son grand discours de Minsk, de vendre aux kolkhozes les tracteurs et les machines agricoles actuellement détenus par les M.T.S. (stations de machines et tracteurs), M. Kroutchev vient de soulever une question essentielle. Aujourd'hui, en effet, les M.T.S. emploient 2.500.000 ouvriers et assurent 80 % des travaux agricoles des kolkhozes en U.R.S.S. Si l'idée de M. Kroutchev est adoptée, les M.T.S. seront réduits au rôle d'organismes stockeurs et répartiteurs. La plupart des ouvriers regagneront les kolkhozes qui assureront eux-mêmes la responsabilité de leurs travaux, de l'achat et de l'amortissement de leurs machines.

M. Kroutchev ranime par là une discussion déjà ancienne en Union soviétique.

Staline était contre

Staline en traitait longuement dans sa réponse à MM. Sanina et Venger, publiée dans son ouvrage : « Les problèmes économiques du socialisme », paru en 1952 peut avant sa mort.

Les deux économistes formulaient exactement la même proposition que M. Kroutchev aujourd'hui afin, disaient-ils, « de décharger par ce moyen l'Etat de ses investissements de capitaux dans l'agriculture et de faire assumer aux kolkhozes la responsabilité de l'entretien et du développement des stations de machines et de tracteurs ».

Staline répliquait — en termes d'ailleurs mesurés — par des arguments touchant à l'économie appliquée et à la théorie économique.

Les kolkhozes s'étaient certes enrichis depuis 1930. Ils n'étaient cependant pas à même d'acheter de nouvelles machines et de les amortir rapidement.

Il n'ajoutait pas — mais cela devait entrer également dans ses considérations — que le nombre des machines était encore trop faible et la surface des kolkhozes généralement trop limitée pour confier à chacun ses propres moyens de production.

Il insistait en revanche sur la distinction fondamentale chez les marxistes entre la notion de *circulation des marchandises* et celle *d'échange des produits.* La première est selon lui un « reste du passé ». Elle se manifeste notamment dans l'achat et la vente de *marchandises* d'usage personnel. Elle est soumise à l'action de la loi de la valeur. Mais peu à peu le socialisme substitue à la production *marchande*, l'échange des produits — déjà réalisé dans la sphère des biens de production — et qui se généralisera avec le communisme (phase supérieure du socialisme).

Il y avait aussi des considérations politiques d'un grand poids. Les M.T.S., établissements organisés de façon industrielle, tendaient à former à la campagne des ouvriers d'industrie et à assurer ainsi la transformation politique de l'agriculture soviétique.

Les arguments de Kroutchev

La prise de position de Staline semblait avoir classé définitivement l'affaire. Après sa mort, dans le souci déjà dominant de développer la production agricole, le Comité central avait même décidé de renforcer considérablement le personnel des M.T.S. jusque-là composé essentiellement de travailleurs saisonniers.

D'où vient le retournement opéré aujourd'hui par M. Kroutchev ?

Des arguments de fait sont mis en avant : la production des tracteurs et des machines s'est beaucoup développée depuis quatre ans (160.000 tracteurs en 1955 contre 110.000 en 1950). Certains kolkhozes se sont regroupés. Nombreux sont ceux dont la superficie dépasse 10.000 hectares et qui sont donc largement en mesure d'utiliser un vaste parc de machines. 56 % d'entre eux avaient en 1955 plus de 1.000 hectares ensemencés.

M. Kroutchev pense que ces kolkhozes veilleraient mieux que les M.T.S. à l'adaptation des machines à leurs conditions de production, qu'un certain gâchis serait ainsi évité.

Beaucoup de kolkhozes se sont d'autre part enrichis ; selon la revue « Economie et Politique » en Ukraine les kolkhozes gagnant annuellement plus d'un million de roubles constituaient déjà, en 1955, 53 % du total contre 5 % en 1950. Une grande partie de leurs revenus est épargnée.

Que font-ils de cette épargne ?

C'est là sans doute la seconde préoccupation des dirigeants soviétiques. Les kolkhozes construisent certes des maisons, des établissements culturels; ils améliorent la voirie, etc. Mais ne devraient-ils pas également utiliser leur épargne à développer leurs moyens de production, et à se moderniser ?

En confiant cette tâche aux kolkhozes, M. Kroutchev leur donnerait la responsabilité entière de la production et de l'accumulation. Qu'en feront-ils ?

Il semble espérer qu'à travers de nombreuses difficultés, ils amélioreraient progressivement l'utilisation des machines et qu'ils accroîtraient leur rentabilité.

Un tel objectif est révolutionnaire d'un double point de vue économique et politique.

Il tend en premier lieu à développer dans l'agriculture comme dans l'industrie une gestion très décentralisée. Il fait, d'autre part, confiance aux agriculteurs, considérant que la collectivisation est entrée solidement dans les mœurs. Les dirigeants soviétiques ne semblent plus craindre de laisser une plus grande liberté économique aux paysans.

De l'un et l'autre point de vue, les dirigeants soviétiques montrent que dans la phase actuelle ils attachent une importance décisive aux problèmes de rentabilité et d'initiative, quitte à sacrifier, au moins provisoirement, certaines formes centralisées de planification.

Nul doute que l'idée lancée par M. Kroutchev fera l'objet de discussions qui ne seront pas seulement formelles. La proposition sera en butte aux critiques à la fois des économistes et des théoriciens. Mais M. Kroutchev a deux atouts majeurs : sa popularité dans les campagnes et les succès qu'il a déjà remportés.

Après un déclin sérieux, l'agriculture soviétique opère en effet un redressement sensible depuis 1953. La production céréalière a progressé de 23 %. Les bovins sont passés de 57 millions à 75 millions ; les porcins de 28 à 60. Le gouvernement soviétique vient d'annoncer également que la production de beurre a dépassé, en 1957, celle des Etats-Unis.

chez votre Tailleur
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

ÉNERGIE

Faire la soupe au soleil

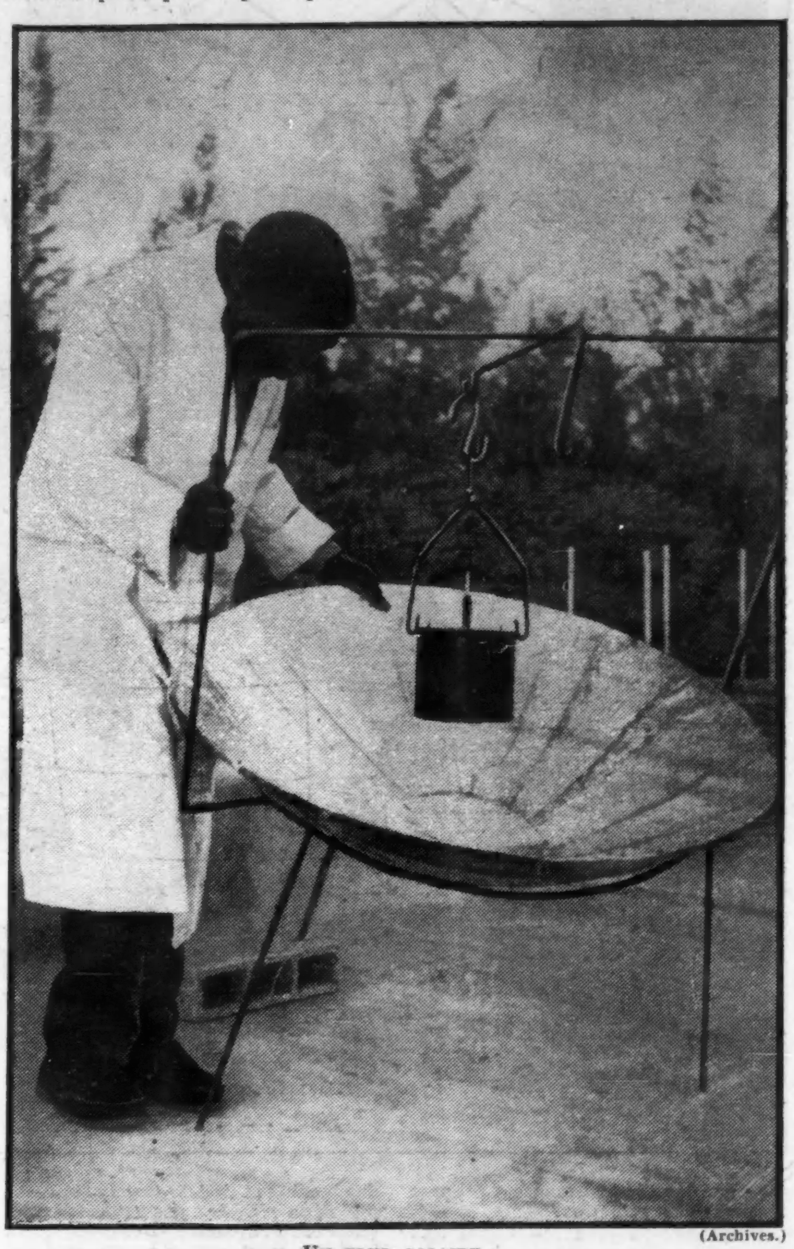
A quelques kilomètres de Dakar, trois savants français s'efforcent d'arracher au soleil cette énergie que d'autres recherchent dans l'atome : M. Masson, directeur du laboratoire de Hann (rattaché au laboratoire de physique météorologique de la Faculté des Sciences de Dakar) et ses collaborateurs, Mme Salvador et M. Douguen. Trois années de travail leur ont suffi pour mettre au point un certain nombre d'appareils qui transformeront, d'une manière révolutionnaire, la vie de tous les jours dans les pays chauds.

Voici, par exemple, dans les jardins de leur laboratoire, un appareil solaire à distiller l'eau de mer. Si cet engin est encore assez peu rentable (l'installation pour cinq litres d'eau douce par jour coûte 20.000 francs) la cuisinière solaire, en revanche, pourrait, dès aujourd'hui, être utilisée par toutes les ménagères d'Afrique.

C'est un miroir parabolique en étain, qui concentre les rayons du soleil et permet d'obtenir une température de 104 degrés. A Hann, on l'utilise déjà pour faire cuire la soupe ou les ragoûts. Construite en série, la cuisinière solaire reviendrait à 2.000 francs C.F.A. environ et remplacerait avantageusement le feu au crottin de chameau.

Plus impressionnant encore : le moteur solaire, d'une puissance d'un cheval-vapeur, capable de tirer l'eau d'un puits. Son principe est simple : le soleil chauffe un gaz qui se détend et actionne le piston du moteur.

Enfin, les chercheurs de Hann travaillent actuellement à un réfrigérateur solaire qui fabriquerait de la glace pendant toutes les heures chaudes du jour. Ainsi, pour les hommes du Sahara, l'avenir prend forme à Hann.



(Archives.)

UN FOUR SOLAIRE.
Mieux que le crottin de chameau.

TRAVAIL

Le problème des relations humaines

UNE quarantaine de délégués occupant des postes importants dans les professions les plus diverses — administrateurs, chefs d'entreprise industrielle, professeurs, sociologues, directeurs de prison — se sont réunis à l'Université de Leicester, en Angleterre, pour étudier l' *« entraînement au travail et au diagnostic de groupe ».*

● PREMIER RÉSULTAT DE CES CONFRONTATIONS : qu'il s'agisse d'une usine, d'une école, d'une prison ou d'un hôpital, le problème des relations humaines à l'intérieur de chaque institution demeure essentiellement le même. Partout, l'amélioration de ces relations entraîne une efficacité plus grande dans la « tâche primordiale » : plus grande productivité à l'usine, progrès à l'école, meilleure adaptation sociale dans la prison, guérisons plus rapides à l'hôpital.

Mais les organisateurs du congrès avaient prévu une étude plus spécifique et plus poussée des phénomènes de groupe. Et une expérience sans précédent fut tentée : passer graduellement, pendant ces quinze jours, de l'étude théorique et pratique des concepts de la dynamique du groupe à leur application, à des situations réelles.

La première semaine fut donc consacrée à des « groupes de diagnostic ». Ces groupes de huit personnes environ, composés de membres appartenant à des professions aussi différentes que possible, se réunissent une, parfois deux fois par jour pendant une heure et demie sous la direction d'un « conseiller », avec, comme seul programme, l'étude de leurs rapports entre eux.

L'absence d'un ordre du jour rigoureux, celle d'un président de séance laissaient les membres complètement libres, ce qui, remarquaient-ils avec un étonnement allant parfois jusqu'à l'exaspération, ne facilitait pas leur tâche, au contraire.

Il s'agissait de « se mettre d'accord » sur le sujet à discuter et d'arriver à coopérer en tenant compte des besoins d'autrui.

Le rôle du conseiller, qui ne participait pas à la discussion, consistait à diagnostiquer, par une méthode dérivée de la psychanalyse en groupe, les motifs sous-jacents des conflits que produit inévitablement une pareille situation.

Ses interprétations étaient parfois acceptées, parfois rejetées ou ignorées, mais il était clair que la possibilité d'une franchise plus grande que ne la permettent les relations sociales normales créait un lien très fort entre les membres du groupe.

Au début de la deuxième semaine, un autre genre de groupes, professionnellement homogènes cette fois, furent formés sous le nom de « groupes d'application », application à la réalité des connaissances nouvellement acquises par les participants.

Par exemple, le groupe d'éducateurs s'en fut examiner, avec le directeur de l'enseignement pour le compte du comté de Leicester, un projet de réforme destiné à remplacer dès cette année l'examen d'entrée en sixième.

Ce projet et ses conséquences probables furent ensuite discutés par le groupe d'application, des éducateurs, puis les responsables du projet vinrent participer à une discussion.

L'effet de l'expérience des jours précédents se fit alors sentir : au début de la rencontre les hôtes s'attendaient à être sévèrement critiqués, étaient sur la défensive.

Puis, peu à peu, les deux « camps » se fondirent en un seul groupe de chercheurs, soucieux de mettre au point des solutions acceptables à des problèmes difficiles.

Parmi d'autres activités, les congressistes assistèrent à la projection du film de Fonda, « Douze hommes en colère », qui met en scène les délibérations d'un jury — un parfait exemple du comportement d'un groupe.

Ce congrès sera suivi au mois d'avril prochain d'une courte réunion au cours de laquelle les congressistes échangeront leurs impressions sur le résultat de leur expérience.

E. L. HERBERT.

MÉDECINE

Plasma contre brûlures

COUP de poussière, le 16 janvier, aux mines de Blanzy. Les journaux publient des informations rassurantes : on ne déplore aucun mort. Mais, deux jours plus tard, quatre des trente-huit blessés meurent des suites de leurs brûlures, à l'hôpital. Le 22, on déplore douze morts. Dans la journée du 23, six hommes meurent encore. Et leur mort bouleverse d'autant plus qu'elle a été une des plus atroces qui puissent être et contre laquelle on comprend mal que la médecine soit encore, parfois, impuissante : la brûlure.

La brûlure n'est jamais, en effet, que la destruction, toujours limitée, de certains tissus organiques. Devrait-elle même se solder par la perte d'un membre qu'elle n'aurait encore aucune raison d'entraîner la mort.

C'est ce que la médecine moderne a compris. La brûlure en elle-même n'est rien. Elle peut laisser des cicatrices horribles et mutilantes, défigurer, estropier, mais la chirurgie est capable de réparer, du moins partiellement, ces dégâts. Les greffes, la prothèse font des miracles. Il existe des procédés d'une ingéniosité horrible et merveilleuse. On peut ainsi greffer sur une main la peau du ventre, en glissant cette main *sous* la peau du ventre.

Le choc mortel

Mais tout cela n'est possible qu'à condition que le blessé ait survécu, qu'il ait pu triompher du « choc » — car c'est du « choc » que le brûlé peut mourir.

Le « choc » est cette réaction sans mesure qu'un organisme présente en face d'une agression qui dépasse ses ressources et en face de laquelle il renonce. Ses manifestations, ses modalités sont complexes, mais c'est un désordre profond de la régulation nerveuse et hormonale qui se traduit essentiellement par une « fuite » plasmatique. L'eau quitte le sang qui, de ce fait, se concentre, s'épaissit. La tension artérielle dégringole, et le rein, mal irrigué et « encrassé », n'élimine plus et « se bloque ». Tout l'équilibre électrolytique (répartition des éléments minéraux dans les différents milieux organiques) est rompu.

C'est ce choc que, chez un brûlé (et chez un blessé en général, mais à un moindre titre), il faut corriger. Il faut remplacer le liquide enfui, non par du sérum qui subirait le même sort, mais par du plasma, c'est-à-dire du sang privé seulement de ses globules rouges (inutiles ici), mais riche de tous ses autres constituants. Il faut rétablir l'équilibre général ou, mieux encore, le maintenir en mettant l'ensemble de l'organisme à l'abri de ses propres réactions, en le « déconnectant », en le désolidarisant de ce qui advient à une de ses parties.

Pas de corps gras

C'est d'autant plus difficile que la région atteinte est plus étendue. Ce qui importe, en effet, dans une brûlure, est moins sa profondeur que son étendue. Pour l'organisme, il est moins dangereux d'avoir une main carbonisée que de subir une brûlure au premier degré, mais généralisée (comme cela se produit dans certains coups de soleil).

Pour peu qu'une brûlure soit assez étendue, elle constitue donc une *« urgence ».* Une brûlure intéressant le dixième de la surface du corps peut être mortelle par le choc qu'elle entraine, même si elle est superficielle.

L'habitude est prise, fort heureusement, par la plupart des grandes entreprises, d'adresser les brûlés immédiatement à l'hôpital. Mais on voit encore trop d'interventions intempestives sur la brûlure elle-même (application d'huile, de beurre, de pommades, de crèmes) qui, sur une blessure qui est par nature aseptique, viennent apporter des microbes.

Dans ce domaine du « déshokage », les progrès ont été considérables. La connaissance des mécanismes du choc est chaque jour plus précise et les moyens dont la médecine dispose, plus puissants et mieux adaptés. Mais il arrive encore que les connaissances soient en défaut et la médecine impuissante. Dans les cas très graves, comme ceux de Blanzy.

Dr KNOCK.

Mots croisés n° 120

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2						■		
3								
4				■				
5								
6					■		■	
7			■					
8		■						
9						■		
10								

HORIZONTALEMENT : 1. Comparé, par le fabuliste, à la fois à Alexandre et à Attila. — 2. Les Tristes marquèrent son exil. Dans la leçon du maître de philosophie. — 3. Réunit, sur une liste glorieuse, Mimoun et Miltiade. — 4. Redoublé, manque d'austérité. Sur mainte caisse qui voyage. — 5. C'est vraiment le pousse café. — 6. A donné un tragédien et beaucoup de blanc. — 7. Innocent-type. Ce que n'a pas fait le bon sang, en principe. — 8. Sur ses traces a marché Robert. — 9. Sein peut l'avoir nourri. En épelant, nous suit, en quelque sorte, comme notre ombre. — 10. Pourvue d'argent et d'un corps sans vie.

VERTICALEMENT : I. Le nom de cette ville solognote tient un peu du thym et du romarin. — II. Déformé de telle façon que fort logiquement, ça ne tourne plus rond. Abattu par maint sujet de Mao. — III. Ordonnèrent. Cage, n'a pas de ciel. — IV. Commence le nom d'un des Etats-Unis et termine le nom d'un autre (dans sa langue). Partie du casque ou du bœuf. — V. Fleuve à éviter soigneusement avant l'examen. Son réveil inquiète les Catanais. — VI. Pressent. — VII. Plus démodé que la surboum. Ne met pas tout dans le même panier. — VIII. N'excelle pas nécessairement en tous points.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	T	A	R	T	A	R	I	N
2	A	M	O	U	R	■	N	E
3	P	A	S	S	A	G	E	R
4	I	T	A	■	S	E	L	F
5	S	E	C	R	E	T	E	■
6	S	U	E	E	■	A	G	A
7	E	R	E	B	E	■	A	I
8	R	S	■	O	R	E	N	S
9	I	■	P	I	R	A	T	E
10	E	P	A	T	E	U	S	E

SOLUTION DU N° 119

Une exclusivité mondiale de L'Express

SIX SEMAINES DANS LA CHAMBRE MAGIQUE

par LAJOS RUFF

Le premier récit vécu d'un lavage de cerveau

UNE notice officielle sur « l'action psychologique » qu'il convient de poursuivre dans les camps d'hébergement d'Algérie vient d'être diffusée. Elle a pour objet de préciser dans quelles conditions les spécialistes de l'action psychologique réussissent à « ramener » à de plus justes vues le plus grand nombre possible d'hébergés (1).

Elle contient, à l'égard de ces hébergés classés en « durs », en « mous » et en « récupérables », des instructions précises et détaillées, où l'on trouve des indications telles que :

« Il est admis que, pour récupérer un intoxiqué (expériences soviétiques, chinoises, coréennes, vietminh), il faut six mois pour un homme de troupe, dix-huit mois pour un sous-officier, bien davantage pour un officier. »

« L'action psychologique est permanente du lever au coucher. »

Elle prévoit plusieurs phases dans la désintoxication : la première est ainsi désignée : « Désintégrer l'individu ».

Pour désintégrer l'individu, il faut d'abord, précise la notice, « créer l'isolement moral ». Parmi les moyens proposés figure le « nivellement des individus ». Puis doit intervenir la phase dite :

« Création d'une conscience collective. Réendoctrinement. » « Bien menée, précise la notice, **la phase cruciale de la rééducation doit conduire à une crise terrible pour les intéressés. »** On y apprend encore que **« les thèmes, les slogans, les formules, une fois prononcés, doivent être répétés inlassablement, et sous une forme immuable. »**

Il s'agit là, répétons-le, d'instruction française donnée à des Français, militaires et administrateurs.

De Moscou à Alger, en passant par Budapest et Caracas, le lavage de cerveau est donc, désormais, entré dans nos mœurs.

Or, un jeune homme, Lajos Ruff, âgé aujourd'hui de 26 ans, a vécu totalement une telle aventure et, par une succession d'événements aussi logiques que miraculeux, en est sorti. C'est cette aventure hallucinante qu'il peut maintenant raconter.

Lajos Ruff est Hongrois. A 21 ans, il vivotait de travaux divers, collaborant parfois à une revue, à la radio de Budapest, ou gagnant sa vie comme maître canotier sur le Danube.

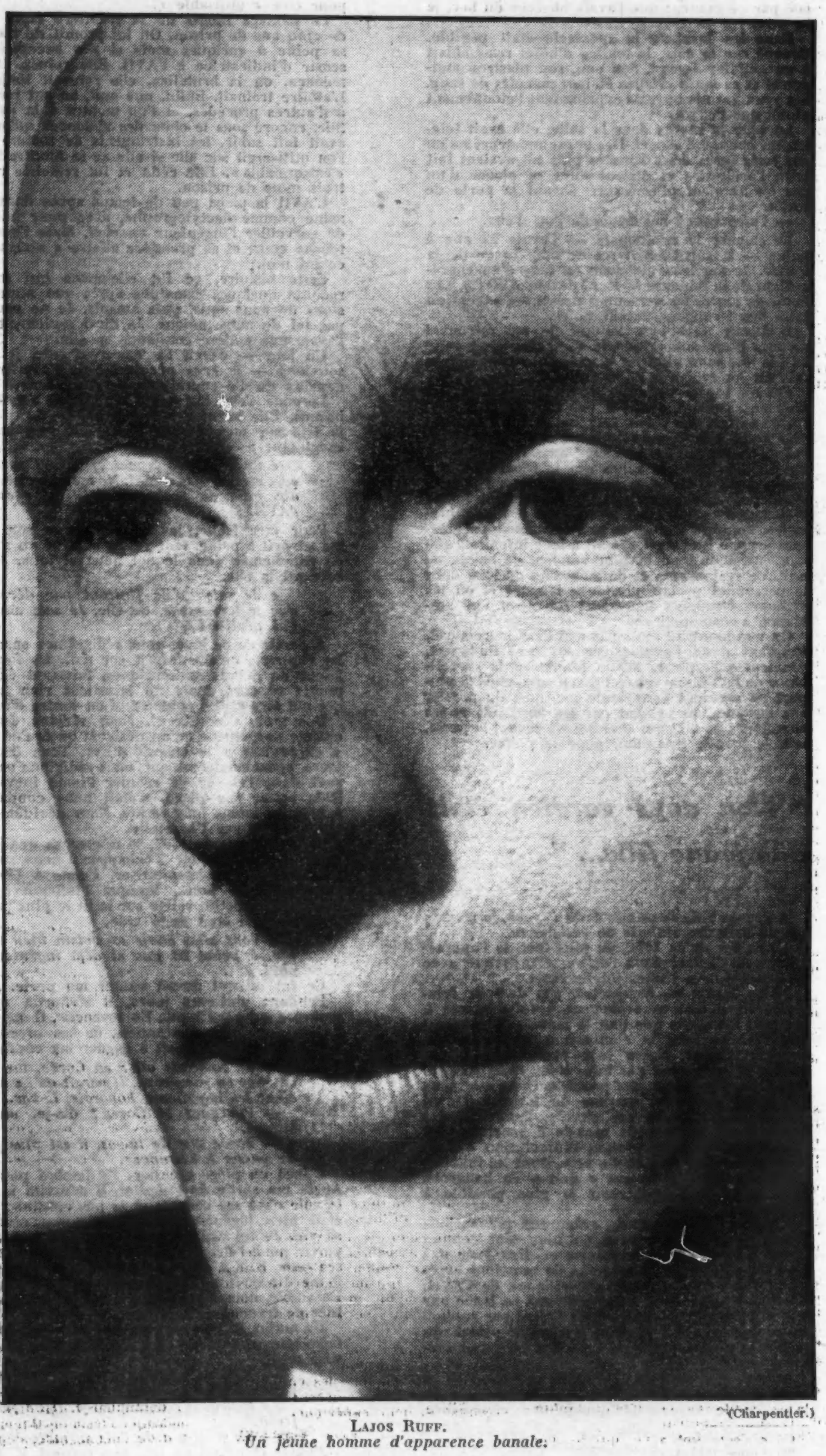
Arrêté au cours de l'été 1953, Lajos Ruff fut soumis au rituel lavage de cerveau. Mais la chance a voulu qu'il appartienne à ce petit groupe de détenus libérés pendant la révolution hongroise. L'ivresse de la liberté fut brève. Dès la seconde intervention soviétique, Lajos Ruff tenta de s'enfuir. Et réussit.

Il vit en ce moment dans un pays d'Europe occidentale où il prépare une licence de lettres qu'il n'avait pu entreprendre dans son pays.

Nous avons vu Lajos Ruff à Paris. C'est un jeune homme très banal d'apparence, qui ne maîtrise que sa propre langue. Il peut cependant s'exprimer en anglais. Il ne semble ni exalté ni prostré. Il est seulement conscient d'avoir vécu une expérience dont chaque être humain doit maintenant se dire qu'elle peut lui être infligée par l'une ou l'autre des polices qui, dans le monde, à Caracas, à Alger ou à Budapest, pratiquent les mêmes techniques.

Plusieurs de ses compagnons de captivité ont confirmé l'exactitude de ses propos et de ses souvenirs. Voici donc le document, à la lettre extraordinaire, que « L'Express » apporte à ses lecteurs : l'histoire, racontée par lui-même, d'un jeune homme qui a passé par la machine à laver le cerveau.

(1) De longs extraits de cette notice ont été publiés par « Le Monde » en date du 23 janvier.



(Charpentier.)

LAJOS RUFF.
Un jeune homme d'apparence banale.

SIX SEMAINES DANS

LE 30 avril 1951, vers une heure et demie du matin, le maître d'hôtel du *Pipacs* (1), l'une des rares boîtes de nuit de Budapest, était poignardé par un inconnu dans les lavabos de l'établissement. Aucun écho n'en parvint jusqu'à la salle où les danseurs continuèrent de se presser sur la piste, tandis qu'une clientèle mélangée écoutait avec ravissement la musique de jazz — à peine tolérée à cette époque dans les lieux de plaisir de la ville. Quelques étrangers étaient accoudés au bar.

Le meurtre fut découvert par Mercédès, l'une des barmaids. Les yeux agrandis par la peur, elle s'approcha d'un homme chauve approchant la cinquantaine et lui parla à l'oreille. Laszlo Muskat, gérant du *Pipacs*, pâlit et, fendant la foule des danseurs, se dirigea vers le fond de la salle. Intrigué par ce manège que j'avais observé du bar, je le suivis.

Dans les lavabos, le spectacle était pénible. Couché sur le côté, le maître d'hôtel ressemblait à un sanglier égorgé. Son cou, son plastron amidonné et sa main crispée étaient maculés de sang. Ses yeux grands ouverts exprimaient l'étonnement plutôt que l'effroi.

Lorsque je revins dans la salle, elle avait totalement changé d'aspect. Des consommateurs qu'on eût jurés ivres deux minutes plus tôt avaient fait taire l'orchestre et étaient allés se placer d'un pas on ne peut plus assuré devant la porte de sortie.

— *Votre nom ?* me demanda l'un d'eux.

Et comme je m'étonnais — j'avais 22 ans à peine — il sortit un livret de cuir rouge de la Police. Je me trouvais donc en face d'un représentant de la fameuse AVH, ci-devant AVO (2). Les noms de toutes les personnes présentes, exception faite des étrangers, furent notés.

Il faisait déjà jour lorsque je me retrouvai dehors. Pour autant que je le sache, c'est cette nuit-là que mon nom fut inscrit pour la première fois sur les registres de la police.

Comme toutes les boîtes de Budapest, le *Pipacs* était entièrement contrôlé par l'AVH. La guerre froide battait son plein. La tension entre la Hongrie et la Yougoslavie était au maximum et un rideau de fer était tombé sur toutes les frontières du pays, y compris celles qui le séparaient des autres pays socialistes. Pour des raisons professionnelles et économiques, cependant, il fallait bien qu'un certain nombre d'étrangers — diplomates, hommes d'affaires, journalistes — parvinssent jusqu'à Budapest. C'était à leur intention que l'on entretenait un certain nombre de boîtes de nuit, de restaurants et de magasins de luxe dont le personnel parlait plusieurs langues et où les visiteurs étrangers pouvaient retrouver une ambiance « cosmopolite ».

On y rencontrait aussi pas mal de Hongrois qui, étouffant dans l'atmosphère créée à Budapest, venaient y respirer. Aucun n'ignorait la surveillance de l'AVH sur ces établissements, mais la plupart ne savaient sans doute pas que, du portier aux garçons, en passant par les barmaids et les chauffeurs de taxi qui attendaient devant la porte, tout le monde travaillait pour la police.

“ Mon ange gardien était une jeune fille... ”

A l'époque de l'assassinat du *Pipacs*, je n'avais pas la moindre activité de résistance.

Ce ne fut qu'en 1952, au plus fort de l'oppression, que j'entrai dans l'action clandestine avec quelques autres jeunes intellectuels.

Notre action ne comportait pas de faits éclatants. Nous tenions seulement à faire savoir à d'autres Hongrois que tout le monde ne courbait pas l'échine sous la domination du stalinisme, version Rakosi. Notre voix était, certes, bien timide et ne portait pas loin. Nous rédigions des bulletins, des tracts, des proclamations que nous diffusions avec des moyens de fortune. Parmi les destinataires de nos envois, figuraient des intellectuels connus. Je réussis à fabriquer un cachet rudimentaire portant l'inscription « *Mouvement national de Résistance* », dont les initiales NEM signifient également « non » en hongrois. Nos tracts se rapportaient le plus possible à l'actualité.

Pendant quelques mois, grâce aux précautions prises et parce que nous évitions tout contact suspect, nous pûmes imprimer et distribuer nos tracts sans histoire. Mais nous ne pouvions espérer déjouer longtemps la surveillance de l'AVH. Lorsqu'un organisme aussi puissant se lance sur une piste, il est inévitable qu'il finisse par reconstituer les faits en ajustant les mille pièces du puzzle le plus compliqué. Le nôtre était relativement simple.

Malgré ma prudence, l'AVH recommença à s'occuper de moi. On décida, selon l'expression de la police, de me « greffer quelqu'un », c'est-à-dire de me donner un « ange gardien ». Ce quelqu'un fut une jeune fille.

Elle me faisait penser, je ne sais pourquoi, à ces filles de Pharaon dont on a retrouvé l'image dans les pyramides d'Egypte. Elle avait une tête charmante, un peu exotique, sur un cou mince et fragile, un visage ovale, une bouche bien dessinée, un nez un peu plat, des yeux pers sous un front bombé. Sa chevelure, partagée par une raie médiane, retombait de chaque côté en boucles bien ordonnées, lui donnant un air d'enfant sage. On dit en Hongrie des femmes comme elle : « *Le jour où il l'a faite, le Seigneur était de bonne humeur.* » Elle vécut vingt et un ans.

Huit mois avant que nous ne fassions connaissance, elle avait essayé de gagner l'Occident avec une amie. On l'avait arrêtée à la frontière et ramenée à Budapest, au siège de l'AVH. Elle était belle, elle était cultivée, elle venait de passer son baccalauréat : c'était plus qu'il n'en fallait pour être « utilisable ».

Le passage illégal de la frontière était puni de cinq ans de prison. On lui promit de réduire sa peine à quelques mois si elle acceptait de servir d'indicatrice à l'AVH. Elle refusa. On la menaça, on la brutalisa, elle refusait toujours. L'affaire traînait. Enfin, une nuit, on eut recours à d'autres procédés, et l'on montra à la pauvre fille, encore sous le choc des violences qu'on lui avait fait subir, les instruments de torture que l'on utiliserait sur elle si elle ne se montrait pas « raisonnable ». Elle céda et fut relâchée après trois mois de prison.

L'AVH la plaça peu de temps après dans une usine comme dactylographe, avec pour mission de surveiller l'ingénieur en chef. Mais l'enquête tourna court et sa première affaire « sérieuse », ce fut moi.

Cette histoire, ce fut elle-même qui me la raconta quelques semaines après que nous fussions devenus amis, puis amants. Je ne parlerai pas ici de notre amour. Je dirai seulement que j'avais une entière confiance en elle.

Un jour — c'était un mercredi soir, je m'en souviens — je crus nécessaire de l'avertir des dangers qu'elle courait en demeurant avec moi. Lorsque j'eus fini mon récit, Eva fondit en larmes. Elle m'entoura le cou de ses bras, posa la tête sur mon épaule et me dit tout bas en sanglotant :

« *Ce n'est pas à moi qu'il faut raconter ça... surtout pas à moi. Ne me méprise pas... aie pitié de moi... Je suis un agent de l'AVH.* »

Pour être franc, je dois dire que son aveu me surprit à peine, tant j'étais habitué au monde de cauchemar dans lequel nous vivions. Je lui caressai la tête.

« *Je sais qu'ils finiront par découvrir que je leur mens,* dit-elle. *Je sais aussi ce qui m'attend.* »

A partir de ce jour, nous rédigeâmes ensemble les rapports qu'elle faisait sur moi. Ils fourmillaient de détails authentiques, faisaient état de points obscurs, mais ne laissaient rien passer qui pût être utilisé contre moi ou contre d'autres.

Des mois s'écoulèrent. Nous vivions dans la crainte perpétuelle qu'on désignât quelqu'un pour « superviser » le travail d'Eva. Tous les huit jours, consciencieusement, nous rédigions un rapport dans l'espoir de reculer l'issue inévitable. Mais rester sur place, c'était nous condamner à plus ou moins long terme. Nous décidâmes de nous enfuir par l'Autriche.

Au printemps de 1953, je m'aperçus que j'étais suivi et, dans l'espoir d'échapper à cette surveillance, je me fis hospitaliser. J'étais à l'hôpital depuis quatre jours, lorsque l'infirmière vint déposer une petite valise sur le lit le plus proche du mien, qui était resté vide.

« *Vous allez avoir un voisin bien agréable, à peine 28 ans et déjà ingénieur en chef.* »

Ce fut lui qui devait causer ma perte.

Pendant plusieurs jours, il n'aborda pas le moindre sujet politique. En revanche, il me parla de ses ennuis professionnels, de ses inventions, de ses projets et réussit à gagner ma confiance :

— *Je voudrais aller en Corée,* me dit-il un jour en soupirant. *Il paraît qu'ils apprécient les ingénieurs hongrois, là-bas.*

— *Pourquoi la Corée ?* dis-je, un peu étonné.

— *Parce que de là-bas, il est plus facile de passer à l'étranger.*

C'était un piège grossier. J'y tombai pourtant. Après ma sortie de l'hôpital, il m'invita à venir le voir chez ses parents et je pus constater qu'il était bien ingénieur et gagnait convenablement sa vie. Je lui confiai que je voulais, moi aussi, partir pour l'étranger, et il me présenta à un de ses amis, B. K..., employé à l'Office du Plan, dont il me dit qu'il était également décidé à s'enfuir. Ensemble, nous nous mîmes à étudier les possibilités de franchir la frontière.

Un matin, K. vint me chercher pour m'emmener faire une course sur sa moto. C'était le 10 août, vers midi.

— *Mets ta veste,* me dit-il, voyant que j'allais sortir en bras de chemise.

— *Pourquoi ?* demandai-je. *Il ne fait pas froid.*

— *Si, si, il y a de l'air en moto.*

J'obéis et c'était un très bon conseil. K. savait que je ne reviendrais pas et qu'il faisait p[...] frais dans les caves de l'AVH.

Nous descendions la rue Bimbo. A 500 [...] devant nous, stationnait une Pobiéda gri[...]

« *Mais ce sont des copains de l'Off[...]* s'exclama K. « *Je vais leur dire u[...] Cela m'évitera un coup de téléphone[...]*

“ Il paraît que vous avez [...] tête une centaine de nom[...]

Et la moto vint se ranger le long de la v[...] Mon conducteur semblait nerveux. Il [...] de caler la moto et la lourde machine [...] sur le côté. Ce fut pour moi comme u[...] de lumière. Je flairai le piège, mais trop [...] Les deux occupants de la voiture m'encad[...] déjà.

« *Vous êtes bien Lajos Ruff ?* » me de[...] l'un d'eux. Et sans attendre ma réponse, [...] poussa dans la voiture. K... vint s'installer [...] côtés.

La voiture filait à toute vitesse le lo[...] avenues. Au son bizarre de son avertisseur, [...] les agents lui donnaient le feu vert. Au b[...] quelques minutes, nous stoppâmes devan[...] énorme porte de fer. On actionna de nouv[...] klaxon. La porte s'ouvrit, puis se referm[...] rière nous. Je me trouvais dans l'une des [...] resses de l'AVH, celle de la rue Fö, à Bud[...] portait le nom officiel de « Siège du D[...] ment ministériel de l'Intérieur chargé des [...] spéciales ».

Il avait su réa[...] physiciens ava[...]

Par une prudence instinctive, je n'avais [...] parlé d'Eva à mes nouveaux amis. Mais [...] arrêtée elle aussi. Je la revis une fois en [...] au cours d'un interrogatoire. J'étais assis [...] de l'officier instructeur, lorsqu'il s'écri[...] à coup :

« *Debout, salaud. Monsieur se cr[...] Club ?* »

Là-dessus, il sortit de la pièce et un [...] collègues entra.

« *Comment !* cria-t-il, *tu oses te [...] On t'avait pourtant dit de t'asseoir.* [...]

Mais au moment où je me rasseyais, il [...] la chaise d'un coup de pied et je tomba[...] renverse. Au même moment, la porte s'ou[...] Eva fut poussée dans le bureau.

— *Tu connais cette femme ?* me de[...] l'officier.

— Parfaitement.

— *Son nom ?*

— Eva X...

Ce fut tout et je me demande aujou[...] encore quelle pouvait être la raison de [...] confrontation. J'eus à peine le temps de re[...] mon amie, mais je n'oublierai jamais l'e[...] sion hébétée, effrayée, de son pauvre petit [...] Peut-être pensa-t-elle que je venais d'être as[...] par un coup de poing de l'officier.

La cellule dans laquelle on m'enferma [...] rait 2 mètres sur 4. Contre le mur, un ba[...] scellé dans le béton avec une tablette de [...] pour la tête et deux couvertures. Dans un [...] une tinette avec chasse d'eau fonctionna[...] pied pour éviter la chaîne. Au plafond, [...] lampe grillagée dont l'ampoule de 100 [...] brûlait jour et nuit avec une clarté aveug[...] illuminant les murs blancs de la cellule.

Le réveil était à 5 heures. On glissait [...] la cellule une cuvette d'eau, une serviette [...] morceau de savon. Petit déjeuner à 7 heures, [...] jeuner à midi et demi, dîner vers 16 heures, [...] cher à 21 heures. Entre ces bornes, le temp[...] s'écoule, vide, infini. Aux termes du règle[...] on ne pouvait s'asseoir que sur le côté d[...] flanc orienté vers la porte, les mains s[...] genoux, le buste droit. Dès qu'on ferma[...] yeux, qu'on se laissait aller, le gardien, qui [...] surveillait par le judas, frappait à la port[...] nuit, le visage du prisonnier devait rester [...] en vue sous la lumière et ses deux mains [...] à plat sous la couverture.

J'étais là depuis plus d'une semaine [...] en pleine nuit, la porte de ma cellule s'ou[...]

« 414, *debout !* », entendis-je, et aussitô[...] cagoule s'abattit sur mon visage. La fête [...] de commencer.

Je fus conduit dans le bureau de l'officier [...] tructeur qui me fit asseoir sur une chaise [...]

(1) « Coquelicot ».
(2) Police d'Etat.

A CHAMBRE MAGIQUE

uatre mètres, peut-être, de la table derrière elle il était assis. Il commença par m'offrir cigarette que je refusai.

— *Ah !* fit-il, *je crois pourtant savoir que vous êtes grand fumeur.*

Si je fumais maintenant, répondis-je, cela manquerait d'autant plus lorsque je me retrou- dans ma cellule.

— *Qu'à cela ne tienne. Je peux vous faire donner dix cigarettes par jour.*

Merci, dis-je, je me doute bien que je devrais payer.

n visage se crispa soudain. Décomposé par colère, il se mit à hurler :

« *Sale fasciste, tu te crois fort, hein ? Mais nous avons brisé des gaillards plus solides que toi.* »

ramassa un lourd cendrier de fer forgé et lança à la tête. Je ne pus l'éviter et perdis dents dans le choc.

ois jours plus tard, ayant un peu récupéré, ramené devant l'officier instructeur. L'inter- oire allait durer 22 heures pendant lesquelles inquisiteur se fit remplacer à plusieurs ses. Des centaines et des centaines de ques- me furent posées. A un moment, l'officier les yeux et me demanda distraitement :

« *Il paraît que vous avez en tête une centaine de noms de personnes à qui vous envoyiez des tracts. Qui étaient-ce ?* »

tressaillis. J'avais compris que le thème prin- de l'interrogatoire venait de surgir. J'avais ffet dit cela devant mon faux ami, mais bien décidé à ne pas m'en souvenir. ient ces noms qui intéressaient l'AVH. Mon personnel, comme celui de mes amis, était amment clair : nous étions pieds et poings ais l'AVH voulait savoir quel usage faisaient « documents de l'ennemi » les ingénieurs

séance, dans ma cellule, elle me semblait accueillante comme un boudoir en dépit de sa clarté infernale et de son règlement stupide. Chaque fois, j'espérais qu'on ne recommencerait plus, et je me félicitais de ce que la mémoire ne me fût pas revenue.

Une nuit, la porte de la cellule s'ouvrit, et un jeune homme au teint pâle, aux cheveux noirs, aux vêtements en désordre, fut introduit. Il n'y avait là rien d'anormal, puisqu'il y avait assez de place pour deux, et je fus enchanté d'avoir de la compagnie. J'appris bientôt que le jeune homme — Szuzy pour ses amis — s'appelait en réalité Ronchild. Il avait une conversation agréable et parlait d'abondance. Trop même. Szuzy était un mouton, j'eus vite fait de le comprendre.

Au début, mon instructeur ne fit aucune allusion aux conversations que j'avais avec Szuzy. Un jour, cependant, au cours d'un interrogatoire, il me demanda si j'avais assez à manger.

— *A peu près,* répondis-je.

— *Si ce n'est pas suffisant, dites-le-moi. Je pourrais éventuellement vous faire donner des suppléments.*

Je ne relevai pas l'allusion. Mais dès le lendemain commençait pour moi une « semaine de bonté ». On me permit de lire et on me laissa entendre que si je me montrais raisonnable, je jouirais du même régime que Szuzy qui recevait pour sa part quantité de suppléments qu'il n'avait pas le droit de partager avec moi. Je remerciai poliment en ajoutant que j'avais dit tout ce que je savais.

A mesure que les jours passèrent, Szuzy devint agressif. Il cherchait des prétextes pour se chamailler avec moi. Sans doute agissait-il par ordre, mais je suppose qu'il y mettait aussi du sien, car il enrageait de ne rien obtenir de moi.

Un jour, je ne pus me maîtriser. Comme il

ans le domaine de l'âme, ce que les ussi avec la matière : la désintégration

ef d'usine, les professeurs d'Université, les es prix Kossuth (3) et autres favoris du e à qui nous les avions envoyés.

nt reçu l'ordre d'obtenir de moi une liste oms, les inquisiteurs m'appliquèrent les odes destinées à rafraîchir la mémoire des tes têtes ».

« *Vous avez oublié ? C'est bon. Vous ne savez plus ? C'est bon. Tournez-vous contre le mur et réfléchissez.* »

peut vous dire cela à huit heures du matin, endemain à la même heure, vous êtes encore réfléchir, vous demandant par quel miracle enez encore debout. On peut vous appliquer le supplice de la privation de sommeil qui durer une semaine. On peut recommencer battre, à vous brûler les mains ou la plante ieds. Il faut si peu de chose pour infliger homme un supplice presque insupportable : garette, une flamme de briquet, une ampoule ique même, suffisent.

s il existe des méthodes plus savantes. On vous enfermer dans le « confessionnal » : cellule de 50 cm. sur 50, dans laquelle us laisse quatre ou cinq jours, sans qu'il oit possible de vous soulager. Il est parfois facile de résister dignement au fer rouge e genre d'humiliation et de fatigue.

peut aussi vous mettre dans la « salle », réduit obscur où l'eau vous monte jus- hanches. Impossible de s'asseoir ou de donner. D'abord, vous avez terriblement aux pieds et au ventre, puis la souffrance t aiguë comme si on vous raclait les os. oit qu'on ne résistera pas plus longtemps, est la fin. Et pourtant, on supporte et on

"...e te laisse pas abîmer ...nerfs par les rayons..."

VH avait bien d'autres cordes à son arc. les ai pas toutes expérimentées. Mais d'au- ue moi ont commencé par le supplice, e toute anodin, du crayon qu'il faut garder urnées entières dans la bouche, face au faute de se faire rosser s'il tombe, pour par la baignoire électrique qui rend fou.

ce qui a une fin est court, même l'horreur. e fois que j'étais reconduit, après une

m'avait craché dessus, je le frappai si fort que sa tête alla cogner contre le mur. Tandis qu'on l'emportait, les gardiens me rossèrent si impitoyablement que je crus bien, cette fois, rester infirme pour toujours. Quarante-huit heures plus tard, je constatai que rien n'était cassé. J'avais la tête comme une citrouille, mais en revanche, j'étais débarrassé de Szuzy. Avec lui disparurent également les livres et les mesures de faveur.

Après l'intermède Szuzy, on me laissa tranquille un long moment. J'espérais être au bout de mes peines. J'allais être traduit en justice, pensais-je, condamné je ne savais à quelle peine, mais tout valait mieux que le cauchemar des interrogatoires. Il n'en fut rien. D'autres épreuves m'attendaient et ce fut l'homme le plus compétent en la matière qui me mit en garde.

Une nuit, on installa dans la cellule voisine de la mienne un prisonnier de marque. Ce n'était autre — j'allais l'apprendre quelques jours plus tard — que Gabor Peter, ancien chef de l'AVH, arrêté vers la fin de 1952 et condamné par la suite à quinze ans de prison pour graves irrégularités dans l'administration de ses services. On allait aussi le rendre responsable de la détérioration des rapports entre la Hongrie et la Yougoslavie.

La présence de cet hôte de marque m'intriguait au plus haut point, et je pensai d'abord communiquer avec lui grâce au morse des prisonniers. Mais un matin, en faisant ma toilette, je découvris que l'on pouvait échanger des paroles audibles par la conduite d'eau qui suivait le mur de séparation de nos deux cellules. Le savait-on et avait-on prévu cette possibilité ? Cela ne m'étonnerait pas. Quoi qu'il en soit, je frappai et mon voisin répondit. Il me demanda mon âge.

— *Vingt-deux ans.*

— Tu as tout avoué ?

— *Je n'avais rien à avouer, tout était connu.*

— Tu ferais bien de dire ce qu'on te demande. Si on ne te condamne pas à mort, tu ne resteras pas ici éternellement. Ne te laisse pas abîmer les nerfs par les rayons.

Parlait-il de la baignoire électrique ou de ce que j'allais connaître plus tard, je ne sais. Notre conversation en resta là, car le gardien arrivait. Ensuite, je frappai en vain à la conduite d'eau. Mon voisin ne me répondit plus jamais. Peut-être avait-il conçu des soupçons à mon égard. Il était bien placé pour savoir que parfois les voisinages de cellules n'étaient pas le fait du hasard.

Son avertissement m'inquiétait et m'intriguait à la fois. Sa voix m'avait paru sincère. Mais je n'eus pas longtemps à m'interroger.

Un matin, la porte de ma cellule s'ouvrit. J'entendis appeler mon numéro matricule, 414, et déjà on me coiffait de la cagoule dont on n'usait plus que dans les grandes occasions. Nous longeâmes des couloirs interminables. Le sifflement particulier par lequel les gardiens demandaient le passage en priorité dominait de temps à autre le bruit mat des chaussons feutrés. Tout à coup, je sentis un tapis moelleux sous mes pas et on me retira la cagoule. Je me trouvais au beau milieu de la chambre magique.

C'est sans doute dans une chambre analogue qu'ont été enfermées certaines vedettes des grands procès politiques.

Il y avait parmi elles des jeunes et des vieux, des robustes et des frêles, mais c'étaient tous des hommes dont la torture physique n'avait pu venir à bout. Sortis de la chambre magique, cependant, ils faisaient chorus avec leurs accusateurs, renchérissaient sur le réquisitoire du procureur général, sans agir pour autant sous l'empire d'un quelconque stupéfiant puisque leurs réponses restaient parfaitement cohérentes.

"Des ombres fantastiques sur le mur..."

La méthode avait dû être inventée par un savant sorti de l'univers de Dostoïevsky. Je dis bien un savant, puisqu'il a su réaliser dans le domaine de l'âme ce que les physiciens ont réussi avec la matière : la désintégration. Dans certains cas, les éléments épars de l'âme ont pu se ressouder par la suite. Dans d'autres, la désintégration est restée définitive et les patients ont sombré dans la folie. Une folie dont j'ai cru plus d'une fois retrouver les symptômes dans le regard de celui qui régnait en maître sur la chambre magique. On ne joue pas impunément les apprentis sorciers...

Au sortir de mon austère cellule, la chambre me parut d'abord très agréable. Elle n'était ni carrée, ni rectangulaire, le mur qui faisait face à la porte étant en arc de cercle. Ce mur était percé en son milieu d'une large fenêtre recouverte d'un grillage bleu de forme bizarre. Le long du mur de gauche, il y avait un divan d'apparence confortable recouvert de coussins. Un peu plus loin, un siège de w.-c. Au milieu de la pièce, une table ronde massive et un tabouret rond. Le long du mur de droite, deux fauteuils confortables et un lavabo avec eau chaude et froide. Une lourde table de chevet complétait l'ameublement. Au milieu de la porte, en face de la fenêtre, l'inévitable judas.

Dès mon entrée, les deux lampes qui éclairaient la pièce, l'une au plafond et l'autre sur la table de chevet, me firent une impression étrange. Leurs ampoules répandaient une lumière diffuse et vaguement rougeâtre. Les abat-jour translucides étaient décorés de taches multicolores et de lignes jaunes, rouges, bleues et noires. Ils étaient perforés par endroits. Un dispositif invisible leur imprimait un mouvement de rotation, si bien qu'ils projetaient continuellement des ombres fantastiques sur le mur.

Le tapis moelleux était orange pâle, le plafond bleu marine. Sur les murs étaient peints des cubes, des spirales, des faisceaux, tout cela dans les tons les plus vifs. On eût dit un tableau abstrait. Juste en face de la fenêtre, à côté de la porte, il y avait un panneau blanc, comme un écran de projection, fait d'une matière plastique semblable à du caoutchouc.

Laissé seul dans la pièce, j'essayai aussitôt le lit, dont la forme m'avait intrigué. Il était en pente, la tête étant à une hauteur normale et les pieds au niveau du sol. Il y avait même un appui pour empêcher les pieds de glisser.

Peu après, un jeune homme blond en vêtements civils entra dans la chambre. Je me levai précipitamment et me collai contre le mur, comme le voulait le règlement des cellules. Mais l'inconnu semblait se désintéresser totalement du règlement.

« *Que désirez-vous manger ?* », me demanda-t-il.

Je ne répondis pas, persuadé qu'il s'agissait d'une des mauvaises plaisanteries de l'AVH. L'autre insista :

« *Ici, vous pouvez demander ce que vous voulez.* »

Alors, comme par bravade, je commandai une omelette, du lait et un petit pain. Quelques minutes plus tard, on m'apportait mon repas, le lait ayant seulement été remplacé par du café.

« *Si vous avez besoin de quelque chose, vous n'avez qu'à frapper* », me dit le jeune homme blond en sortant.

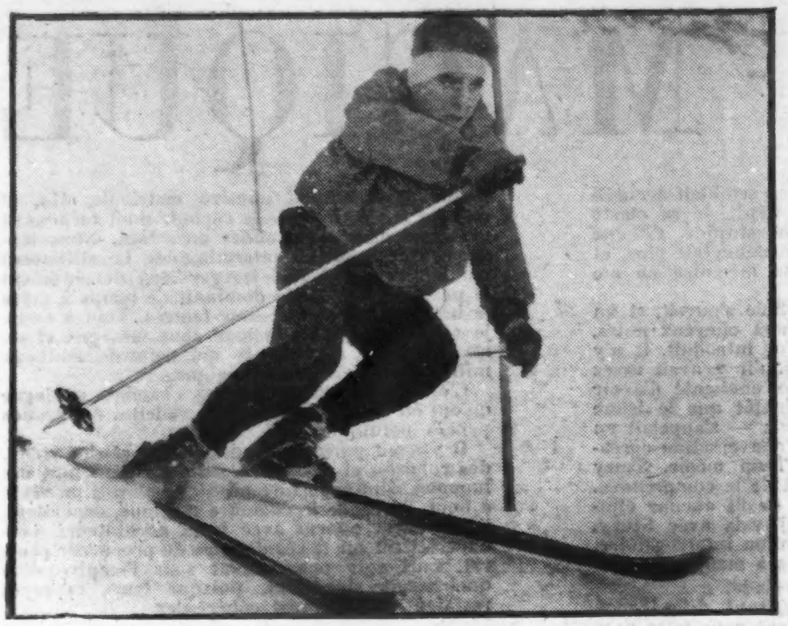
J'étais terriblement affamé, après le régime de la cellule, et je mangeai avec avidité. Le café avait un curieux arrière-goût.

(A suivre.)

World copyright « L'Express », sauf Etats-Unis d'Amérique. Tous droits réservés.

Le récit de Lajos Ruff sera prochainement publié par les Editions Fasquelle sous le titre : « La Machine à laver les cerveaux ».

(3) Prix Staline hongrois.



François Bonlieu

Jean Vuarnet

(Press-Sport)

Mais ils ne bénéficient que d'un hiver par an

SKI

Une équipe de France enthousiaste

A la veille des championnats du monde de ski de Bad Gastein, les skieurs français s'interrogent sur les chances de notre équipe nationale. Peut-on espérer un redressement spectaculaire prouvant que nos insuccès des années précédentes n'étaient que des défaillances ? A cette question, Georges Joubert, directeur de l'Ecole de ski de l'Université de Grenoble, répond ici.

Après avoir fait le point, il rendra compte, en exclusivité, pour « L'Express », des championnats du monde.

NOS coureurs sont pratiquement à l'entraînement depuis septembre. Les stages de préparation physique, de slalom et de descente se sont succédé selon un programme établi par Maurice Martel, assisté d'Yvan Leroy, directeur de l'équipe de France, et de Georges Panisset, qui fut un membre de notre équipe nationale.

L'état-major est au complet. Mais remplit-il exactement son rôle ? On ne le saura qu'après les épreuves. C'est alors seulement qu'on saura si la leçon de la coupe Emile Allais, à Megève, le 18 janvier dernier, a porté ses fruits. Indiscutablement ce sont les officiels qui, ce jour-là, ont perdu la descente.

Emile Viollat arrivait avec sept secondes d'avance sur le meilleur Autrichien au sommet du « mur », un passage très raide situé au tiers inférieur de la piste, et suivi d'une pente moyenne sans histoire. Persuadé qu'il ne pouvait battre les Autrichiens qu'en prenant un maximum de risques, il prit droit ce mur que tous ses prédécesseurs avaient pris en trois virages au moins. Sa chute lui fit perdre la course qu'il aurait gagnée à coup sûr si un « manager » lui avait indiqué, d'un signe, qu'aucun risque ne devait plus être pris.

Voilà pour les dirigeants. L'équipe maintenant.

Un fait à noter tout d'abord. Les coureurs sélectionnés, à une exception près, sont des « anciens » de l'équipe de France. Mais un enthousiasme nouveau les anime. Ils l'ont montré, en décembre, au « Critérium de la première neige » de Val-d'Isère : ils se sont retrouvés groupés, à l'arrivée, après avoir distancé tous les autres coureurs.

Certains regretteront sans doute qu'on n'ait pas intégré plus de jeunes à l'équipe. C'est qu'en France, actuellement, il faut que les coureurs aient été admis, depuis trois ans au moins, dans l'équipe nationale, pour disposer d'une technique de glissement suffisante. François Bonlieu, qui fut un brillant champion de France de slalom géant à 15 ans, est l'exception qui confirme la règle.

Nos atouts

Que valent nos atouts ?

● Charles Bozon, 25 ans, a fait des progrès constants, jusqu'aux jeux olympiques de Cortina. Trois fois champion de France en 1956, il a failli gagner l'an dernier le Kandahar. Son tempérament de « gagneur » a fait de lui le seul Français qui ait remporté depuis plusieurs années une grande épreuve internationale : le slalom spécial d'Adelboden, le 4 janvier.

● Jean Vuarnet, 24 ans, est certainement à l'heure actuelle le meilleur « glisseur » de l'équipe. Son double titre de champion de France de slalom spécial et de slalom géant 1957 plaide en faveur de sa sélection.

● Bernard Perret, 24 ans, originaire comme Bozon de Chamonix, est notre spécialiste du slalom difficile.

● André Duvillard, 22 ans, brillant « slalomeur » et non moins brillant « descendeur », était notre espoir n° 1 aux derniers jeux olympiques où, aux dires de certains observateurs, il aurait pu gagner le slalom

EN JUSTICE

DEVANT DIEU ET DEVANT LES HOMMES

par J.-M. THEOLLEYRE

IL était midi, samedi, et la Cour d'Assises de Meurthe-et-Moselle venait de se retirer pour délibérer sur le sort qu'elle allait réserver à Guy Desnoyers, ancien curé d'Uruffe, mais toujours prêtre (1).

C'est alors qu'une dame bien dit à une autre dame bien : « Comment ? vous partez ! Mais vous ne verrez pas sa tête au moment de la condamnation. » Sincèrement, elle ne comprenait pas que l'on puisse envisager de manquer ce rare spectacle. Pourtant, il n'y avait plus rien à attendre. En cet instant, Guy Desnoyers était prêt. Ce qu'il avait à dire, il venait de le dire l'instant d'avant, lorsque le Président lui avait demandé :

« Avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ? »

Alors cet homme, qui, pendant tout le débat, s'était borné à approuver par des monosyllabes à peine perceptibles tout ce qui se disait contre lui, se transfigura.

Il serrait toujours entre ses mains jointes le petit crucifix prêté par l'aumônier, mais il était un autre, la tête droite, le regard net et la voix, la voix surtout se révélait. Il n'était plus besoin de tendre l'oreille, les mots se détachaient facilement, emplissant le prétoire.

Il reste prêtre

« Je reste prêtre, je réparerai en prêtre. Je m'abandonne totalement à Dieu, car j'ai confiance en sa miséricorde Je m'abandonne à vous, car je sais que devant moi vous tenez la place de Dieu. »

Ainsi avait parlé celui que l'avocat de la partie civile trouvait la veille « assez bas, assez faux, assez lâche, assez jouisseur » pour résumer son portrait en un mot : « un monstre ».

Dans tout autre cas sans doute, les juges auraient envoyé à la mort comme le leur demandait le procureur général. Ici, on avait beau faire, personne ne pouvait plus oublier le prêtre. A croire que c'était pour celui-là que Bernanos avait fait dire à son curé de campagne : « Le prêtre médiocre est las. Je ne parle pas du mauvais prêtre ou plutôt le mauvais prêtre est un prêtre médiocre. » L'autre est un monstre. La monstruosité échappe à toute commune mesure. Qui peut savoir les desseins de Dieu sur un monstre ? A quoi sert-il ? Quelle est la signification surnaturelle d'une si étonnante disgrâce ?

On avait beau faire, le procès ne pouvait être celui d'un homme ordinaire. Le bâtonnier Robert Gasse, dans sa plaidoirie, le sentait bien, qui disait : « Puisque tout n'arrive que par la permission de Dieu, ne pensez-vous pas que Dieu ait permis que cette déchéance satanique aille jusqu'aux limites du scandale pour nous régénérer, pour aboutir à des vocations plus pures, pour obtenir des moyens nouveaux d'éducation plus fermes. »

Deux impossibilités

Aux Assises de Meurthe-et-Moselle, l'histoire de Guy Desnoyers a été étalée, enrichie de détails rares et singuliers, développés dans l'enchevêtrement des effets et des causes, des actes et des intentions. Sur ce plan, tout est connu. Mais l'histoire saisie du dedans, réduite à rien, la plus cachée, la plus défendue, voilà celle qu'il aurait sans doute fallu connaître et que l'on a peut-être soupçonnée.

Les experts psychiatres ont été entendus à huis clos, mais la plaidoirie a permis de connaître la substance de ce qu'ils avaient dit. Ils ont donc parlé de sexualité tardive, dont la révélation fut une surprise pour ce garçon entré à treize ans au séminaire. Il n'était pas prêt. Il était l'homme des ruminations intérieures, compensant par des activités débordantes cette « maturation affective » qui lui faisait défaut.

Mais surtout Guy Desnoyers portait en lui deux impossibilités : celle d'assumer une responsabilité, celle de supporter une culpabilité.

Alors, quand on sait que chez tout individu existent des conflits, que chez le prêtre ils sont inévitables, puisque la sublimation est tout à fait exceptionnelle et que l'on se domine toujours au prix de faiblesses plus ou moins grandes, quand on sait ou qu'on admet cela, on comprend mieux évidemment l'affaire Desnoyers.

Pourtant ne faut-il pas, de surcroît, comme le disait encore Me Gasse, « L'âme d'un croyant pour vouloir expliquer et comprendre » ?

Une lettre a été lue par le procureur général au cours de son réquisitoire. C'était celle par laquelle le curé d'Uruffe annonçait à des amis lointains qu'une de ses paroissiennes était enceinte et leur demandait asile pour un accouchement discret. Il n'en disait pas plus, bien sûr. Mais il plaçait au milieu de la lettre cette phrase singulière : « Priez pour moi, aimez-moi encore un peu si vous le pouvez. » Et pour mieux attirer l'attention, il la soulignait trois fois

Le procureur général voyait là une circonstance aggravante de plus, une hypocrisie supplémentaire.

On peut tout aussi bien y découvrir, après ce que l'on sait des expertises psychiatriques, le premier pas vers un aveu à mots couverts. Peut-être pensait-il en soulignant trois fois que ses amis comprendraient son intention, se douteraient, agiraient.

On nous a dit aussi — son avocat — qu'il n'était pas parvenu à atteindre l'idéal de Dieu, mais seulement celui de l'Eglise. Il croyait à sa suprématie. Quand il serre convulsivement entre ses doigts le crucifix, il murmure, paraît-il, avec ferveur : « Avec cela, j'ai toute ma force. » Pourquoi alors ne pas admettre avec son défenseur que toutes ses dissimulations, ses ruses au cours des faits, ses cris à la calomnie quand la rumeur l'accusait, ses dénégations éperdues devant son avocat alerté, ne traduisaient pas au dernier moment la terreur de porter atteinte par la proclamation de ses fautes à cette même Eglise ?

N'a-t-il pas dit : « Je demande pardon à l'Eglise, à qui je fais passer en ce moment des heures [illegible] » ? Il n'a pas été condamné à mort. Il a obtenu les circonstances atténuantes et certains en sont choqués. C'est en effet le côté extraordinaire du procès.

Qui dira, qui saura pourquoi parmi les trois magistrats, le directeur de société, l'industriel, le commandant en retraite, le cultivateur, le directeur commercial, l'instituteur honoraire et l'agent de maîtrise qui composaient la Cour d'assises il s'est trouvé une majorité pour se souvenir que Guy Desnoyers avait dit au dernier moment : « Je m'abandonne à vous car je sais que devant moi vous tenez la place de Dieu » ?

(1) Guy Desnoyers répondait du meurtre, particulièrement horrible, de sa maîtresse, enceinte.

REVETEMENT MURAL PLASTIQUE

« POLYESSEF »
LESSIVABLE

SOCIETE FRANÇAISE DES PAPIERS PEINTS
137, Faubourg-St-Denis, Paris. Tél. Nord 97-69

spécial. Il doit surmonter un handicap — une mauvaise fracture qui l'immobilisa tout l'an dernier — mais il a régulièrement progressé depuis le début de la saison.

● GUY PÉRILLAT, 19 ans, est le benjamin de l'équipe. Il servira de test aux sélectionneurs. Son début de saison a été convaincant : 6e à la descente de Wengen, 8e à la descente et au slalom de Kitzbühel.

● FRANÇOIS BONLIEU, à l'âge de 15 ans, avait réussi à mettre au point, dans son village des Contamines, une technique qui fit trembler les plus grands skieurs présents au championnat du monde, en 1954. Retrouvera-t-il sa forme, son équilibre technique perdus, à Bad Gastein ?

Il faut enfin parler d'un absent : Emile Viollat, jeune skieur de Megève, solide comme le granit, qui certainement aurait été sélectionné pour la descente si le parcours prévu pour l'épreuve avait été différent.

Championnes du monde ?

L'équipe féminine, pour sa part, suscite l'optimisme : elle devrait faire mieux qu'elle n'a jamais fait. Thérèse Leduc et Daniel Thelinge peuvent être championnes du monde — mais peut-être l'a-t-on déjà trop dit l'an dernier... Le retour en forme d'Edith Bonlieu permet de penser que cette skieuse est capable d'une grande performance si le tracé est assez rapide.

Tous ces coureurs partent avec les mêmes chances que leurs adversaires : leur équipement ne sera pas, pour eux, un handicap. La psychose des skis autrichiens a fait son temps. Nos coureurs, ces deux dernières années, ont pu utiliser des skis de toutes marques. Et ce serait mal connaître le « fair play » des fabricants de skis que d'imaginer qu'ils puissent réserver un meilleur matériel à certains champions. Ce qui importe à Bad Gastein, ce ne sont pas les farts utilisés, mais les qualités sportives des skieurs.

Les Autrichiens partiront favoris, mais ne seront pas les seuls adversaires inquiétants. Quatre d'entre eux seulement participeront à chaque épreuve, et ils ne bénéficieront plus de l'avantage numérique.

Ils devront prendre des risques qui pourraient bien conduire à un renversement de la situation.

A redouter encore : l'équipe suisse, particulièrement homogène cette année, et certaines individualités comme Bud Werner ou Chaharu Igaya.

Bud Werner, ex-collégien américain, est un remarquable technicien de la descente. Comme son camarade Igaya, un Japonais qui a fait ses études aux Etats-Unis, il a réussi le tour de force de s'entraîner, en trois ans, pendant six hivers consécutifs (Emile Allais est à l'origine de cette performance originale : il a invité ces jeunes coureurs à le suivre à Portillo du Chili, où il dirigeait l'école de ski, pendant l'été américain... qui est l'hiver chilien).

C'est seulement en se mesurant à ces champions que les skieurs français montreront si notre politique du ski de compétition a été efficace, et si les sacrifices financiers de la Fédération Française de Ski et de la Direction Générale de la Jeunesse et des Sports ont eu un sens. Pour l'instant, le bilan est satisfaisant.

GEORGES JOUBERT.

SCIENCES

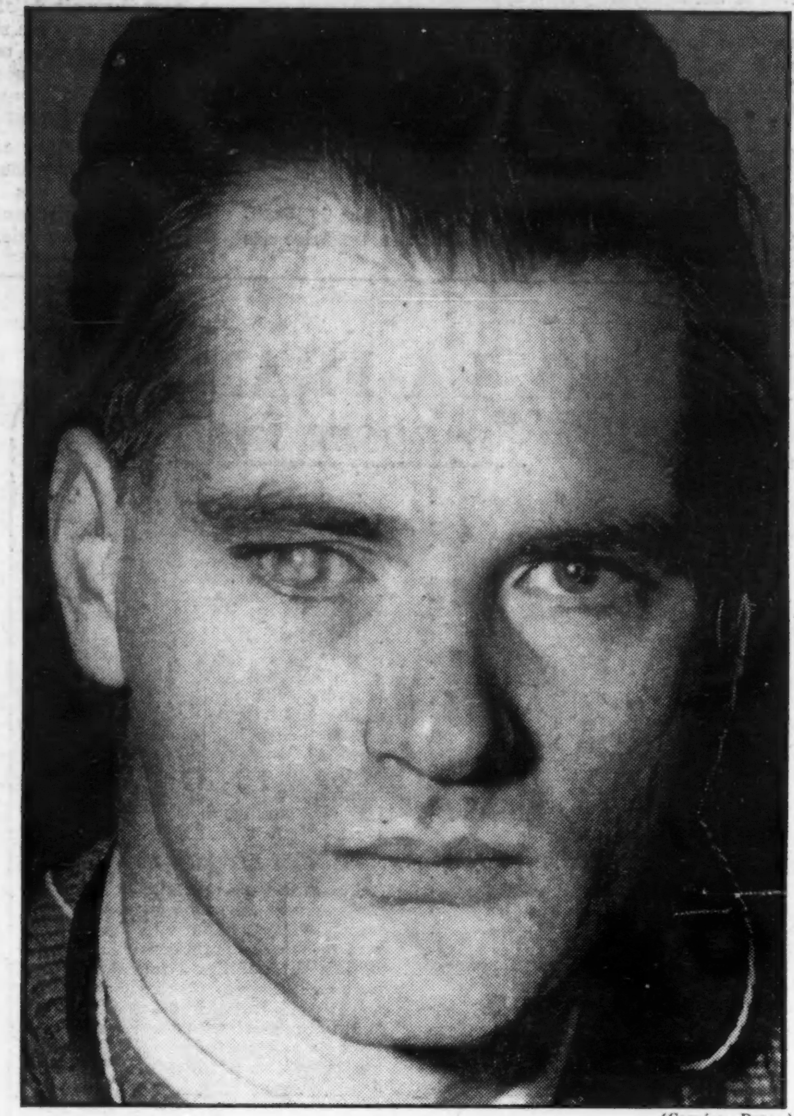
Heim, le savant aveugle, est-il l'Einstein de la pesanteur ?

DANS plusieurs laboratoires d'Amérique et d'Europe, des théoriciens cherchent à percer le secret de la pesanteur. Les firmes d'aviation américaines Glenn Martin, Sperry Rand et Convair ont chacune leur service d'« électro-gravitique » ; aux universités de Californie, de Princeton et au Massachusetts Institute of Technology, des physiciens comme Edward Teller (pionnier de la bombe H) et Ernest O. Lawrence (inventeur du synchrotron) y consacrent l'essentiel de leurs travaux.

Mais depuis quelques semaines, c'est sur l'Allemagne que se concentre l'attention. Le problème de la pesanteur et de l'antipesanteur y est plus particulièrement étudié par quatre chercheurs : le professeur Pascual Jordan, les docteurs ès sciences Eugen et Irene Sänger et le physicien Burkhard Heim, soudain promu à la célébrité mondiale.

Par les yeux de sa mère

Un exposé récent au Congrès d'astronautique de Francfort valut à Heim d'être qualifié de « nouvel Einstein » par Wernher von Braun. Alertés, des chercheurs américains avertirent leur gouvernement ; celui-ci vient d'inviter Heim et son assistant, Hans Goslich, aux Etats-Unis. Ils n'ont encore ni accepté ni refusé cette invitation. L'un et l'autre répugnent au travail d'équipe ; ils répugnent à mettre leurs théories et leurs découvertes au service d'une grande puissance militaire. Ils y ont du mérite, car leurs travaux ne leur ont pas encore rapporté un sou, et ils sont pauvres l'un et l'autre.



(Caméra Press.)

BURKHARD HEIM.
Le prix de ses recherches : les mains et les yeux.

Heim, lui, n'est pas seulement pauvre. La recherche scientifique lui a coûté plus qu'un homme n'est normalement prêt à payer : ses deux mains, ses deux yeux et l'ouïe, qu'il n'a que partiellement recouvrée.

Dès l'âge de 16 ans, cet homme qui en compte aujourd'hui 32, fut affecté par le Reich hitlérien à l'Institut de Chimie technique, à Berlin, service des explosifs. Deux ans plus tard, le 19 mai 1944, Heim étudiait un mélange détonant lorsqu'il fut interrompu par une alerte. Il courut à la cave, oubliant qu'il tenait toujours à la main une éprouvette du mélange détonant. Dans l'escalier qui menait à l'abri, une formidable déflagration ébranla les murs en même temps qu'une lueur bleutée éblouissait Heim pour la dernière fois.

En 1946, à 20 ans, il quitta l'hôpital, amputé des deux mains, aveugle et presque sourd. Force lui était d'abandonner la chimie. Il alla habiter chez ses parents, à Hanovre. Il chargea sa mère de lui lire inlassablement des traités de physique et de mathématiques ; il entraîna sa mémoire si bien qu'il finit par retenir, au bout de la deuxième lecture, des passages entiers des traités. Il se perfectionna à l'Institut Max Planck, à Gœttingue, sous les professeurs Becker et von Weizsäcker notamment ; il y rencontra une étudiante, Gerda Straube, qui est aujourd'hui sa femme, son infirmière et sa secrétaire.

Heim se prit de passion, à Gœttingue, pour la haute voltige mathématique qui a donné naissance aux deux équations universelles qui contiennent les lois de l'univers : l'équation de Planck et la dernière équation d'Einstein, dite du « champ unifié ». Ces deux équations, qui constituent des « saisies » distinctes des lois fondamentales de la physique, Heim cherche à les fondre en une seule. Y est-il parvenu ? Ses calculs ne sont pas encore publiés. On sait seulement que sa nouvelle équation ajoute deux dimensions nouvelles à l'univers quadridimensionnel d'Einstein et qu'elle peut être convertie par cinq transformations en l'équation du champ unifié et par six transformations en l'équation de la dynamique quantique de Dirac.

Le suprême mystère

L'intérêt de ces acrobaties mathématiques, c'est qu'elles contiennent peut-être la réponse à ce qui est aujourd'hui le suprême mystère de la physique : d'où vient la pesanteur, et comment peut-on la créer ?

Répondre à cette question, c'est ouvrir la voie à la seconde grande révolution scientifique de ce siècle. La première fut préparée, il y a cinquante ans, par la théorie de la relativité généralisée d'Einstein : elle établissait la permutabilité de la matière et de l'énergie ; bombes et réacteurs nucléaires sont venus la vérifier. L'équation du champ unifié, elle, établit la permutabilité des forces électrique, magnétique et gravitionnelle. Autrement dit, un champ électromagnétique doit pouvoir être converti en champ de gravité, et inversement ; il doit être possible de modifier, voire d'inverser le poids d'un objet, de créer, au moyen de forces électromagnétiques, une gravitation négative en vertu de laquelle des masses, au lieu de s'attirer, se repousseraient (la pomme de Newton « tomberait » alors vers le ciel) ; et inversement il doit être possible de transformer la gravitation (l'attraction des masses qui fait que les choses ont un poids) en électricité.

Comment s'y prendra-t-on ? Heim suppose (et il n'est pas le seul) que la gravitation, de même que l'électricité et le magnétisme, a sa source dans l'atome ; et que, de même qu'il existe des corpuscules d'électricité négative et positive (les électrons et les positrons), dont la possibilité d'existence fut démontrée par Dirac vingt ans avant leur découverte, il doit exister des corpuscules de gravitation positifs et négatifs ; ces « gravitrons » ne seraient-ils pas les *mésons* que l'on suppose être le « ciment » qui lie les composants de l'atome ?

Heim semble l'assumer : son « champ mésonique », selon qu'on le renforce ou l'affaiblit par l'action d'un champ électromagnétique, doit pouvoir créer tantôt de la gravitation récupérable sous forme d'énergie mécanique, tantôt de l'électricité, de la lumière ou de l'antigravitation.

L'astronef gravitique

Heim tente actuellement d'en faire la preuve matérielle. Il a fait construire par son assistant Hans Goslich — balisticien de 22 ans qui s'est mis au service de Heim par passion désintéressée pour ses recherches — un appareil encore rudimentaire qui devrait anéantir une onde électromagnétique et la transformer en onde de gravitation ; celle-ci se manifesterait par une poussée mécanique, c'est-à-dire par la modification d'un poids étalonné. Heim espère enregistrer ces variations de poids par amplification, dans un oscillographe, de l'effet piézo-électrique (1).

Quand il aura réussi cette expérience, il aura fait le premier pas vers l'astronef « gravitique » dont il a déjà calculé les dimensions et les performances : ce sera un ellipsoïde de révolution (sorte de grand œuf) de 22,5 mètres de haut ; il se propulsera en transformant en force de gravitation les forces électromagnétiques de l'univers : il lui suffira de 250 kilos de « combustible » pour atteindre la Lune en trois heures et demie et Mars en cinquante-cinq heures.

Heim, pour le moment, n'en dit pas plus. Il affirme que la recherche fondamentale a toujours été, sera toujours l'affaire de pionniers solitaires et que seules les applications techniques ont à gagner au travail en équipe. Son refus de publier ses travaux rappelle des précédents : l'un de ses maîtres de Gœttingue, Otto Hahn, avait également gardé secrète la première désintégration en chaîne de l'atome d'uranium, de crainte qu'elle ne servît, en 1939, la science militaire. Quant au professeur von Weiszäcker, dont Heim fut également l'élève, il est peut-être celui des physiciens vivants qui a le mieux formulé les responsabilités et les cas de conscience du savant face aux puissances militaires.

Il a fallu que Heim obtînt les éloges d'un von Braun pour que les autorités acceptent de le secourir. Il n'avait obtenu jusque-là qu'un chèque de 250.000 francs de la Deutsche Bank, 40.000 francs d'un mécène et 2.000 francs d'une donatrice inconnue.

Depuis qu'un grand illustré allemand lui a fait de la publicité, le gouvernement de Basse-Saxe a pris à sa charge une coûteuse opération de remodelage du tympan, qui a rendu l'ouïe à Heim, des écolières lui envoient le contenu de leur tirelire et un sous-secrétaire d'Etat, à Bonn, tente d'obtenir des crédits qui permettront à Heim d'acheter du matériel scientifique et de vérifier des théories qui suscitent de très sérieuses réserves dans le monde scientifique, mais qui sont, peut-être, d'une très grande importance.

THOMAS LENOIR.

(1) Une pression même infime sur certains cristaux (dont le quartz) y provoque un déplacement d'électrons récupérables sous forme de piézo-électricité (du grec piezein : presser).

BIBLIOTHEQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE
JEAN ULLMO
Maître de conférences à l'Ecole Polytechnique
LA PENSÉE SCIENTIFIQUE MODERNE
Préface de LOUIS ARMAND
FLAMMARION

FRANÇOISE SAGAN, BUFFET

LE ballet donné sur un argument de Françoise Sagan devant un décor de Bernard Buffet et mis en scène par Roger Vadim vient de permettre à quelques personnes de donner toute leur mesure.

A partir d'un spectacle ni tout à fait bon ni tout à fait mauvais, est née une polémique dont il faut suivre le déroulement pour l'apprécier.

Le dimanche 19 janvier, Carmen Tessier révélait, dans « Le Journal du Dimanche », qu'une subvention de 2 millions et demi avait été accordée par le ministère de l'Education nationale au producteur du « Rendez-vous manqué », M. Sarfati.

Quel est le rôle d'une subvention ? Donner à des inconnus, à des débutants, aux animateurs d'un spectacle de qualité mais difficile, l'aide matérielle qui leur permettra de se faire connaître.

En accordant cette subvention, le ministère de l'Education a fait une erreur d'appréciation : la célébrité des participants devait, par définition, donner à ce ballet un grand retentissement.

Nous l'avons dit. Tout le monde l'a dit. Ce n'est pas un sujet de discussion, c'est une évidence.

Mais voilà que sur cette affaire, une tout autre s'est greffée. Un éditorialiste du « Figaro », M. Thierry Maulnier, écrivait en effet le 28 janvier :

« La morale et le bon goût élémentaire exigent qu'on ne tende pas la main pour une aide financière aux guichets de la France alors qu'on fait cause commune avec ses ennemis et qu'on n'est solidaire d'elle que pour les profits qu'on peut y faire. »

Il indiquait ainsi clairement où, pour son compte, il plaçait la querelle : il est interdit de subventionner une œuvre dont les auteurs ne sont pas d'accord avec « Le Figaro » sur la façon de défendre les intérêts de la France en Algérie.

PARCE QUE J'AIME LA FRANCE...

par ROGER VADIM

J'AI écrit un court article dans « Les Lettres Françaises » quelques jours avant la présentation du ballet de Françoise Sagan.

Des amis m'ont fait observer que le moment était mal choisi et que cela manquait de diplomatie : je crois au contraire qu'il est toujours temps de dire ce que l'on pense. Deux sujets étaient abordés dans cet article : l'attitude d'une certaine critique et la guerre d'Algérie.

Avant d'aller plus loin, je tiens à préciser un point : en aucune façon, à aucun moment, ni hier, ni aujourd'hui, je n'en ai voulu à un critique — d'autant que certains m'ont toujours chaleureusement défendu. Il n'y a que l'auteur méconnu qui puisse avoir ce sentiment de frustration qui se manifeste par de l'aigreur à l'égard de toute critique.

Dans mon article, je ne faisais que poser une question : pourquoi le talent de Françoise Sagan, pourquoi la personnalité de Brigitte Bardot, pourquoi (dans une plus modeste mesure, j'avais pris le soin de le souligner) mon premier film, qui touchent une audience immense dans le monde, sont-ils aussi systématiquement dénigrés, agressés ou méprisés par une portion importante de la critique ? Entendons-nous bien, ces critiques n'empêchent nullement le contact avec le grand public, ni le succès (elles semblent au contraire le favoriser).

Il n'est pas question de s'en plaindre, mais il est assez intéressant de voir certains journalistes pontifiants recevoir, livre après livre, film après film, un démenti populaire aussi évident pour que ce phénomène mérite d'être étudié.

Je prends ce droit

Mon état d'esprit vis-à-vis de la critique étant, je l'espère, clairement exposé, je peux donc m'expliquer sur le deuxième point : la guerre d'Algérie.

J'avais pris à ce sujet une position trop brièvement exprimée, mais du moins sans équivoque. Que « Le Figaro » accorde assez d'importance à mon opinion pour y répondre me comble d'aise. Le plus aisé — j'allais dire le plus vulgaire — pour détruire une idée est de chercher à discréditer l'homme qui l'exprime : c'est le moyen employé à mon égard par l'esprit cultivé qu'est M. Thierry Maulnier. Il estime que tout ce qui se trouve placé au-dessus de la taille ne me regarde pas ; il ne dissimule pas, en contrepartie, sa tendance personnelle à ne porter les coups qu'en dessous de la ceinture. N'étant pas un refoulé sexuel, je considère la sensualité (lorsqu'elle n'est pas déformée par l'envie, l'hypocrisie ou le vice) comme une des qualités importantes de l'homme et j'aime l'exprimer dans mon œuvre.

M. Thierry Maulnier s'est imaginé, en m'attaquant sur ce point, laver mon linge sale en public. Je ne laverai pas le sien, ne désirant pas le suivre sur ce terrain : le sujet abordé ne se discute pas à la façon des mégères. Ayant ainsi limité mon activité sociale et professionnelle au nombril féminin, M. Thierry Maulnier me discute le droit de m'occuper d'autres choses. Il s'est cependant octroyé la liberté de me donner des conseils parce qu'il a — en tant que contribuable — participé à la subvention accordée par les Beaux-Arts au ballet que j'ai mis en scène.

Ne croyez-vous pas, monsieur Thierry Maulnier, qu'en tant que contribuable, j'ai aussi le droit de parole sur la guerre d'Algérie ? Si vous acceptez avec une ironie blasée que je sois votre « pauvre », je m'irrite, moi, que mon argent serve à faire couler le sang. Je vous le dis sans haine, mais non sans passion, j'ai le droit le plus absolu de parler de la guerre d'Algérie.

Et je prends ce droit non parce que je paie ma part de cette guerre, mais parce que j'aime la France, simplement. Il est trop facile, l'argument qui vous fait répondre à tous les gens sincères qui déplorent les jeunes morts d'Algérie et qui voudraient en éviter d'autres : « Vous n'êtes pas de vrais Français ! » Je sais bien que, pour vous, est surtout français le sang qui coule quelque part : que ce soit en Indochine ou en Afrique du Nord. J'aime, moi, assez le sang français pour le préférer chaud et vivace dans les veines de mes concitoyens, que noir sur le sol d'Algérie.

Vous affirmez que je ne sais rien de ce qui se passe là-bas : seriez-vous donc le seul informé ? J'ai été journaliste et j'ai suivi depuis le début, depuis des années, la genèse de cette guerre, les abus et les massacres qui l'ont précédée. J'ai des amis qui ont été mobilisés là-bas, qui ont vu, vécu et qui m'ont raconté, j'ai voyagé et j'ai parlé avec des journalistes anglais, américains et italiens. Je crois qu'une heure d'entretien avec eux vous donnerait un peu à réfléchir.

C'est parce que j'aime la France que je supporte mal la baisse du prestige de ce pays à l'étranger et la déception réelle que j'ai si souvent ressentie chez des gens qui pourtant admiraient et estimaient la France. C'est à New York, c'est à Rome, c'est à Londres que j'ai réalisé quel coup funeste notre « Rendez-vous d'Afrique du Nord » (comme vous appelez, avec un cynisme qui frise le mauvais goût, la guerre d'Algérie) apportait au prestige de la France, prestige basé avant tout sur ce souffle de libéralisme qui a fait si longtemps de notre pays un des hauts lieux de la civilisation.

Quand j'allais en classe

Pendant l'occupation, j'étais à peine un adolescent et j'habitais un chalet perdu dans la montagne non loin de la frontière suisse, au-dessus du col des Gets. Nous cachions, ma mère et moi, des réfractaires, des juifs et des résistants. Ma mère étant souvent en voyage pour son travail, je me trouvais seul avec eux. A plusieurs reprises, des chalets ont été brûlés dans les environs, des hommes et des enfants tués pour avoir donné de la nourriture ou aidé des gens recherchés par les Allemands.

Je ne jouais pas les héros, mais il ne me serait pourtant pas venu à l'idée d'agir autrement. Beaucoup de gens pourtant, s'ils avaient connu mon activité, m'auraient sommé « de m'occuper de mon commerce », qui n'était alors que d'aller en classe.

Je me permets pourtant de vous signaler, pour terminer, qu'un rendez-vous où l'on se rend les armes à la main ne peut être qu'un rendez-vous manqué, quelle qu'en soit l'issue.

P.S. — Je ne suis en aucune façon le producteur du ballet « Le Rendez-vous manqué ». Je ne savais même pas qu'une subvention avait été accordée par les Beaux-Arts. Je n'ai pas d'intérêt sur le bénéfice éventuel du ballet. Je touche 2,5 % des 12 % réservés aux droits d'auteur. Cela ne représente pas beaucoup d'argent. M. Thierry Maulnier étant homme de lettres, et non pas journaliste, je ne peux lui en vouloir d'être mal informé. Je partage cependant son opinion sur un point : il vaut mieux réserver des subventions pour des entreprises ne bénéficiant pas de l'apport commercial que représentent les noms de Françoise Sagan et Bernard Buffet.

ENROLÉE ÉTONNÉE EXCÉDÉE...

par FRANÇOISE SAGAN

JE suis excédée par les remous de ce ballet qui me semblent étrangement disproportionnés au ballet lui-même. Je me vois citée dix fois par jour à ce sujet dans les gazettes. Or, autant je suis responsable de l'argument, autant je ne m'occupe pas de ces histoires de subventions, de réponses à la critique, etc. Par fatigue et paresse, d'ailleurs. Mais ça me regarde.

Je suis étonnée de me voir sans cesse enrôlée dans des histoires journalistiques dont j'ignore le premier mot. Parler de l'Algérie à ce sujet me paraît, en tout cas, de ma part, saugrenu. Vous connaissez assez mon opinion, qui est la vôtre et celle de Vadim, lequel s'est fort bien expliqué avec certains personnages. Tout cela ne devrait pas entraîner un tel remue-ménage.

JE [...]

IL m'apparaît nécessaire de préciser d'abord que je suis un peintre et que je ne connais rien à la politique. Ce n'est pas mon métier.

Je délaisse aujourd'hui le pinceau pour la plume car j'ai certaines choses à dire, certains éclaircissements à donner, et surtout, je ne veux pas qu'on me prête des idées que je n'ai pas.

Je ne vais jamais au cinéma — ou presque jamais — aussi n'ai-je jamais vu de film de Roger Vadim. Je ne sais pas si sa spécialité est de demeurer « au-dessous de la ceinture », mais ce que je sais, en revanche, ce que je tiens à déclarer hautement, c'est qu'il a apporté dans *Le Rendez-vous manqué* la collaboration la plus intelligente et l'imagination la plus nécessaire. On a trouvé que ce ballet manquait de consistance, mais qu'on se dise bien qu'au moment où Roger Vadim a commencé sa mise en scène il en avait encore moins. J'ajouterai qu'il s'est conduit avec moi tou[...]

NE SOYEZ PLUS SOURD
Améliorez votre audition, même très déficiente, avec les Micro-Tympans "WEIMER" SANS PILE NI FIL. Eliminent les bourdonnements. Notice illustrée gratuite et attestations
ROUFFET et Cie, serv. VC
3, rue Galliéni - MENTON (A.-M.)

BARLAY
CHEMISIER
SOLDES
167, bd du Montparnasse (6e) - DAN. 91-56

Utilisateurs de Mazout
Les Ets Rollet, fabricants du « Diablotin », le ramoneur chimique des cheminées, ont mis au point un nouveau produit : c'est le Diablotin-Mazout, liquide à mélanger au mazout. Le produit agissant par catalyse, ramone progressivement, sans dérangement, sans danger, et économise 10 à 12 % du combustible. Droguistes.

ET VADIM ONT LA PAROLE

Et le ministre de l'Education nationale d'obtempérer en réclamant le remboursement de la subvention.

Déjà, quelques jours auparavant, M. Thierry Maulnier avait longuement précisé, dans un article intitulé **« Lettre d'un commanditaire »** les raisons pour lesquelles il déniait à Françoise Sagan, à Roger Vadim et à Bernard Buffet le droit d'avoir une opinion, quelle qu'elle fût, au sujet de l'Algérie.

« Monsieur Vadim, occupez-vous de votre commerce... Restez dans votre spécialité. Pas au-dessus de la ceinture... L'Algérie ne saurait vous concerner en rien... Nous sommes encore assez nombreux à prétendre faire en sorte, en dépit de vous, que le rendez-vous donné par l'Histoire à la France en terre africaine ne soit pas un Rendez-vous manqué. »

Il reprochait également, dans cet article, à Roger Vadim d'avoir écrit dans « Les Lettres Françaises ».

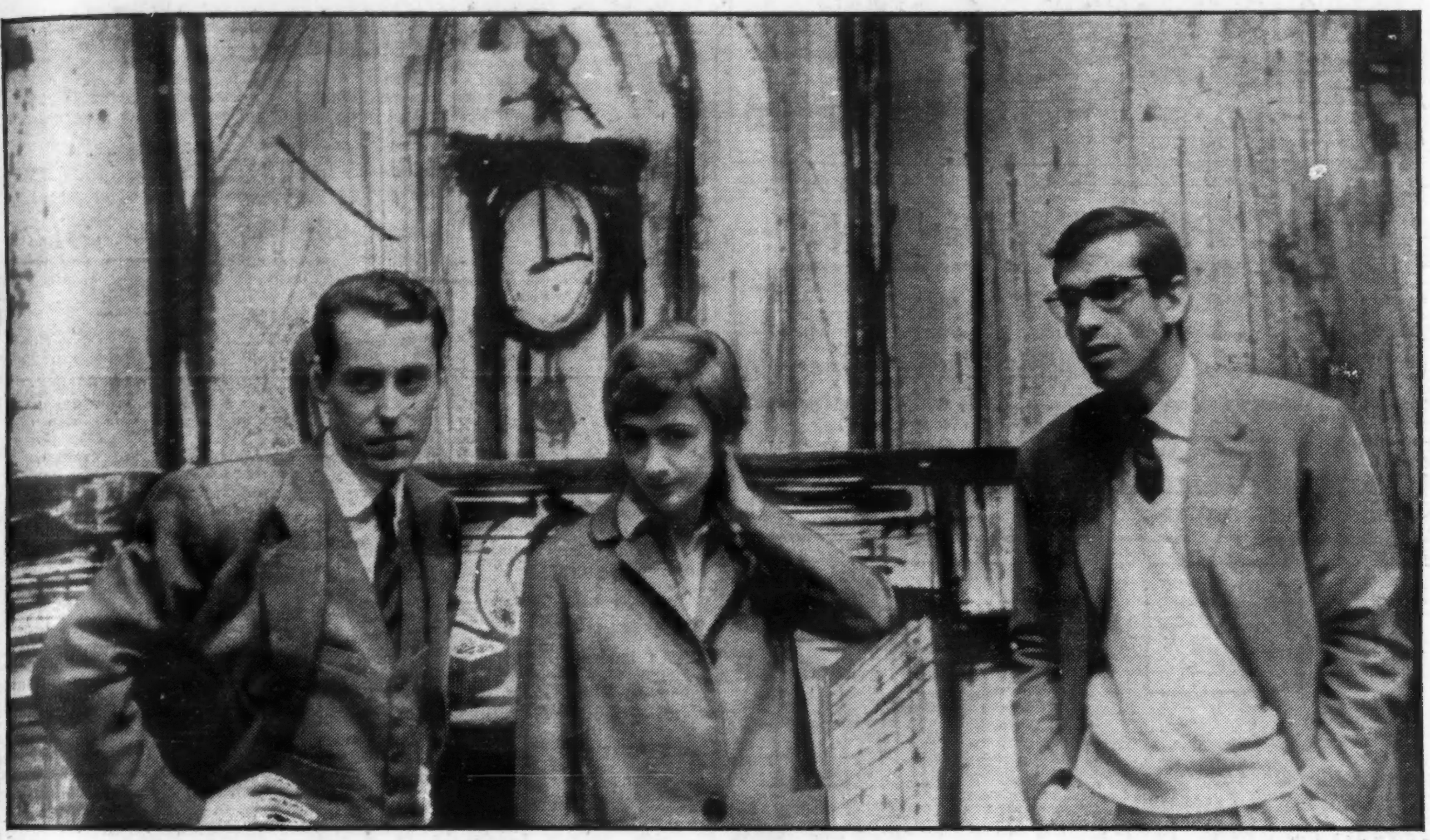
Le lendemain, « Le Figaro » publiait en première page une communication de Bernard Buffet priant M. Thierry Maulnier **« de ne pas le confondre avec M. Vadim à propos de l'article publié dans »** « Les Lettres Françaises ». Il ajoutait : **« Je ne suis pas obligé de partager ses opinions politiques ».**

Et Thierry Maulnier félicitait Bernard Buffet de se désolidariser de Roger Vadim.

Voici donc trois jeunes gens (qui, pour être célèbres, n'en sont pas forcément stupides) plongés par la force d'un ballet dans un débat grave, qui les concerne autant que chaque autre jeune homme ou jeune femme de leur âge.

S'ils n'étaient encore que des enfants lorsque M. Thierry Maulnier écrivait, en 1938 : **« Une défaite de l'Allemagne signifierait l'écroulement... »**, ils ont aujourd'hui le droit d'aimer leur pays et de dire comment.

Ils répondent dans « L'Express » aux critiques et aux insultes qui viennent de leur être adressées.



(Intercontinentale.)

BERNARD BUFFET, FRANÇOISE SAGAN, ROGER VADIM.
« Pour être célèbres, ils n'en sont pas forcément stupides. »

REFUSE D'ÊTRE EMBRIGADÉ

par BERNARD BUFFET

jours très aimablement, ne refusant aucun conseil et faisant souvent des suggestions heureuses. Je pourrais d'ailleurs, à ce propos, dire la vérité sur ce ballet.

Ceci posé, je dois écrire que je ne suis pas d'accord avec l'article qu'il a publié dans « Les Lettres Françaises ». Je le lui ai dit. Il était évident qu'on allait très vite, dans l'esprit du public, lier mon nom à celui de Roger Vadim. Et me faire partager ses déclarations. C'est ce qu'a fait M. Thierry Maulnier dans « Le Figaro ».

Heureux de m'expliquer

Je suis heureux que « L'Express » me donne l'occasion de m'expliquer sur les tableaux que j'ai peints pour le C.N.E. et sur ma position quant à la guerre d'Algérie. J'ai rencontré le poète Louis Aragon, pour lequel j'ai la plus vive admiration, une seule et unique fois. Il y a quatre ans. J'exposais un ensemble de paysages. Louis Aragon aima tellement cette exposition qu'il écrivit sur elle un article des plus élogieux et tellement important qu'on dut lui consacrer deux numéros des « Lettres Françaises ». J'ai été, et je demeure, très touché de cette sympathie. Je n'ai jamais écrit à Louis Aragon depuis et ne lui ai jamais téléphoné. Il y a quelque temps, il m'a demandé d'exécuter pour la vente du C. N. E. un portrait de Musset et un de Baudelaire. Je n'ai pas d'enthousiasme particulier pour Musset que je connais mal (et sans doute parce que je le connais mal). Mais j'aime Baudelaire et son « rêve de pierre » ressemble assez à ces mouvements arrêtés et figés que j'appelle la Beauté. Je n'avais pas oublié ces articles. Je n'avais pas de raison de refuser. Aussi ai-je accepté.

Maintenant je veux expliquer pourquoi j'ai reproché à Roger Vadim d'avoir écrit son article. Parce que je suis pour la guerre en Algérie ? Voire !

J'ai, quant à la guerre, des opinions naïves mais auxquelles j'ai justement la naïveté de tenir. Je suis contre elle. Par réaction.

Je suis contre la guerre parce que je serais incapable de la faire. La guerre, en effet, ne s'accomplit pas seulement en manchettes de journaux ou en livres d'histoire. Elle n'existe que parce que des hommes tuent d'autres hommes. Et je ne serais pas capable, je dois l'avouer, de tuer un Algérien. Je ne serais pas capable non plus de tuer un Hongrois.

Je suis contre

Cette réaction instinctive n'est pas suffisante pour justifier ou condamner la guerre en Algérie. L'effort français fourni dans le nord de l'Afrique ne peut être méconnu. Mais, si on ne peut approuver ceux qui tuent sur notre sol les leurs, et quelquefois les nôtres, on ne peut non plus applaudir aux tortures qui ressemblent singulièrement à celles qui nous ont coûté tant de victimes et qui s'accomplissent là-bas.

Mais, puisque vous êtes contre la guerre, vous êtes donc de l'avis de ceux qui sont contre celle d'Algérie, me dira-t-on. Non ! je tiens à le déclarer tout net. Je suis ému et révolté par tous les massacres, quels qu'ils soient, et je ne peux aujourd'hui me ranger aux côtés de ceux qui, hier, sont restés insensibles lorsqu'on assiégeait Budapest. Tout cela demeure compliqué. Il ne faudrait pas que des intérêts supérieurs à ceux des hommes eux-mêmes se mêlassent aux guerres et aux négociations. Et je ne crois pas que la guerre serve l'intérêt des hommes.

J'emprunterai ma conclusion à mon ami Jean Giono. J'ai eu la joie et l'honneur d'illustrer *Recherche de la Pureté,* et je terminerai ce texte comme il a terminé le sien : « Le pacifique est devant les fusils. Il ne lui reste plus qu'un temps infinitésimal. Il est seul. Mais il est contre. »

MUSICORAMA

DISQUES 48, rue Lafayette - PARIS (9e) - PRO. 05-95

OFFRE... le plus grand CHOIX (Disques de toutes MARQUES)

Un LIBRE SERVICE « conseillé » par un PERSONNEL SPÉCIALISÉ

Et à votre convenance, soit — CADEAU D'UN DISQUE pour 5 achetés ou REMISE proportionnelle au 1er achat

CABINES D'ECOUTE - CHAINES HAUTE FIDELITE - LIVRAISON SUR PARIS - CREDIT

Expéditions en province et étranger aux mêmes avantages

une collection de disques → **1.290** Fr. + t. l.

de musique classique - 33 tours - 25 cm. - M. P.

CLASSIQUES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

★ BACH
★ BEETHOVEN
★ BERLIOZ
★ BORODINE
★ DEBUSSY
★ DE FALLA
★ GRANADOS
★ GRIEG
★ D'INDY
★ JOLIVET
★ MOZART
★ RAVEL
★ VIVALDI
★ WAGNER...

LES MEILLEURS ORCHESTRES

LES PLUS GRANDS CHEFS D'ORCHESTRE

DUCRETET THOMSON

LE DISCOPHILE CLUB DE FRANCE

Confirme à ses adhérents qu'en dépit des fluctuations économiques actuelles les mêmes

AVANTAGES DE TOUTE SORTE

continuent, conformément à ses engagements, à leur être consentis sur l'achat des

DISQUES DE TOUTES MARQUES, *Electrophones*, etc.

Par ailleurs la carte de Membre DCF 1958 sera gratuite pour les lecteurs de « L'Express » jusqu'au 31 mars inclus

D.C.F., 6, rue Monsieur-le-Prince - PARIS (6e) (carrefour Odéon) - DAN. 90-37

DISCOTHEQUE AUDITORIUM. 25.000 DISQUES EN STOCK

SELF SERVICE - CONSEILLERS SPECIALISES

LES pochettes ont fait cette année des progrès esthétiques considérables. Les éditeurs ont compris l'importance qu'elles jouaient dans les choix entre deux enregistrements d'une même œuvre. Certes, elles ne participent pas aux joies de l'oreille, mais il y a, pour l'amateur, un plaisir incontestable à manier une jolie enveloppe.

Nous avons sélectionné trois des pochettes les plus réussies de l'année (1, 2, 3), ainsi que trois réalisations moins heureuses (4, 5, 6), qui, sans avoir le moindre rapport avec la valeur des disques qu'elles présentent, font toucher du doigt ce qu'il ne faut pas faire.

En comparant ces six reproductions, on s'aperçoit que les réussites sont toutes liées à la simplicité autour d'un dessin de grande valeur artistique. Les autres font preuve d'une recherche qui n'aboutit souvent qu'au « tarabiscotage ».

MUSIQUE D'AUTREFOIS
(Chant du Monde)
Miniature du moyen âge

DE LA NAISSANCE

UN enregistrement de musique elisabéthaine a eu dernièrement beaucoup de succès. Les disques de musique contemporaine commencent à avoir leurs adeptes. L'adagio « Per achi ed organo » d'Albinoni s'est vendu par milliers d'exemplaires. Mais la base des collections de tous les discophiles reste constituée par des œuvres qui s'étalent sur une très petite période —

BACH *Passion selon saint Matthieu.* A. Giebel sop. L. Fischer cont. H. Kretschmar tén. H. Günter basse, maîtrise de la « Dreikönigskirche », orchestre du Collegium Musicum dir. Kurt Thomas (4 d. 30 cm. 33 t. Album OL-LD-157/60 *Oiseau-Lyre*).

Ici Kurt Thomas est supérieur à Mengelberg (Philips) et à Lehmann (Deutsche Grammophon) par sa profonde émotion et sa simplicité dépouillée. Très bons solistes.

BACH *L'Art de la Fugue* (BWV-1080). Helmut Walcha au grand orgue de l'église Saint-Laurent d'Alkmaar (Hollande) (2 d. 30 cm. 33 t. en album 14077/8. *Archiv Produktion*).

Cette partition admirable laisse à l'interprète une liberté totale dans le choix des instruments. L'exécuter à l'orgue est certainement une excellente solution. Le jeu de Walcha est sobre et intelligent ; l'instrument (XVIIe siècle) a la sonorité « fraîche et lumineuse » qui convient ; l'enregistrement est d'une clarté exemplaire. En dépit de toutes ses qualités, la version Redel (cordes et instruments à vent) est moins « unifiée ».

BACH *Le Clavecin bien tempéré :* Deuxième Livre, 24 Préludes et Fugues (enregistrement intégral), Wanda Landowska (3 d. 30 cm. 33 t. 630.270 à 272 *RCA*).

Complète le premier livre publié il y a quelques années. Interprétation impossible à ignorer.

BEETHOVEN *Sonates violon et piano.* Menuhin et Kentner (5 d. 30 cm. 33 t. FALP 421/5, *Voix de son Maître*).

Dernière en date des « intégrales » 1957. Un des meilleurs enregistrements récents de Menuhin. Dommage que Kentner soit parfois quelque peu maniéré. Kreisler et Rupp (Gravures illustres) sont inimitables dans certaines sonates (la 10e surtout). La version Makanovitsky-Lee (Lumen) est belle et très pure de style mais le piano est un peu trop en retrait. A l'opposé, dans la version Boskowsky et Lily Kraus (Discophiles français), le violoniste n'arrive pas à maîtriser la fougue de sa partenaire. Kempff et Schneiderhahn (Deutsche Grammophon) ne semblent pas toujours d'accord ; tout n'est pas d'un naturel parfait ; quelques réussites cependant.

BRAHMS 1er *Concerto pour piano et orchestre en ré mineur op.* 15. Cutner Solomon et l'Orchestre Philharmonia, dir. Rafaël Kubelik (1 d. 30 cm. 33 t. FALP 361, *Voix de son Maître*).

Rubinstein (RCA), Serkin (Philips), Backhaus (Decca), voilà les trois grands rivaux de Solomon. L'un est virtuose et toujours musicien, l'autre musicien et parfois virtuose, le troisième aspire à une grandeur quasi ennemie du détail. Solomon, lui, se situe, si l'on peut dire, au lieu géométrique vers lequel convergent ces différentes tendances.

BRAHMS 1re *Sérénade en ré majeur op.* 11. Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire, dir. André Vandernoot (1 d. 30 cm. 33 t. FALP 471, *Voix de son Maître*).

L'œuvre est peu connue ; elle mériterait de l'être davantage, surtout dans l'interprétation chaleureuse et fidèle de Vandernoot qui surclasse celle de Scherman (CID) et qui est fort bien enregistrée.

CHOPIN *Mazurkas* (51) *:* enregistrement intégral. Arthur Rubinstein (5 faces 30 cm. 33 t. A-630239/41, *RCA*).

Sans rival.

DEBUSSY *Prélude à l'après-midi d'un faune.* Orchestre Symphonique de Boston, dir. Charles Münch (1 d. 30 cm. 33 t. 630 370, *RCA*) avec *Rapsodie espagnole, La Valse, Boléro* de Ravel.

Tempo assez rapide, couleurs subtiles, sensibilité et discrétion. Peut-être, ici, le choix entre les différentes versions sera, en partie, déterminé par l'autre face du disque. L'enregistrement d'Inghelbrecht (Columbia), très intense, comporte également les Nocturnes et la Marche écossaise; Lehmann (Deutsche Grammophon) offre une interprétation raffinée mais aussi... le « Don Juan » de Strauss; Markévitch : « son » Prélude fait partie de l'*Hommage à Diaghilev.* Meilleurs enregistrements : Münch et Lehmann.

FRANCK *Quatuor à cordes en ré majeur.* Quatuor Parrenin (1 d. 30 cm. 33 t. C 30 A 78, *Véga*).

Un des grands ouvrages de Franck et de la musique de chambre en général. La version Parrenin est la seule existant actuellement en France ; elle est vivante, fervente, digne d'être connue.

LISZT *Concerto pour piano et orchestre en mi bémol majeur, Fantaisie hongroise.* Georgy Cziffra et l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire, dir. Pierre Dervaux (1 d. 30 cm. 33 t. FCX 640, *Columbia*).

Cziffra interprète en amoureux ces

1958
L'ANNEE DE
J.-S. BACH
AUX EDITIONS DE
L'OISEAU-LYRE

MUSIQUE LITURGIQUE RUSSE (*Philips*) *Peinture byzantine*

LES SONATES D'ERIK SATIE (*Columbia*) *Dessin de Picasso*

CONCERTO POUR LA MAIN GAUCHE, DE RAVEL. (*Ducretet-Thomson*)

DARIUS MILHAUD VOUS PARLE. (*Festival*)

SCHÉHÉRAZADE, DE RIMSKY-KORSAKOV. (*Vox*)

DE BACH A LA MORT DE WAGNER

200 ans environ — de 1685 (date de la naissance de Bach) à 1883 (date de la mort de Wagner). Ce cercle fermé ne s'élargit que lentement : Debussy commence à s'y installer... mais il existe 24 versions différentes de la Sonate « Au clair de Lune » de Beethoven, 23 de la Symphonie « Inachevée » de Schubert, et Mozart occupe 30 pages du catalogue de la revue « Disques » ! Sans vouloir établir une liste impérative du genre « fonds obligatoire d'une discothèque digne de ce nom », nous avons choisi aujourd'hui de présenter, classés par ordre alphabétique, les musiciens « favoris » des amateurs de musique et dont certaines œuvres capitales ont bénéficié, au cours de l'année 1957, d'enregistrements nouveaux et intéressants.

deux ouvrages et les libertés qu'il prend sont licites, à partir d'une telle intimité. Plus convaincant que Rubinstein (RCA), qui est passablement théâtral dans le *Concerto* de Liszt, et prodigieux, dépassant Anda (Columbia), Trouard (Odéon), Iturbi (RCA), dans la *Fantaisie*.

Orchestre et enregistrement plus satisfaisants sur la première face que sur la seconde.

MENDELSSOHN *Symphonie n° 3 en la mineur op.* 56 *« Ecossaise ». Symphonie n°* 5 *en ré majeur « Réforme »*, **Orchestre Philharmonique de New York, dir. Dimitri Mitropoulos (1 d. 30 cm. 33 t. A 01 174, *Philips*).**

L'exact mélange d'élan, d'impatience, d'équilibre, de poésie sensible, de légèreté (non superficielle) qu'il faut. Enregistrement aéré et brillant, d'autant plus intéressant que l'ouvrage est inscrit sur une seule face du disque. Sur l'autre, la 5e Symphonie « Réforme » pleine de flamme. Celle de Toscanini (RCA) est plus rigoureuse mais moins colorée, à tous points de vue.

MOZART *Quatuors N° 22 en si bémol majeur K.* **589.** *N° 23 en fa majeur K.* **599. Quatuor de Budapest (1 d. 30 cm. 33 t. A 01 151 L, *Philips*).**

Interprétation préférable à celle des Barchet (Vox), assez routinière, ainsi qu'à celle des Vegh (Discophiles français), insuffisamment lumineuse.

SAINT-SAENS *1er Concerto pour piano et orchestre en ré majeur op.* **17,** *3e Concerto en si bémol op.* **29. Jeanne-Marie Darré et Orchestre National de la R.T.F., dir. Louis Fourestier (1 d. 30 cm. 33 t. DTX 222, *Pathé*).**

Personne au monde ne joue les concertos de Saint-Saëns comme Jeanne-Marie Darré. Elle masque leurs défauts et exalte leurs qualités d'une manière définitivement insurpassable.

SCHUBERT *Quatuor N° 15 en sol majeur op.* **161 par le « Quatuor Hongrois » (1 d. 30 cm. 33 t. FCX 464, *Columbia*).**

C'est l'élément dramatique, la passion, que les « Hongrois » mettent au premier plan de cet ouvrage qui est un univers de liberté et de fantaisie. Le Quatuor de Budapest (Philips) — à ne pas confondre — lui donne plus d'équilibre ; les « Amadeus » (Deutsche Grammophon), sa clarté mais non sa vie intense. Les deux premiers enregistrements sont excellents au point de vue technique.

SCHUBERT *Die Winterreise (Le Voyage d'Hiver).* **Dietrich Fischer-Dieskau et Gerald Moore (3 faces 30 cm. 33 t. FALP 3901, *Voix de son Maître*).**

Ni Bruce Joyce (Oiseau-Lyre), ni Schmitt-Walter (Decca) n'atteignent à la vérité de cet enregistrement, vérité qui se manifeste sur tous les plans possibles.

SCHUMANN *Scènes de la forêt op.* **82. Clara Haskil (2/3 de face 30 cm. 33 t. A 00 372, *Philips*).**

C'est le premier enregistrement intégral mondial ; il est joué avec poésie, tendresse, « fantaisie » au sens allemand du mot. Les ouvrages qui complètent le disque ont peu de concurrents, les « Kinderszenen » exceptées. Là encore, Gieseking (Columbia) et sa transparence mystérieuse, Nat (Discophiles français) et son intuition profonde, sont différents mais non « meilleurs », si ce terme a encore un sens à un tel niveau artistique.

TCHAIKOVSKY *4e Symphonie en fa majeur op.* **36. Orchestre Philharmonique de Leningrad, dir. Kurt Sanderling (1 d. 30 cm. 33 t. 18332, *Deutsche Grammophon*).**

Sur les 9 versions existantes, il en est 4, fort différentes, mais parfaitement valables. Au premier rang : Sanderling et Markevitch (Columbia). L'un recherche la grandeur dans l'intensité ; l'autre, l'intensité dans le lyrisme. Les enregistrements s'alignent, techniquement, sur l'esprit des exécutions.

WAGNER *Deux versions des « Wesendoncklieder ».* **K. Flagstad et l'Orchestre Philharmonique de Vienne, dir. H. Knappertsbuch (1 face 30 cm. 33 t. LTX 5249, *Decca*). M. Bunlet et G. Thyssens-Valentin au piano (1 d. 25 cm. 33 t. 255 C 011, *Ducretet-Thomson*).**

Ces cinq pièces ont été orchestrées par Mottl. Flagstad les chante, dans cette version, avec toute l'ampleur et la luminosité de sa voix. Elle et Knappertsbuch en font d'admirables airs de concert.

Marcelle Bunlet leur conserve leur caractère de lieder, avec moins de brillant mais avec une expression d'intensité bien émouvante. Au piano, Germaine Thyssens-Valentin qui n'est pas toujours aussi souple qu'on souhaiterait.

D. H.

(Copyright Pericle Luigi Giovanetti, MAX PRESENTS, The Macmillan Company.)

la boîte à musique
Le Disquaire de Montparnasse
Editeur des Disques B.A.M.
Microsillons de toutes marques
Un personnel compétent - Les meilleurs conseils
★
133, boulevard Raspail - PARIS (VIe)

MICROSILLONS IMPORTES DIRECTEMENT DE HONGRIE
QUALITON
Chez tous les DISQUAIRES
Distribution : 20, rue de Vienne, Paris-8e

Février au TNP

LE MALADE IMAGINAIRE
1er, 9 et 21 février
MACBETH
Dimanche 2 février à 14 heures
L'ETOURDI
Samedi 8 février à 20 heures
HENRI IV
Dimanche 16 fév. à 14 h. - Jeudi 20 fév. à 20 h.
PHEDRE
Samedi 22 et mercredi 26 février à 20 heures
PEER GYNT
19, 23 et 27 février

GEORGE DANDIN
ET
LE MÉDECIN VOLANT
de MOLIERE
« Le Joyau du Festival de Sarlat »
(R. Kanters.)
Tous les soirs sauf le mardi
au STUDIO des CHAMPS-ELYSEES

PANTHEON
18, rue Victor-Cousin - ODE. 15-04
Du 8 au 14 janvier 1958
LA NUIT DES FORAINS
d'Ingmar BERGMAN
Réalisateur de « Sourire d'une nuit d'été »
ET
LES MAITRES FOUS
de Jean ROUCH
1er Prix du Documentaire au Festival de Venise 1957

TH. ANTOINE
De J.-J. GAUTIER
« LE FIGARO »
...VOULEZ-VOUS RIRE ?
...Allez voir
Ami Ami
...ça crépite,
...ça explose, ...comme
...un feu d'artifice.
(MAX FAVALELLI)
« PARIS-PRESSE »

AU THÉATRE

PAOLO, EST-CE FIGARO ? PAOLI, EST-CE HERNANI ?

par ROBERT KANTERS

PAOLO PAOLI,
douze tableaux d'Arthur Adamov, par la compagnie Roger Planchon au théâtre du Vieux-Colombier

LA création d'une pièce nouvelle, la plus importante par ses dimensions comme par ses intentions, de M. Arthur Adamov, qui est avec M. Ionesco et M. Beckett un des trois grands espoirs de notre avant-garde, c'est un événement pour le jeune théâtre, une sorte de bataille d'*Hernani*.

Mais en même temps, comme cette création a eu lieu à Lyon en mai 1957 et que sa « montée » à Paris a été retardée pendant des mois par de graves difficultés, on a l'impression que le capitalisme bourgeois, visé au cœur, a essayé par tous les moyens d'étouffer l'œuvre, comme l'ancien régime agonisant essaya d'étouffer *Le Mariage de Figaro*. Comment M. Adamov sort-il de cette double bataille ?

Des hommes et des papillons

Comme Beaumarchais, il a voulu faire une comédie, voire un vaudeville, mais un vaudeville tout plongé dans le bain de l'histoire. Pour cela M. Adamov renonce aux discours subtils qui, dans les scènes d'exposition des tragédies, nous rappellent ce qu'il faut savoir et recourt à un procédé plus frappant, mais aussi plus sommaire : avant chacun des douze tableaux on projette sur un écran une dizaine de coupures de journaux de l'époque (1900 à 1914) qui éclairent ironiquement la situation économique et politique générale ou bien l'évolution des commerces qui intéressent directement les protagonistes, tandis qu'un phono joue des rengaines plus ou moins contemporaines.

Ainsi encadrés, les douze tableaux sont comme douze figures dotées d'un ballet à sept personnages. Paolo Paoli, entomologiste et marchand de papillons, pousse sa femme Stella, d'origine allemande, dans les bras d'un industriel plumassier, Hulot-Vasseur, et prend pour maîtresse-servante la petite Rose Marpeaux. Hulot-Vasseur achète un magasin de chapeaux à Stella, puis la laisse tomber. Robert Marpeaux, le mari de Rose, forçat innocent, s'évade de la Guyane, se fait expédier au Maroc pour chasser le papillon et revient en France pour jouer un rôle dans les luttes syndicalistes et antimilitaristes. Stella, Rose et une troisième femme, Cécile, veuve d'officier supérieur et bigote, passent de l'un à l'autre comme des pions plus que comme des personnages.

Et au milieu de tout cela, l'abbé Saulnier, tartufe et cocardier, intermédiaire universel, fournissant à tout le monde en trahissant tout le monde aussi bien des papillons que des ouvriers « jaunes » pour briser les grèves.

Quand la guerre éclate, c'est lui qui triomphe, ainsi que son compère l'abject industriel franc-maçon, tandis que l'homme du peuple est jeté en prison et que Paolo Paoli est ruiné et abandonné.

Entre les projections et les tableaux, entre la grande histoire et les petites histoires, les correspondances sont doubles. D'une part, les personnages parlent des événements et leurs affaires sentimentales ou financières en subissent directement les contrecoups.

D'autre part, nous avons l'impression qu'entre les chefs d'Etat, les détenteurs des grandes puissances économiques, le pape, etc., il se joue un autre ballet dont le troc est le principe et le mépris de la vie humaine la conséquence exactement comme dans les petites affaires de plumes et de papillons.

Autruche ou dragon ?

Tout cela est intéressant, intelligent et dans une certaine mesure original. Est-ce *Hernani*, c'est-à-dire une bataille et une victoire du théâtre nouveau ? Je ne le crois pas.

Le vaudeville, on le voit dès qu'on essaie de le résumer, est laborieux. Le sujet, c'est le marchandage, dit M. Adamov. Et les personnages sont d'abord considérés en tant que marchandises. Mais ces ballots n'intéressent pas beaucoup et n'émeuvent jamais. A peine éveillent-ils notre curiosité et notre ironie : mais est-ce que cela suffit pour une pièce dont la représentation dure quatre heures d'horloge ?

Le procédé des projections est amusant une fois, dix fois : mais une centaine de fois ?

Les aventures privées des personnages qui s'étirent sur quatorze ans ne nous accrochent guère, leurs réflexes et leurs réflexions en présence de la politique amusent par leur énormité dans le genre « Café du Commerce » : mais pendant quatre heures ? Au surplus guère de vieillissement physique ou moral des personnages (l'abbé a quarante ans au départ, cinquante-quatre à l'arrivée), et rien de moins coloré que les décors et les costumes de cette histoire de plumes et de papillons : tout se passe dans un monde brunâtre de cartonniers et de manches de lustrine.

M. Roger Planchon l'a voulu, comme il a voulu l'espèce d'éloignement, de neutralisation de ses comédiens. Son parti pris se comprend, son travail est excellent : mais cela contribue volontairement à glacer la soirée.

Et si ce n'est pas *Hernani*, ce n'est pas non plus *Figaro*. Si le spectateur meurt d'ennui, le capitalisme n'en mourra pas. Cette longue pièce grise (M. Adamov n'a guère de style, et les pastilles d'humour involontaire qui m'avaient paru drôles et même un peu grosses à la lecture fondent dans la bouche des acteurs) peut agiter les pages de quelques revues, soulever quelques tables de café, elle ne prendra pas les Bastilles des puissances d'argent.

Et comme Beaumarchais avait plus de force et de courage qui s'attaquait de front à la société de son temps, alors que M. Adamov se donne prudemment le recul d'un demi-siècle et ridiculise des visages qui ne sont plus guère ni ceux de l'Eglise ni ceux du grand capital moderne.

Encore une fois, comme nos écrivains de combat sont réservés : la plume satirique de M. Adamov ne serait-elle pas une plume d'autruche? et le dragon qu'il cloue au pilori un papillon ?

AU CINÉMA

ASCENSEUR POUR LE SUCCÈS

par JEAN-PIERRE VIVET

ASCENSEUR POUR L'ÉCHAFAUD.
Film français de Louis Malle (Colisée, Marivaux)

VOICI un premier film qui témoigne d'un talent, d'un tempérament aussi, de metteur en scène comme on a rarement le plaisir d'en découvrir. Et l'on se félicite de ce que le jury du prix Delluc ait cru bon de signaler à l'attention du public ce cinéaste de vingt-cinq ans, Louis Malle, au lieu d'utiliser une nouvelle fois le renom d'une gloire consacrée à redorer ses couronnes.

Un seul regret : que Louis Malle n'ait pas eu à se mettre sous ses jeunes dents un sujet plus consistant, plus riche en matière humaine, plus propre à exprimer une vision personnelle que l'intrigue du roman policier de Noël Calef d'où est tiré *Ascenseur pour l'échafaud*. Que d'arbitraire, que d'artifices et de conventions dans l'arrangement de ces deux crimes qui échangent leurs coupables sous l'œil ébahi de la police.

L'auteur du premier crime est un ancien officier d'Indochine qui a pour patron un affreux marchand de canons et pour maîtresse la femme de ce patron. Situation doublement inconfortable, à laquelle un garçon énergique comme l'est Julien n'hésite pas à mettre un terme avec le secours de son vieux revolver de parachutiste. Le meurtre est parfait, ou plutôt il le serait si l'ascenseur où a pris place Julien ne se trouvait immobilisé par une coupure de courant.

C'est un samedi soir, à sept heures, et le voilà prisonnier dans sa cage, tandis que son amie l'attend en vain dans un café voisin.

Le meilleur parti

Là-dessus se greffe l'autre histoire. Un tout jeune homme, un de ces adolescents des faubourgs, qui ont la photo de James Dean accrochée au-dessus de leur lit, « emprunte » la voiture de Julien pour emmener une petite camarade passer la nuit dans un hôtel, à la sortie de l'autoroute, rencontre là-bas un couple de touristes allemands satisfaits et goguenards, s'apprête à leur « emprunter » à leur tour leur voiture et, surpris, pris de panique, les tue tous deux.

On imagine l'embarras de Julien quand, délivré de son ascenseur, il se voit accusé du crime qu'il n'a précisément pas commis...

On imagine aussi la difficulté qu'il y avait à rendre plausible et attachante une telle histoire. Louis Malle et Roger Nimier — qui a écrit le dialogue du film — en ont sans aucun doute tiré le meilleur parti. Ils lui ont injecté tout ce qu'ils ont pu de vérité, de chaleur, d'émotion ; ils en ont dissimulé les failles sous une écriture pleine de brio.

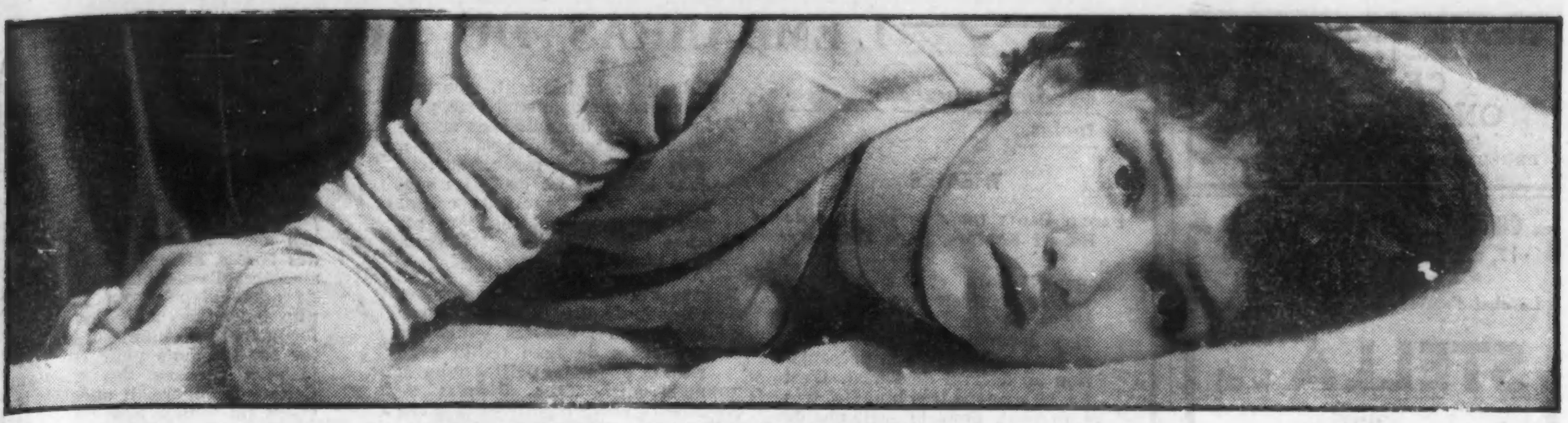
Il y a ainsi, au début du film, quelque chose de très émouvant dans les images de ces deux amants que pas une fois on ne voit ensemble, et qui luttent, solidaires, contre le désespoir, l'un enfermé dans son ascenseur, l'autre marchant interminablement à travers les rues nocturnes. Il y a aussi du charme, du pathétique dans la description des deux adolescents, gauches, secrets, comme indifférents à leurs propres sentiments.

Il y a un « suspense » à rendre jaloux Hitchcock, un interrogatoire conduit avec la brutalité d'un Clouzot, et des scènes, dans les locaux de la police, d'une grande bouffonnerie.

Les procédés sont bien un peu contradictoires ; ils apportent en tout cas au film un intérêt constant, soutenu encore par la brillante musique originale de Miles Davis.

Avec une maîtrise inattendue dans la direction des acteurs, Louis Malle a peut-être donné à Jeanne Moreau et à Maurice Ronet leurs meilleurs rôles ; il a fait prendre à l'ex-petit Georges Poujouly un nouveau départ dans la carrière cinématographique ; il nous révèle une adorable débutante, Yori Bertin, et un futur grand comique, Félix Marten.

Ancien opérateur et assistant de Cousteau pour *Le Monde du silence*, Louis Malle a prouvé qu'il était le cinéaste le plus doué de sa génération. Il lui reste maintenant à prouver qu'il a aussi du caractère et des choses à dire, en ne craignant pas d'être exigeant sur le choix de son prochain scénario. Mais on peut lui faire confiance.



YORI BERTIN...
Deux adolescents gauches.

DÉBUTS

Valeur honorifique

POUR son court métrage *Les femmes de Stermetz*, simple histoire d'un village slovène, Louis Grospierre, 27 ans, a reçu le prix Jean Vigo, sous forme d'un pastel de Cocteau. Ce prix honorifique, destiné à récompenser une œuvre caractérisée par « son indépendance d'esprit et la qualité de sa réalisation », a déjà été décerné à *Crin blanc*, *Les statues meurent aussi*, de Resnais et Marker (qui n'a pas encore reçu son visa de censure depuis 1954), à *Léon la lune*, de Jessua, etc.

Jacques Becker, Jean Cocteau, Raymond Queneau, Georges Sadoul font partie de ce jury qui cherche à aider la carrière difficile des jeunes cinéastes qui suivent les traces de Jean Vigo, mort à 29 ans.

JAZZ

Jazz moderne et jeune cinéma

LES amateurs de jazz se réjouiront de voir figurer au générique de *Ascenseur pour l'échafaud*, le film de Louis Malle qui sort cette semaine à Paris (*voir l'article de J.-P. Vivet*), le nom du trompettiste noir Miles Davis, qui en a improvisé la musique (1).

C'était un choix audacieux. Miles Davis est encore inconnu du grand public français, auquel seuls les noms de Bechet, Armstrong et Ellington disent quelque chose. Son art, extrêmement raffiné et jamais spectaculaire, n'est accessible qu'en profondeur, émouvant surtout par ses nuances et sa délicatesse.

En confiant la partie musicale de son film à un « jazzman » aussi peu commercial, voire aussi hermétique, Louis Malle pariait gros. Le résultat n'en est que plus satisfaisant. Miles Davis a pris le parti d'un lyrisme simple et déchirant, d'une pudeur et d'une pureté qui correspondent à l'esprit du film et en consolident le style d'images.

Une telle coïncidence est remarquable. C'est la première fois, somme toute, qu'un cinéaste français demande au jazz de jouer dans un film un rôle aussi important. Vadim n'avait obtenu du « Modern Jazz Quartet » que l'atmosphère un peu confuse de *Sait-on jamais...* Boisrond, récemment, s'est amusé à souligner de vocalises *scat* les fureurs utérines pourtant plus qu'évidentes d'*Une Parisienne*. Becker, avant eux, avait rencontré le jazz par le biais anecdotique d'une sociologie du Lorientais.

Ascenseur pour l'échafaud est peut-être l'acte de naissance du jazz comme musique de film, son utilisation n'y répondant qu'à une nécessité intérieure, et ses interventions n'y manifestant qu'une communauté de sensibilité esthétique entre un musicien de jazz et un metteur en scène. L'étonnant, c'est évidemment que ce metteur en scène soit Français, et ce musicien noir Américain. Dans le même moment, la plupart des réalisateurs d'outre-Atlantique continuent de puiser aux cataractes catastrophiques des conservatoires hollywoodiens.

François MALLET.

(1) Disque Fontana : *Ascenseur pour l'échafaud*, 660.213 MR, 33 t., 30 cm.

...ET JEANNE MOREAU (DANS « ASCENSEUR POUR L'ÉCHAFAUD »).
Amants solitaires.

MUSIQUE

Les interprètes créateurs

AU dernier concert du Domaine Musical, salle Gaveau, Pierre Boulez a donné la troisième audition du *Quintette à la mémoire d'Anton Webern* du jeune compositeur belge Henri Pousseur.

Cette œuvre avait été créée en 1955, au Festival de Donaueschingen, sous la direction de Hans Rosbaud. La deuxième audition eut lieu à Paris, en février 1956, sous la direction de Boulez.

Aux deux premières auditions, cette œuvre, intéressante comme écriture — elle repose sur la « série » d'un quatuor de Webern et a été composée pour le dixième anniversaire de la mort de ce maître — nous parut sèche, théorique, dépourvue de chaleur et de vie. Or, à la troisième audition, l'impression qu'elle nous fit fut tellement différente que nous eûmes quelque peine à la reconnaître. C'était comme une œuvre nouvelle, et pour la première fois, Pousseur nous apparut comme un compositeur ayant réellement quelque chose à dire.

La raison de cette transformation ? C'est que Boulez, en accord avec le compositeur, modifia profondément le *tempo* des différentes parties de l'œuvre, du deuxième et du troisième mouvement surtout. Il ralentit beaucoup l'un, accéléra notablement l'autre et, à l'intérieur de chacun d'eux, introduisit ces sortes de *rubatos* dont il applique le principe à ses propres compositions récentes, qui laissent une grande liberté à l'interprète, à l'intérieur d'un cadre général donné. D'autre part, il accentua vivement les contrastes dynamiques, agrandit l'éventail des nuances, bref, fit tout pour introduire de la vie et de la variété dans une œuvre qui en semblait, au départ, dépourvue.

A des degrés divers, tout le dernier concert du Domaine Musical fut un modèle de cette collaboration intime des interprètes et des compositeurs. Maurice Crut et André Terrasse jouèrent les *Quatre pièces pour violon et piano*, opus 7, de Webern, et la *Deuxième Sonate* de Bartok avec une intelligence passionnée et cette liberté d'allure qui semblait réservée aux œuvres romantiques du siècle dernier, et que les théories d'un Stravinsky et de ses innombrables disciples sur « l'interprète-photographe » avaient vouée aux gémonies. Et Yvonne Loriod enrichit la *Rousserolle Effarvate* d'Olivier Messiaen de toute la vie, de tout l'amour que cette extraordinaire musicienne met toujours dans la traduction des œuvres qui lui sont confiées.

Cette *Rousserolle Eeffarvate* semble d'ailleurs destinée à occuper, dans la production de Messiaen, une place exceptionnelle. Elle fait partie de ce vaste « catalogue d'oiseaux » que le compositeur a entrepris, voilà plusieurs années déjà, monument somptueusement baroque. Mais alors que les pages antérieurement entendues de ce « catalogue » pouvaient paraître, parfois, d'une fidélité trop étroite aux modèles choisis, cette *Rousserolle* se libère entièrement du prétexte qui lui a donné naissance : c'est un poème pour piano dont la substance musicale est d'une richesse et d'une profondeur qui se suffisent à elles-mêmes, comme pour les grandes œuvres à programme de l'époque romantique.

ANTOINE GOLEA.

BROADWAY VENDÔME
Pères et fils
V.O.
Le Film le plus optimiste de l'année !

RICHELIEU
MADELEINE
GAUMONT Pce
BIARRITZ
TAMANGO
CE QUE L'ON N'AVAIT JAMAIS OSÉ TOURNER

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES
LE CERCLE DE CRAIE CAUCASIEN
de BRECHT
présenté par
La Comédie de Saint-Etienne
JEAN DASTE

THEATRE D'AUJOURD'HUI
101, boulevard Raspail - LIT. 87-93
CE SOIR ON IMPROVISE
Dernières le dimanche 2 février
PROLONGATION au Théâtre de l'Athénée à partir du 6 février

CINÉMA D'ESSAI-CAUMARTIN
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
Le chef-d'œuvre de Michel Cacoyannis
STELLA (v.o.)
avec
MELINA MERCOURI
« ...C'est le plus bel exemple qu'on puisse offrir aux jeunes gens passionnés de cinéma... »
(Jean-Pierre VIVET. *L'Express*)
UNIVERSAL

J.-C. de CHAUDUN, 36, rue Mazarine (6e)
PIERRE CHARBONNIER
Vernissage le 30-1 - Jusqu'au 15-2

GALERIE DE L'INSTITUT
6, rue de Seine - ODE. 32-90
MALÉ
SCULPTURES
du 31 janvier au 13 février

CALENDRIER DES GALERIES D'ARTS

Galerie JORDAN
34, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 27-50
PRESENCE DE LA COULEUR

Musée GALLIERA. « LA JEUNE GRAVURE » contemporaine (30e anniversaire, 1928-1958), jusqu'au 15 février.

GALERIE MAEGHT
BRAQUE, MATISSE, CHAGALL, KANDINSKY, MIRO, GIACOMETTI, CALDER, BAZAINE, TAL COAT, UBAC, PALAZUELO, CHILLIDA

Galerie ARIEL, 1, avenue de Messine, Paris (8e). SITUATION III DE LA PEINTURE D'AUJOURD'HUI. Atlan - Bissière - Bitran - Compard - Deyrolle - Doucet - Gillet - Goetz - Hartung - Manessier - Maryan - Pichette - Pignon - Poliakoff - Schneider - Singier - Soulages - Tal Coat - Vieira Da Silva - Zao Wou Ki.

GALERIE DROUANT-DAVID
52, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 79-45
GANNE
Du 31 janvier au 19 février

Cabarets Dancings

CLUB CH. ELYSEES Orch. Oscar CALLE LE SENECHAL
T. I. J. thé dans. Soir. mercr., jeudi, vend., sam. dim.

Le Rêve 3, bd Poissonnière - Air conditionné 2 GRANDS ORCHESTRES

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO ÉLY. 11-61 **LIDO** ÉLY. 11-62 **LIDO**
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Fraday

Le Groupement des Chefs de Publicité de France nous communique la composition de son nouveau bureau :

Président honoraire : André OLLAGNIER (Philips) ;
Président : Claude CHAUVET (Pompes Guinard) ;
Vice-Présidents : Jacques BERTIN (Shell Berre) et Paul LE HIR (Dunlop) ;
Secrétaire général : Jacques de PLUNKETT (Films Paramount) ;
Trésorier : Paul GREMONT (Régie Renault) ;
Secrétaire général adjoint : Jean HARNOIS (Rhodiaceta) ;
Administrateurs : Georges ZIMMER (Idéal Standard) ; Jean-Marie ROUCHER (Christian Dior) ; Henri LEMASSON (Compagnie Française de Raffinage Total) ; Hugues LE MARCIS (Compagnie Electro-Mécanique Normacem).

Communiqué.

L'EMBARRAS DU CHOIX

● *Les nouveaux spectacles.*

THEATRE

PAOLO PAOLI (*voir la critique de* Robert Kanters, *page 24*).

GEORGE DANDIN et LE MÉDECIN VOLANT : on retrouve avec plaisir le George Dandin de Maurice Jacquemont dont n o u s avons parlé lors de la présentation au festival de Sarlat. C'est un personnage très humain, très émouvant, dont le mélange de bonhomie et d'amertume lucide finit par prendre une vraie grandeur. Les divertissements dansés paraissent ici un peu maigrichons et d'un autre ordre que la pièce. MM. Pierre Pernet et Pierre Hatet jouent respectivement le valet et l'amoureux dans *George Dandin*, l'amoureux et le valet dans *Le Médecin volant*. Ils sont des valets très drôles. L'ensemble est un des bons spectacles classiques du moment. (Au *S t u d i o des Champs-Elysées*).

LE BAL DU LIEUTENANT HELT, de Gabriel Arout : reprise de la pièce créée il y a quelques années. Cela n'a pas bougé, pas vieilli, parce que c'est une excellente mécanique, un jeu de l'amour et de la mort mis au point avec une intelligence souveraine et situé dans un cadre de club d'officiers anglais en Palestine. Et cela n'intéresse pas tout à fait, parce que c'est une mécanique. M. Raymond Gérôme a parfaitement huilé, humanisé les rouages, et les comédiens sont de premier ordre : Mme Judith Magre et M. Paul Guers, Mlle C a t h e r i n e Anouilh, MM. Marcel André, Pierre Marteville et Gérôme. (Au *Théâtre des Mathurins*).

CINEMA

ASCENSEUR POUR L'ÉCHAFAUD (*voir la critique de* J.-P. Vivet, *p. 24*).

TAMANGO, de John Berry, c'est Mérimée désincarné, schématisé, réduit aux proportions scolaires d'un morceau choisi. Curd Jurgens prend son t e m p s (comme jadis Conrad Veidt) avant de placer sa réplique, et Dorothy Dandridge, molle et décevante, met longtemps avant de la comprendre. Où est la farouche Aiché dans cette languissante et boudeuse p e r-sonne ?

La mutinerie des esclaves noirs se fait donc bien attendre. C'est le meilleur moment du film, car John Berry sait donner du mouvement, à défaut de vérité. (*Biarritz, Richelieu, Gaumont-Palace.*)

UN SEUL AMOUR : Jeanne Eagels semble, en fait, ne ressentir aucun amour pour rien. Sans doute les applaudissements font vibrer le cœur impuissant de cette ravissante petite provinciale éprise de gloire qui suit froidement le chemin conduisant, de concours de beauté en parade de cirque, jusqu'à Broadway. Pourtant ce n'est pas ici le portrait violent d'une femme arriviste dévorée de passion. Personnage glacé, incapable d'aimer ni même de s'aimer assez, elle sombrera dans l'alcool, la drogue et se suicidera.

Kim Novak, une de ces beautés qui ont toujours l'air d'émerger d'un col de renard blanc, traverse le film avec une sorte d'indifférence qui n'explique pas la prestigieuse carrière que fit entre les années 25-30 la célèbre actrice new-yorkaise, mais sa force d'inertie, voire son absence, finissent par dégager une certaine angoisse. Le lourd Jeff Chandler, amoureux f i d è l e, représente conventionnellement l'heureux destin possible.

Construit autour d'un caractère flottant plus autodestructeur que réellement ambitieux, le film bien photographié de George Sidney est hésitant, parfois d'une psychologie simpliste, parfois réaliste dans de bien académiques descriptions d'ivresse, mais parfois lyrique, surtout dans le début où de jolies scènes sur fond de cirque créent une émouvante atmosphère romanesque (*Ermitage, Images, Max-Linder, Vedettes*).

RAFLES SUR LA VILLE : encore un casseur de plus qui truande sur les fortifs : Charles Vanel sur les traces de Jean Gabin avec rififi et chouettes petites mômes; mais après tant d'études de mœurs entre Pigalle et la place Blanche, Pierre Chenal a préféré faire la navette entre ce bitume trop fréquenté et le quai des Orfèvres. Il n'y a pas découvert des horizons très nou-

KIM NOVAK.
Pas touchée.

veaux, mais sa caméra est alerte à suivre les allées et venues de ces personnages classiques et artificiels qu'il parvient à animer sans ennui.

Inspecteur cynique, inspecteur naïf, gouape veule, allumeuse de choc, Michel Piccoli, François Guérin, Mouloudji et Danik Patisson sont bien à leur place. Bella Darvi, elle, semble n'avoir pas compris le « coup » et « jacte l'argot » avec une froideur décourageante. (*Marignan, Français.*)

VARIETES

NOUVELLE-ORLÉANS : un spectacle désolant, Sidney Bechet en a pourtant signé la musique où l'on retrouve tous ses airs à succès comme *Les Oignons*, un best-seller du disque de jazz, et que joue un maigre orchestre. B e c h e t intervient aussi comme acteur-musicien, dans une intrigue qui semble un pastiche de mauvaise opérette, avec quelques roucouleuses de profession, un amuseur public, un pseudo-chœur noir et l'une des trois Peter Sisters. Il y a quelques bons moments, quand Bechet joue seul devant le rideau. Pour le reste, beaucoup de bêtise et de vulgarité. (*Théâtre de l'Etoile.*)

CHARLES TRENET chante avec une allégresse a u s s i contagieuse qu'il y a vingt ans, et fait la preuve par quinze (chansons) de son immense facilité. Deux nouvelles créations : *Le Jardin extraordinaire* et *La Maison du poète*. Il a déjà chanté *Le Jardin du mois de mai* ou *L'Ame des poètes*, mais Trenet a mille manières d'assembler trois notes de musique pour en faire la plus tenace des mélodies et une façon très personnelle de culbuter sur les mots pour en faire le plus cocasse des poèmes. Cette fois encore, il anéantit le cours du temps. Ses chansons n'ont pas d'âge : il y aura toujours de la joie quand il apparaît.

Au même programme, Eric Brenn qui fait ressembler de bonnes vieilles assiettes de faïence à des bulles de savon. Numéro de vaisselle volante aussi étonnant que celui de Claude Vega, petit bouffon inquiétant, qui pousse l'imitation jusqu'à la psychanalyse. (A l'*Alhambra*.)

● *Si vous ne les avez pas encore vus.*

THEATRE

LA VIE ET LA MORT DU ROI JEAN : un western historique de Shakespeare (*Théâtre de Ménilmontant*).

MADAME SANS-GÊNE : avec Madeleine Renaud, grande comédienne dans un grand rôle (*Sarah-Bernhardt*).

CRÉANCIERS : Strindberg règle des comptes de ménage (*Nouveau Théâtre de Poche*).

LA PETITE FEMME DE LOTH : Tristan Bernard mis en musique par Claude Terrasse (*La Bruyère*).

INQUISITION : un drame théologique de Diego Fabbri (*Œuvre*).

OURAGAN SUR LE CAINE : les militaires ont aussi des débats de conscience (*Th. en Rond*).

LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE : Audiberti d'après Shakespeare (*Athénée*).

LE JOURNAL D'ANNE FRANK : le document poignant laissé par une petite fille (*Montparnasse*).

PATATE : le meilleur théâtre de boulevard par le meilleur Achard (*St-Georges*).

IRMA LA DOUCE : l'OPÉRA DE QUAT'sous de Marguerite Monnot (*Gramont*).

CINEMA

LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAI : l'absurdité de la guerre dans un chef-d'œuvre (*Monte-Carlo*).

LE TRIPORTEUR : le meilleur film de Darry Cowl (*Radio-Ciné Opéra, Royal-Haussmann, Scarlett*).

LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS : pour petits et grands enfants (*Avenue*).

UNE PARISIENNE : B. B. et le président du Conseil (*Impérial, La Royale, Royal-Haussmann Méliès*).

LES NUITS DE CABIRIA : les malheurs d'une petite prostituée romaine (*Bonaparte, Plaza, Les Reflets*).

LA NUIT DES FORAINS : une œuvre insolite d'Ingmar B e r g m a n (*Panthéon*).

PATROUILLE DE CHOC : l'Indochine vue par un jeune réalisateur audacieux (*Auteuil Bon Ciné*).

HELLZAPOPPIN : la loufoquerie portée à la hauteur d'un art (*Quartier Latin*).

NOBLESSE OBLIGE : le chef-d'œuvre de l'humour anglais (*Studio Bertrand*).

DROLE DE FRIMOUSSE : Audrey Hepburn à la manière de « Harper's Bazaar » (*Agriculteurs, Boul'Mich'*).

LE DIABLE AU CORPS : Gérard Philipe à l'âge de Radiguet (*Hollywood*).

ESSAIS

Les bourgeois conquérants

par Charles Morazé. Ed. A. Colin. 490 pages, 4.900 francs.

● ***Pendant un siècle les bourgeois furent les maîtres du monde.***

LE voici devant nous, tel qu'il était au faîte de sa puissance ou sur le point de l'atteindre : bedonnant, engoncé dans un grand col blanc qui lui cache les oreilles, le crâne surmonté d'un toupet, la bouche satisfaite, les yeux vifs derrière des lunettes encore grossières, à la monture qui laisse une marque rouge en forme de lune sur le haut du nez ; le voici, le bourgeois, vu par Henri Monnier qui ne les aimait guère. Un spécimen tiré à des centaines de milliers d'exemplaires, et qui en quatre générations conquit le monde.

Conquit le monde ? Qui crut plutôt le conquérir et, pressé d'agrandir son empire, négligea bien souvent chez lui des régions pas plus déshéritées que certaines terres de Chine, d'Amérique du Sud, d'Afrique. Conquêtes provisoires, illusoires parfois : Chine égratignée sur ses côtes, Afrique mystérieuse, mortelle pour le blanc encore inexpérimenté, Japon fermé, puis entrouvert, absorbant admirablement les techniques, mais contenant ces envahisseurs pacifiques et têtus. Conquêtes éclatantes, réussites inespérées : l'Amérique du Nord.

J'ai vu ces noirs tombeaux

Le livre de M. Charles Morazé déroule en un tableau souvent lyrique et coloré, toujours vivant, soutenu par une documentation et une culture remarquables, l'histoire du monde occidental de 1780 à 1900. Ouvrage que l'on pourrait sous-titrer en paraphrasant l'auteur : « *Quand la bourgeoisie avait le temps pour elle* ».

Le bourgeois, ce n'était pas seulement le Louis-Philippe un tantinet vulgaire que dessina Monnier, c'étaient aussi les commerçants hardis qui firent sillonner partout leurs marchandises, créant des marchés ; les premiers industriels, les ingénieurs, les banquiers à qui l'invention et le perfectionnement du crédit permirent toutes les audaces ; ceux, enfin, qui fertilisèrent les terres vierges, réveillèrent et parfois, hélas ! achevèrent les civilisations assoupies.

1780-1900, le système de Newton semble être le socle inébranlable de la science, la vapeur fait marcher les machines, le rail accélère les déplacements des hommes, cristallise les nations. Le temps paraît se raccourcir, la planète rétrécit. On n'a jamais tant fabriqué d'étoffes, extrait tant de charbon, rendu la terre si nourricière, fait tellement de découvertes.

Les villes grandissent, s'éclairent. De Londres, Paris, Amsterdam, Berlin, on fait construire le tramway de Rio de Janeiro, planter l'hévéas en Malaisie, dresser une cité minière dans le haut Vaal : la destinée de toute la planète se règle en Europe.

Mais que de révoltes étouffées dans le sang, que de misères autour des grandes villes ; « *Descendu dans les cav. de Lille, j'ai vu ces noirs tombeaux* », dit Victor Hugo ; que de crises économiques avec leur cortège de faillites, de suicides, de chômage, de faim.

De ces quatre générations qui bouleversèrent le monde, il reste aujourd'hui un héritage commun, entre les mains de tous les hommes de Novo-Sibirsk à Kansas-City, mais aussi bien des coins sombres.

Il n'y a plus de saint-simoniens, mais on parle toujours de paix, de fraternité universelle.

Il y a encore des bourgeois, mais le monde n'est plus entièrement à eux.

(New York Times.)

— *Ça devait arriver. Le journal demande : « Quelle est la liste des dix livres que vous aimeriez emporter dans la fusée interplanétaire ? ».*

PEINTURE

De la décadence de la peinture italienne au XVIe siècle

par Romain Rolland. Ed. Albin Michel. 169 pages, 500 francs.

● ***Notre goût a changé depuis cinquante ans.***

LA thèse latine de Romain Rolland avait déjà été publiée en 1895 dans son texte original et à l'usage des professeurs de la Faculté. Elle accompagnait la thèse principale qui était cette *Histoire de l'Opéra en Europe avant Lully et Scarlatti* qui a fait l'objet d'une réédition en 1931. Le jeune Romain Rolland avait d'abord écrit son étude sur la peinture italienne en français. C'est ce manuscrit qui voit le jour aujourd'hui.

A l'époque où Rolland entreprit *De la décadence de la peinture italienne au XVIe siècle*, on admettait encore généralement une vieille idée selon laquelle les arts comme les civilisations tombent en décadence après avoir eu leur heure d'apogée.

Les peintres du Cinquecento venant après ceux de la Renaissance offraient aux yeux d'alors un exemple typique de décadence que nous nommerions actuellement académisme et, surtout, dans lequel nous saurions discerner un moment de transition, de mue, de crise.

Chez les Bolonais et les maniéristes, nous avons appris à goûter une virtuosité que les contemporains de Romain Rolland, et particulièrement lui-même, rejetaient avec dédain.

Michel-Ange n'est pas à l'abri de ses traits mais il en connaît la grandeur sans admettre le fanatisme et l'obéissance aveugle de ses disciples. C'est que, au fond, toutes les exigences vis-à-vis de l'âme qu'aura plus tard Romain Rolland sont déjà dans son esprit. Il ne veut que de très grands exemples, que des vies héroïques. Les disciples ne l'intéressent pas mais les maîtres. Il est intéressant de trouver dès ce jeune âge celui qui écrira les vies de Beethoven, de Michel-Ange, de Tolstoï, de Gandhi, de Haendel et de Vivekananda.

M. Jean Cassou a écrit une préface remarquable où la position contemporaine des esprits est exposée avec netteté. Nos vues sur la peinture italienne du XVIe siècle ne sont donc pas semblables à celles de Romain Rolland mais la publication de cette thèse est une occasion intéressante de mesurer le chemin parcouru en cinquante années dans le domaine de l'esthétique picturale.

POÉSIE

Le mot du monde

par Fernand Gregh. Editions Nagel. 228 p. 650 fr.

● ***Le dernier agent de liaison avec les romantiques***

IL y a un personnage parisien de Fernand Gregh, vieil homme vif et gai, malicieux et gentil, dont la silhouette familière ne doit pas nous cacher la personne, celle du poète. Il n'est peut-être plus d'écrivain aujourd'hui dont l'œuvre à travers trois volumes de souvenirs, une grande étude sur Victor Hugo et une dizaine de grands recueils, se ramène aussi totalement au culte de la poésie. Et c'est une œuvre qui, jusqu'à ce *Mot du Monde* qu'il vient de publier, s'étend sur plus d'un demi-siècle.

En août 1896, un critique un peu pressé, Gaston Deschamps, prit un pastiche de Verlaine dont Gregh était l'auteur pour un original. Ce fut la notoriété imprévue. Et ce fut ensuite l'élégance de Fernand Gregh d'en faire, et pour longtemps, une notoriété méritée. L'œuvre fut saluée à l'aurore de ce siècle par des critiques littéraires qui s'appelaient Léon Blum et Charles Maurras. Et le poète peut dire :

J'ai connu tes baisers les plus fou-
[gueux, Amour,
Et Gloire ! la douceur de tes graves
[caresses.

Il est resté fidèle toute sa vie aux techniques poétiques de ses débuts, c'est-à-dire de la fin du siècle dernier. A l'écart des modes et des remous de la vie littéraire, il est notre dernier grand agent de liaison avec les romantiques. Cela tient, en fait, à une unité plus profonde, celle de ses préoccupations que son dernier recueil publié met bien en évidence.

Quand Fernand Gregh a fondé son école littéraire, il l'a appelée *l'humanisme*. Ce qui l'intéresse d'abord, c'est la richesse et la clarté de l'homme : la vie et la poésie sont pour lui deux voies pour approcher au-delà des actes et des paroles, ce « Mot du Monde », mot de l'énigme qu'est la vie et que l'homme détient peut-être sans le savoir.

Ce mot, cette réponse, il le cherche partout, il interroge, et c'est ce qui fait la variété de son recueil, toutes les formes de la vie

Et pourtant, alors que les mots et les images se rangent en troupeaux dociles sous sa plume académique, le mot lui échappe. Déjà, dans un de ses plus anciens recueils, on trouve un poème « *Au Dieu inconnu* ». Et ici encore : « *Je mourrai*, dit-il, *sans avoir connu le Mot du Monde...* ».

Il est de ceux qui vivent à la porte des églises et des temples de toutes les divinités en attendant d'avoir envie d'y entrer. Mais il ajoute : « *...Je sens dans la vie une chose profonde*
Qui rayonne en-dessous comme un soleil d'en-bas... »

Et son salut d'écrivain, c'est d'avoir vécu la poésie comme une prière.

LE PRIX DES LIBRAIRES DE FRANCE

"Un roman très curieux. Je l'ai commencé à 9 h. du soir et ne l'ai laissé qu'au mot fin, après minuit. Essayez vous-même".
JEAN MISTLER (Aurore)

"Un livre de très grand mérite. Inoubliable, obsédant. L'auteur fait là un maître coup d'essai. Cela se tient comme du roc".
ROBERT KEMP (Nouvelles littéraires)

"L'invention, l'aisance, la satire, la force et la vérité".
R. M. ALBÉRÈS (Arts)

Le suffrage des connaisseurs

JEAN BASSAN
nul ne s'évade
plon

CLASSIQUES ÉTRANGERS

UNE « ODYSSÉE » CHINOISE

par CLARA MALRAUX

EN l'an 629, après un rêve au cours duquel il se vit transporté sur le haut d'une montagne par un lotus, un moine chinois, Huan-Tsang, décida de se rendre aux Indes pour y interroger les sages sur quelques discordances dans les diverses conceptions du Bouddhisme.

Malgré tous les obstacles, le moine décida d'entreprendre malgré tout son « pèlerinage aux sources » ; il partit secrètement et, à pied et à cheval, traversa les déserts, les montagnes, les fleuves du centre de l'Asie pour enfin parvenir aux lieux saints du bouddhisme, y séjourner puis revenir, à peu près par le même chemin, en 645.

Les temps avaient changé depuis le départ du saint homme ; la politique religieuse de Tai-Tsong s'était adoucie. Huan, non seulement avait surmonté d'étonnantes difficultés, mais il avait été traité en égal par maints rois : son arrivée dans la capitale impériale — Tchang Ngan, c'est-à-dire Si-Ngan-Fou — fut un triomphe. L'empereur le reçut avec de grands honneurs, l'installa dans un couvent proche de son palais et le pria de rédiger le récit de ses voyages.

Ce récit, intitulé *Mémoires sur le voyage en Occident*, fut complété par une biographie et devint *L'Histoire du maître de la loi des trois recueils*.

Huan-Tsang avait l'esprit précis et il savait voir : René Grousset, en s'appuyant sur son témoignage, a pu nous donner dans *Sur les traces de Bouddha* une image vivante des pays d'Asie centrale qu'il traversa et dont certains connaissaient alors un merveilleux épanouissement ; il nous montre aussi que les recherches archéologiques récentes confirment la plupart des dires du moine-voyageur.

L'imagination chinoise — et cela n'a rien d'étonnant — s'empara de ce périple accompli par un saint, l'amplifia, le transforma, le compliqua d'éléments merveilleux, lui donna une valeur symbolique, tant et si bien qu'au XVI[e] siècle un certain Wou-Tch'eng-Ngen rédigea ce *Voyage en Occident* (1), roman dont une bien agréable traduction vient de nous être donnée par M. Louis Avenol.

(1) *Le Voyage en Occident*, par Wou Tch'eng Ngen. Ed. du Seuil. 2 volumes. 932 pages. 3.900 francs.

QU'ON imagine une *Odyssée* dont on posséderait une première version écrite par Ulysse lui-même ! Une *Odyssée* qui serait aussi *Les Mille et une Nuits*, *Don Quichotte*, *Gulliver* et *La Quête du Graal*, le tout en mille pages... Mais qu'on ne s'effraye pas : rien n'est plus divertissant que les mille pages, et si la quête qu'elles relatent est aussi une initiation, cette quête s'insère dans une série d'aventures fantastiques, pleines de monstres, de dragons, de génies, d'immortels de toute sorte qui, malgré la prétendue diversité des pays traversés, se déroulent toutes sur une toile de fond : cette Chine dont jusqu'aux derniers événements on aurait dit qu'elle est éternelle...

Le Voyage en Occident n'est certes pas le seul roman chinois, mais il est celui dont les héros sont devenus le plus populaires ; le théâtre surtout s'est emparé d'eux et tout particulièrement du singe Souen, le premier compagnon du pèlerin. Car, si le moine réel partit seul et en secret tenter son grand voyage, celui de la fiction, lui, partira mandaté en quelque sorte par l'empereur et, très vite, escorté par d'étranges créatures.

Huan-Tsang, dans son aventure, est le seul être humain, c'est-à-dire qu'il est à la fois plus et moins que ceux qui cheminent à ses côtés. Rien ne lui sera épargné des souffrances que doit connaître un saint ni même des tentations, car, à plusieurs reprises, il sera en proie à de fort belles — et fort décidées — créatures féminines.

Il est évidemment impossible de résumer une œuvre aussi touffue qui commence par l'histoire du temps, se poursuit par celle du singe avant sa chute et continue par celle de Huan-Tsang avant sa naissance : aussi apprenons-nous que sa mère fut « *si belle qu'à la voir les poissons coulaient à pic et les oies sauvages tombaient du ciel* », mais qu'elle fut contrainte de confier son fils à l'eau comme on le fit pour Moïse.

Il est impossible même de rendre sensibles les plans multiples sur lesquels se déroule le *Si-Yeou-Ki* : d'abord, il y a cette Chine immense, pleine de sagesse, de bon sens, d'ironie et de franc-parler, puis la drôlerie de certaines inventions (le singe par exemple, grâce à son pouvoir de métamorphose, se transforme en « *pilule pour déranger les boyaux d'un voleur* »), le pittoresque de certaines autres (il y a une description de l'enfer à réjouir Jérôme Bosch.

CEPENDANT la fin du livre est d'un ton plus grave, la quête près de s'achever prenant alors son vrai sens. Si, dans la réalité, Huan-Tsang se rendit aux lieux où vient le Bouddha pour recueillir la tradition, le Huan-Tsang du roman doit rapporter en Chine des livres écrits par Fou-Tsou (le Bouddha) lui-même.

Tout près du but, il monte sur une barque sans fond conduite par le « *maître et ancêtre introducteur* », et de là il verra flotter sur l'eau son propre corps qui se sera détaché de lui ; ses disciples, en même temps, seront délivrés. Tous quatre paraîtront devant Fou-Tsou, puis pénétreront dans la bibliothèque « *environnés d'un éclat éblouissant* » où se trouvent des livres sacrés qui doivent aider les hommes.

On demande alors au moine quel présent il donnera en échange de ce qu'on va lui remettre, et le moine répond que, venant de loin, il n'a rien apporté.

Plus tard, sur le chemin du retour déjà, il découvre que les livres sont blancs. Toute quête serait-elle décevante ?

Mais non, Huan-Tsang fait demi-tour et se représente devant Fou-Tsou qui lui dit : « *De quoi vous plaindriez-vous, vous qui, venu les mains vides, avez pu obtenir les Livres Blancs ? Sachez qu'ils dépassent en valeur les livres revêtus d'une écriture visible. Cependant je reconnais que les vivants n'en sauraient tirer parti, et je consens à les remplacer.* »

Mais Huan-Tsang a compris et il offre sa seule possession terrestre : son écuelle en bois. Une aventure lui arrivera cependant encore : la dernière page d'un des livres, ayant été mouillée, restera collée sur une pierre et manquera à jamais. Consolateur, le singe constatera que « *le ciel et la terre comportent eux-mêmes des lacunes* »...

Cette merveilleuse histoire, qui parfois se lit comme *Peau d'Ane* et parfois comme les *Fioretti*, soutient à tous moments l'intérêt : une porte s'ouvre sur toute une civilisation...

SCIENCE-FICTION

LES NOUVEAUX SPECTRES

par MADELEINE CHAPSAL

CES deux volumes de science-fiction (1) — les derniers de la collection « Présence du futur » — risquent de paraître de qualité moyenne, sauf aux yeux des amateurs à qui ces trente-sept histoires réservent largement de quoi s'effarer.

Visiteurs venus d'ailleurs, voyages à travers les astres, robots à tout faire, parmi les grands songes du siècle, voici réalisées bien des merveilles. En effet, mais dans quel décor de cauchemar ! Une humanité lugubre, pourrie par l'horrible germination du progrès, et qui projette en vain son mal à travers toutes les galaxies...

N'y aurait-il pas une hypocrisie de la science-fiction ? Elle se présente comme les rêveries de l'esprit scientifique ; c'est l'authenticité de ses reconstructions, la scrupuleuse exactitude des théories savantes qui, prétend-il, enchante l'amateur. Pourtant, voyez dans ces mêmes ouvrages le portrait de la machine : monstres hostiles guettant partout le moment d'échapper aux calculs pour sauter sur leurs constructeurs !

Quelle différence avec les romans de Jules Verne — ancêtres, dit-on, de la science-fiction — où d'aimables appareils se disposaient à fidèlement servir notre espèce. Mais on était alors en lune de miel avec le progrès.

Aujourd'hui, sous le couvert de l'anticipation, la science-fiction est au contraire une réaction de panique. Née aux Etats-Unis pendant la dépression, elle exprime un ressentiment : puisque la science n'a pas su ordonner le monde économique, on lui refusera le privilège d'avoir assaini notre univers mental. Et au lieu de tirer vers l'avant, la science-fiction ramène à l'arrière, aux terreurs, à la superstition. Vous aviez cru — grâce au rationalisme, à la pile Wonder — être venu à bout des fantômes ? Pénétrez dans les laboratoires, penchez-vous sur les équations, les épures, étudiez la psychanalyse, voici la réalité qui se lézarde, devenue plus suspecte que jamais — et cette fois sans recours.

(1) *Le Pays d'octobre*, par Ray Bradbury. Ed. Denoël. 266 pages. 500 fr.
— *Entre deux mondes incertains*, par Jacques Sternberg. Ed. Denoël. 262 pages. 500 fr.

Que faire en effet contre de nouveaux spectres qui ne sont pas fils de l'imagination, mais de la science elle-même ?

ET dans *Le Pays d'octobre*, Ray Bradbury, l'un des maîtres du genre, ne prend même pas la peine de situer ses contes dans le futur. C'est maintenant, partout, derrière le plus familier spectacle que la sorcellerie est à l'œuvre. Dans *La Faux*, un paysan s'aperçoit qu'en fauchant son blé, il fauche à chaque fois des vies humaines. Phénomène naturel le vent ? Il guette l'instant d'emporter ses victimes. Tout est à craindre, jusqu'à la faiblesse du nouveau-né ; dans *Le Petit Assassin*, en voici un qui tue son père et sa mère... Fadaises ? Il suffit du réel talent de cet auteur pour que se ranime quelque épouvante ; comme une fibre est toujours prête à vibrer chez qui cherche, trop longuement, un commutateur dans le noir.

Et une fois le public atteint ou sensibilisé, les frappantes mises en scène ne sont plus de mise. Bradbury l'a compris : autant les premières lignes d'un de ses contes seront anodines, autant le lecteur va frissonner. Il sait, il sent que l'étrange s'apprête à bondir ; comme le promeneur superstitieux se fonde justement sur l'absence de signes pour deviner la présence des esprits aux approches du terrain des morts.

L'OUVRAGE de Jacques Sternberg — *Entre deux mondes incertains* — est en apparence plus conforme à la tradition : à travers les espaces sidéraux, des navigateurs terrestres visitent des mondes peuplés de créatures horribles.

Mais là aussi il y a retour aux terreurs premières. Chacun de ces monstres correspond à de successives ébauches de la créature humaine: voici les mous, les liquides, les rampants, les pattus, les rouges, les tout sexe... de profonds souvenirs déclencheront peut-être, comme à la lecture de *La Métamorphose*, le frisson escompté.

Et si d'autres histoires sont plus expressément une contestation du monde moderne, la critique ne vise pas le système — à la manière d'Orwell dans « 1984 » — ni l'usage qui est fait des machines, mais la machine elle-même. La machine en tant que mécanique, objet inerte, inanimé, matière.

Une telle répugnance se rencontre souvent chez les auteurs de science-fiction, et son origine est sans doute interne : la hantise du machinisme est une hantise de l'organisme, c'est avec le corps que les relations sont faussées.

Ainsi, Jacques Sternberg fait de l'homme au travail un portrait bien inquiétant : « *Des larves liquides, engluées dans l'abrutissement, avec des membres désarticulés, des doigts boursouflés et rongés par la gangrène ouvrière, des yeux bouffis par l'immuable spectacle* ».

Et des Terriens vus par un habitant d'une autre planète : « *Ils n'ont pour ainsi dire pas de doigts et tous leurs organes intérieurs s'infectent au moindre prétexte.* »

L'extrême violence sadique est du reste courante dans les ouvrages de science-fiction. Voici le corps humain lardé, découpé, dépecé, tous jus extraits, momifié, ses organes manipulés, remis en vrac ou remplacés... Dans l'une des nouvelles de Bradbury, un homme s'affale sur le tapis, transformé en méduse par suite de la disparition de son squelette. Le tout accompagné de douleurs dites « atroces », « mortelles », et pourtant froides et non communicatives. C'est qu'en fait le corps est absent, et ces supplices apparaissent comme autant d'essais pour retrouver ses frontières, tenter de le localiser.

Mais ceci relève de l'analyse psychique. Et c'est bien peut-être ce qui fait la faiblesse de tant d'ouvrages de science-fiction : les fantasmes de leurs auteurs s'y trouvent à l'état cru, sans élaboration littéraire.

Leur effet s'apparente alors à la suggestion : « *Prends garde*, dit un précepte, *en jouant au fantôme on le devient.* » On peut aussi ne plus faire peur à personne. Or, tant d'invention, de talent passent dans beaucoup de ces contes qu'on regrette l'infantilisme qui trop souvent les garde en lisières.

(A. Varda.)

HJNG TCHO, ROI DES SINGES. SAN TS'ANG, BONZE DE LA CONTEMPLATION DORÉE.

Le Ciel et la Terre comportent eux-mêmes des lacunes.

POLITIQUE

Le malaise de l'armée

par Jean Planchais. Ed. Plon. Collection « Tribune libre ». 115 pages, 390 francs.

● ***Les grognements et les silences de la « Grande Muette ».***

«SOCIALEMENT *désadaptée, en pleine crise d'évolution technique, l'armée souffre surtout, en définitive, du mal qui frappe l'ensemble de la nation : la dégradation du régime. Cette dégradation, elle en a été la victime en Indochine, elle l'est en Afrique du Nord... L'ombre d'un Nasser ne se lève pas encore... Mais il ne faudrait que peu de chose pour que la menace apparaisse.* »

Tel est le diagnostic d'ensemble que formule Jean Planchais, dans la dernière page de l'étude, parue cette semaine, qu'il consacre au *Malaise de l'armée*. Le verdict et l'avertissement, venant d'un des spécialistes les plus attentifs des questions militaires, qu'il traite au « Monde » depuis dix ans, méritent d'être entendus.

Le petit livre que résument ces formules est d'abord un ouvrage de journaliste : habitué des états-majors et des mess, spectateur des grandes manœuvres et des petites intrigues, Jean Planchais n'ignore rien des nouveautés techniques et tactiques, des débats stratégiques et politiques qui forment la toile de fond du problème militaire français. A cet égard, *Le Malaise de l'armée* montre souvent le dessous des cartes. Qu'il rétablisse les termes exacts employés par le maréchal Juin pour démentir ses ambitions présidentielles (« *On ne m'a pas regardé. Je suis maréchal de France. Je n'ai pas envie d'aller faire le pantin à l'Elysée* ») ou qu'il révèle la subtile initiative d'un officier du SHAPE, inventeur de la mention A.E.O. (« American Eyes Only » : yeux américains seulement) pour les documents secrets ; qu'il multiplie les anecdotes sur les ministres et les généraux, accumule les citations et les documents ; tout cela contribue à rendre attrayante et facile la lecture d'un essai d'où toute prétention à la « thèse » est bannie.

Mais ce commensal des ministres et généraux est aussi l'ami de ces jeunes colonels et capitaines qui assureront la relève. Il connaît leurs difficultés matérielles, leurs doutes, leurs drames de conscience même, et s'efforce de les refléter avec une scrupuleuse et attentive sympathie. Le ton s'élève, quelque amertume relaie l'humour, comme dans le parallèle un peu facile que fait l'auteur entre les destins identiques et les tempéraments si divers des généraux Faure et Paris de Bollardière. En renvoyant dos à dos les deux généraux, l'auteur affaiblit un ouvrage au demeurant excellent mais qu'on aurait souhaité plus net sur les dangers que les uns font courir à l'armée et à la nation et sur les espoirs que suscitent les autres. Il reste que Jean Planchais a le grand mérite d'offrir une interprétation remarquable des grognements et des silences de la « Grande Muette ».

JE, TU, IL...

● ANDRÉ BRETON vient d'être exclu du mouvement surréaliste. Rassurons-nous : cette exclusion est due à un certain Maurice Rapin qui a fondé une nouvelle tendance surréaliste, celle du « surréalisme populaire ». Maurice Rapin accuse le chef du groupe surréaliste d'avoir usurpé sa situation et il affirme qu'il n'a jamais été ni un grand écrivain ni le pape du surréalisme.

● MARCEL PROUST sera enfin connu du public allemand. *A la recherche du temps perdu* a été publié en sept volumes par l'éditeur Suhrkamp, qui est en même temps l'éditeur de Brecht. Les premiers volumes de l'œuvre proustienne avaient été déjà traduits avant 1933, mais l'avènement de Hitler les relégua parmi les écrivains décadents.

● WINSTON CHURCHILL a vu paraître un choix de ses aphorismes, extraits de ses discours et livres. Un exemple : sa critique du gouvernement de M. Neville Chamberlain, le « héros » de Munich : *« Il n'est résolu qu'à être irrésolu, décidé qu'à être indécis, il est intransigeant dans la mollesse, ferme dans l'inconstance et tout-puissant dans l'impuissance. »*

● YVES GANDON, président de la Société des Gens de Lettres, a lu *La Modification*, de Michel Butor. Il considère *« très sincèrement »*, affirme-t-il, que Henry Céard (1), *« s'il était né en 1925, aurait pu écrire un roman de cette venue »*. Problème à examiner : Qu'aurait écrit Homère s'il était né en 1925 ?

● VAN WYCK BROOKS, un des plus célèbres critiques américains, vient de faire un curieux calcul. On a dit que Lawrence d'Arabie avait lu les 40.000 livres de la bibliothèque de l'Université d'Oxford et que Hitler aurait dévoré les 7.000 volumes en sa possession. *« Les derniers vingt ans,* dit notre critique, *j'ai lu chaque jour six à sept heures. Or, pendant ce temps, j'ai lu 6.000 livres. »*

(1) Romancier naturaliste (1851-1924).

MANES SPERBER
LE TALON D'ACHILLE
essais
" Rarement ai-je été saisi par la vigueur, le charme, les nœuds solides entre les pensées comme par le Talon d'Achille de Manès Sperber... Une perspicacité et une audace de pensée exceptionnelles. "
ROBERT KEMP - (Les Nouvelles Littéraires)
" Tout ce qu'il dit est neuf et excitant. "
MAURICE NADEAU - (France-Observateur)
" Ce qui fait la valeur de ce livre... ce n'est pas seulement l'étendue d'une culture et d'une information nourrie à toutes les sources, la surprenante originalité de la pensée, c'est aussi une chaleur humaine sans cesse perceptible. "
J. BLOCH-MICHEL - (Demain)
CALMANN-LEVY

BIENTOT !...
DOMAINE YIDICH
La seule Revue publiant en français des textes intégraux des grands écrivains classiques et modernes de la littérature juive
Prix de l'abonnement :
1.000 francs les quatre numéros
A l'étranger : 1.300 francs
Pour tous renseignements s'adresser à :
l'UNION DES SOCIETES MUTUALISTES JUIVES DE FRANCE
14, rue de Paradis - PARIS (Xe)
Tél. : TAI. 53-32 - C.C.P. 7742-44

ALFRED SAUVY
la nature sociale
Introduction à la psychologie politique
1 200 F
A. COLIN

CETTE SEMAINE

● *Félicité* le créateur du cendrier « Interurbain », qui porte sur porcelaine blanche de Limoges toutes les indications et numéros d'appel des départements français tels qu'ils ont été désignés par le nouveau code des P.T.T.

Pour ceux qui ne fument pas, un presse-papiers portant les mêmes indications a également été mis au point. (Le cendrier : 1.500 fr. Le presse-papiers : 750 fr.). Exclusivité Jacques Franck, 372, rue Saint-Honoré.

● *Apprécié* l'efficacité et la rapidité de l'organisation étudiante de ramassage de journaux.

Quarante-huit heures après son appel téléphonique (Odéon 36-72), deux jeunes étudiants précis et dynamiques sont venus prendre à domicile journaux, livres et magazines représentant plus de cinq ans de documentation désormais inutile.

Rendre service aux étudiants en se débarrassant de vieux journaux : on ne saurait trouver façon plus agréable d'aider son prochain.

● *Cherché* en vain, à la demande de ses lecteurs, une école de bricolage. Les hommes de bonne volonté, las d'attendre des semaines un ouvrier spécialisé, pourraient y apprendre en quelques heures de cours ou de leçons particulières comment parfaire une installation électrique, alimenter un robinet ou recouvrir un fauteuil.

Si un monsieur « Berlitz » du bricolage avait l'idée de créer à Paris une institution de ce genre, il serait sûr de connaître un sérieux et légitime succès.

● *Visité* l'exposition « Visages du Canada » actuellement ouverte au public, aux Grands Magasins du Louvre, rue de Rivoli.

Un fond de sapin, de chute d'e[au] et de cabane de trappeur arrive [à] créer, il faut l'avouer, une certai[ne] ambiance. Les visiteurs semblent tr[ès] impressionnés par cette cascade d[e] douze mètres de large sur six de h[aut] qui se déverse dans un lac artifici[el] ou truites et saumons prennent le[urs] ébats. Le tout au deuxième d'un gra[nd] magasin parisien est évidemme[nt] assez inattendu.

Maquettes, photographies, table[aux] statistiques, un peu trop nombre[ux] comme toujours, voisinent avec d[es] bois sculptés et des pièces d'argen[terie] de la fin du XVIII[e] siècle q[ue] l'on voudrait pouvoir examiner [à] loisir.

Si les toiles des peintres canadi[ens] de Paris n'ont pas toutes sembl[é] heureuses à Madame Express (p[eu] experte en la matière, du reste), ce[r]tains objets venus de l'Ecole de l'ar[ti]sanat de Québec l'ont séduite, ...

maigrir

une formule révolutionnaire du PROFESSEUR ROQUE

Récemment, un savant professeur de biologie constatait l'action polyvalente et efficace d'extraits de plantes, de planctons marins et de colsamine sur les tissus imprégnés de graisse et de cellulite.

Les laboratoires GANDHOUR ont réussi à incorporer ces éléments dans une lotion liquide, permettant une efficacité et une osmose totale qu'ils n'avaient pu obtenir avec une crème ou une gelée. Des résultats constants ont été vérifiés par de nombreux tests et des milliers d'attestations écrites notamment de membres du corps médical.

Ainsi Mme M..., de Toulon nous écrit : « Avec la Lotion GANDHOUR, j'ai maigri de 15 kilos en un mois et j'ai rajeuni de dix ans, cela sans drogue ni privations. Mon mari, médecin, est émerveillé. Il m'avait fait suivre dix traitements divers sans résultat. »

Documentation intéressante sous pli fermé

ECHANTILLON GRATUIT

Joindre cette annonce et 30 f. de timbres p. frais
Lab. GANDHOUR, 8, Rue Michodière, Paris-2[e]

FAITES CET ESSAI A NOS FRAIS
AUCUN RISQUE NI ENGAGEMENT

COUTURE

Un tournant capital

Le samedi 25, une heure avant-dîner, Virginie a ouvert le feu en présentant aux journalistes françaises et étrangères sa collection « Printemps-Eté 1958 ». L'atmosphère traditionnelle des collections : bataille autour d'une chaise, vendeuses affairées, notes consciencieuses prises sur un carnet, applaudissements et critiques murmurées, était chargée, ce jour-là, d'une émotion nouvelle. Toutes les spécialistes présentes dans ce salon savaient que 1958 marque pour la haute couture un tournant capital.

Trois questions trottaient dans toutes les têtes en cette semaine de collections.

La première est celle qui touche de plus près le grand public : la robe souple lancée l'année dernière, et sa dernière interprétation, la robe-sac, à laquelle les Américaines commencent seulement à prendre goût, seront-elles reprises par les couturiers cette saison ? Adoptées ? Ou résolument abandonnées ?

Question intéressante pour les femmes, elle est vitale pour la confection française. Le prêt à porter a déjà présenté depuis trois mois ses modèles pour le printemps prochain, les commandes ont été prises. Ayant joué à fond la robe-chemise, un revirement des couturiers entrainerait pour elle une crise dramatique.

Deuxième problème qui se pose en ce début d'année : Quel créateur pourrait à lui seul, cette année, après la disparition de Christian Dior, imposer une ligne révolutionnaire ? Qui succédera au porte-drapeau incontesté qu'était Dior pour toute la couture française ? Trouvera-t-il un successeur à l'intérieur de sa maison ? A l'extérieur ? La « dictature » qu'il exerçait sur la mode en France et à l'étranger, en disparaissant, laissera-t-elle à chacun la chance de grappiller une partie de sa gloire ou, au contraire, l'ensemble de la profession souffrira-t-il de la perte de son chef de file ?

L'homme seul

Déjà, comme le montre la coupure de presse anglaise que nous reproduisons ici, l'Italie et le groupe des couturiers florentins sont sur les rangs pour la succession. Simonetta a déclaré au journaliste du « News Chronicle » venu l'interroger : « Cette année, Dior est mort, nous jouons notre chance... C'est maintenant ou jamais... »

Seul Balenciaga, s'il le voulait, pourrait « renverser la vapeur ». Mais il ne le veut pas. Cet Espagnol ombrageux, de 60 ans, qui règne en dictateur sur les 350 ouvrières de sa maison, avenue George-V, a si peur de la publicité qu'il se comporte parfois comme si le seul but de sa vie était d'empêcher sa notoriété de s'étendre.

Il est le seul à refuser de vendre aux acheteurs étrangers des modèles en toile. Or, ceux-ci payent chez lui un modèle en tissu près de 400.000 francs. Il s'est mis à dos la presse du monde entier en présentant sa collection un mois après les autres couturiers (Hubert de Givenchy l'a suivi dans cette décision). Et pourtant, méconnu du grand public, Balenciaga est le plus grand créateur de la couture. Pour lui, la mort de Dior ne change rien. Il ne veut pas prendre sa place, il estime depuis longtemps qu'il était son égal.

Chanel aussi pourrait se permettre de jouer les francs-tireurs. Il n'en est pas question. Elle fait depuis trente ans les mêmes robes, qui viennent encore de triompher la saison dernière. Pourquoi changerait-elle un style où elle excelle et qui lui a permis de remonter en trois ans une maison fermée depuis 1938, et de braver elle aussi les règles de la sacro-sainte Chambre syndicale de la Couture en autorisant la reproduction de ses modèles dès le jour de leur présentation ? Elle dit elle-même que « cette association l'ennuie ». Elle présentera les soixante-dix modèles de sa collection (alors qu'une maison de couture présente en moyenne entre cent et cent cinquante modèles) en même temps que les autres, sur neuf mannequins, dont Marie-Hélène Arnaud qui a quitté Guy Laroche pour revenir chez elle.

Les outsiders

Parmi les jeunes « outsiders », trois noms pour la course au succès : Pierre Cardin (34 ans), maigre, blond, fin, effacé ; (Guy Laroche (34 ans), dynamique, américanisé, souriant ; Yves-Mathieu Saint-Laurent (21 ans), timide, triste, doué.

Pierre Cardin dont on a dit par erreur qu'il avait été pressenti pour prendre la succession de Christian Dior, sans doute parce qu'il avait travaillé pendant trois ans à ses cô[tés] est un des « espoirs » les plus suiv[is]. Il n'a pas caché que la disparit[ion] de Dior allait enfin donner aux autr[es] couturiers la chance de s'exprim[er] plus librement.

« Au nom de quoi, dit-[il], avions-nous tort d'habiller co[urt] si Dior habillait long ? Chaq[ue] créateur a son caractère par[ti]culier. Si notre conception co[r]respondait à celle de Dior, [on] nous accusait d'avoir copié. [Si] notre ligne était en opposit[ion] avec la sienne, on nous rep[ro]chait de ne pas être dans [le] bain. »

Il joue cette année une partie [im]portante, puisque avec un nom[bre] relativement peu important d'o[u]vrières : 150 (Dior en a 1.500, Lanv[in] 1.200, Carven 350, Heim 250), il pr[é]sentera une collection de 130 modè[les] environ, dont 60 robes, alors q[ue] jusqu'à présent il était surtout sp[é]cialisé dans les manteaux et les ta[il]leurs. Il a pris cette décision, ay[ant] constaté que sa clientèle d'acheteu[rs] jusque-là peu importante avait co[nsi]dérablement augmenté depuis q[u'il] leur proposait des robes.

Guy Laroche, le plus récent d[es] couturiers (sa première collection d[ate] de février dernier), est très appré[cié] des acheteurs américains. Son sty[le] correspond à ce qu'ils attendent [de] Paris : des idées nouvelles, amus...

LE PRINTEMPS SE REGARDE DE DOS

Il manque un élément essentiel (la maison Dior ne présente qu'à la fin de la semaine) pour établir un diagnostic définitif sur la mode de printemps.

Mais après avoir vu quelques « bonnes » collections, voici où nous en sommes :

1. Chaque créateur évolue librement dans son style à l'intérieur d'une « atmosphère générale » très semblable à celle du printemps et de l'hiver derniers : souplesse, mousseline, poitrine et taille escamotées, jupe courte, de plus en plus courte.

2. Sans bouleversement, la mode « souple » est nettement plus au point. Les dos blousés, gonflés sont mieux équilibrés. Les robes chemises trouvent des pinces pour s'appuyer ici ou là. Les encolures s'adoucissent.

3. Toutes les couleurs sont là, acides et gaies. Peu d'imprimés.

4. Le tailleur hésite. Long? Court? Mais en tout cas sans l'ombre de cintrage.

Deux très bonnes collections : Chanel et Pierre Cardin, où puiser toutes sortes d'idées.

● CARDIN, outre de bons tailleurs (les longs) et une technique très sûre dans la coupe des « dos qui gonflent », lance un excellent type de robes d'été : la chemise molle, très blousante mais énergiquement ceinturée, en foulard, en imprimé, etc. Ces robes gardent la mollesse de rigueur pour gommer le buste, mais sont bien calées par la ceinture et faciles à porter. Dans ses tentatives de « jupes à la turque », il a été moins heureux.

● CHANEL a fait du Chanel, mais en mieux. Ses tailleurs sont pareils à eux-mêmes, mais les cols plus appuyés, les décolletés des blouses, près du cou ou adoucis, sont meilleurs. Sa « petite robe marine à col blanc » est une chemise juste assez appuyée pour ne l'être plus. Elle lance, pour le soir, de jeunes « veuves joyeuses », ailées de mousseline noire, qui sont essentiellement « parisiennes ». C'est sa meilleure collection depuis sa « rentrée ».

D'ici la semaine prochaine, Laroche, Castillo, Dior et Madeleine de Rauch apporteront leur grain de sel. Et nous vous dirons alors à quelle sauce mousseline vous serez mangées.

Quilichini
CHAUSSURES
SOLDES ANNUELS
Fins de séries - Depuis 1.995 francs
86, RUE LA BOETIE (St-Philippe-du-Roule)

Pour le SKI
TUNMER
VOUS ÉQUIPE...
CATALOGUE FRANCO
5, PL. SAINT-AUGUSTIN
PARIS

FRANCK & FILS
80, rue de Passy
PARIS
habille la femme élégante

SOLDES
men sport
CHEMISIER TAILLEUR de qualité
Le spécialiste du daim
16, Rue de Sèvres - LIT. 20-21

Vivier
2, avenue de Châtillon
91, rue d'Alésia
PARIS-14[e] VAU. 16-05
vous organisera vos réceptions :
PERSONNEL ET MATERIEL COMPLET
Livraison Paris - Banlieue
DINERS
LUNCHS
COCKTAILS

COURCELLES-FOURRURES
(VAKSER Père et Fils depuis 1935)
Grâce à leurs stocks, choix important de très beaux manteaux d'astrakan, pleines peaux sur mesures et prêts à porter
Qualité et prix exceptionnels
(VISONS - CASTORS - RATS D'AMERIQUE - AGNEAUX DES INDES - MURMEL-VISON)
GRAND CHOIX D'ETOLES EN VISON
104, boulevard de Courcelles (17[e]) WAG. 37-71

MADAME EXPRESS A:

es émaux aux vives couleurs, et des éramiques. En particulier un spirituel u d'échec dû à M. Gaétan Baudin. Une véritable cabane de trappeur idèlement reconstituée, et un intérieur anadien du début du XIXe siècle avec n mobilier d'époque ne manquent as d'intérêt.

La plupart des visiteurs ne résistent as à faire l'acquisition de boîtes de aumon « made in Canada », mais les elleteries, canadiennes de cuir, et ocassins paraissent avoir moins de uccès. En ce qui concerne ces derniers, pourtant charmants et pas chers, a faute en est peut-être aux pointures trop grandes par rapport aux pieds rançais.

En tout cas, et à condition d'éviter es heures d'affluence, cette exposition riginale mérite d'être visitée.

● *Essayé* pour langer un bébé la nouvelle couche filtrante n Rhovyl. Ce n'est pas une couche qui en remplace une autre, elle vient en complément, mais elle permet de tenir l'enfant au sec grâce aux propriétés de la matière employée. Placée entre l'épiderme du bébé et les autres langes, elle laisse passer l'urine et sèche ensuite très rapidement. Tissée en jersey très souple, elle est douce et extensible. Lavée très facilement à l'eau savonneuse, elle a séché en quatre heures dans une pièce sans chauffage et par temps humide. Comme tous les tissus synthétiques, elle ne doit pas être repassée. Elle ne doit pas non plus bouillir ; on ne peut donc la stériliser, mais Madame Express, qui l'a utilisée pendant un mois, n'a constaté aucune irritation de la peau de l'enfant. Elle est assez chère : 495 fr. ; mais il suffit d'en avoir trois. Elle est surtout très pratique pour la nuit ou en voyage lorsque l'enfant doit rester assez longtemps sans être changé. Vendue sous la marque « Absorba », on la trouve dans tous les grands magasins et boutiques spécialisées.

● *Nettoyé* une bague en or selon la recette fournie par un joaillier : faire bouillir une minute dans une petite casserole d'eau avec une demi-cuillerée à café de cristaux et quelques gouttes de Scrubb-amonia.

● *Noté* — avec soin — l'adresse d'un salon de coiffure ouvert le lundi : Roger Pasquier, 40, avenue Pierre-Ier-de-Serbie (Ely. 38-11). Elle pourra être utile à toutes celles qui ont parfois besoin d'être bien coiffées ce jour-là, et ne peuvent se rendre chez leur coiffeur habituel.

● *Indiqué* à ses lectrices un pull-over en laine Mohair de chez Eram au prix de 8.500 francs. Il coûte en réalité 10.500 francs chez Palu-Sport, 11, rue de Miromesnil.

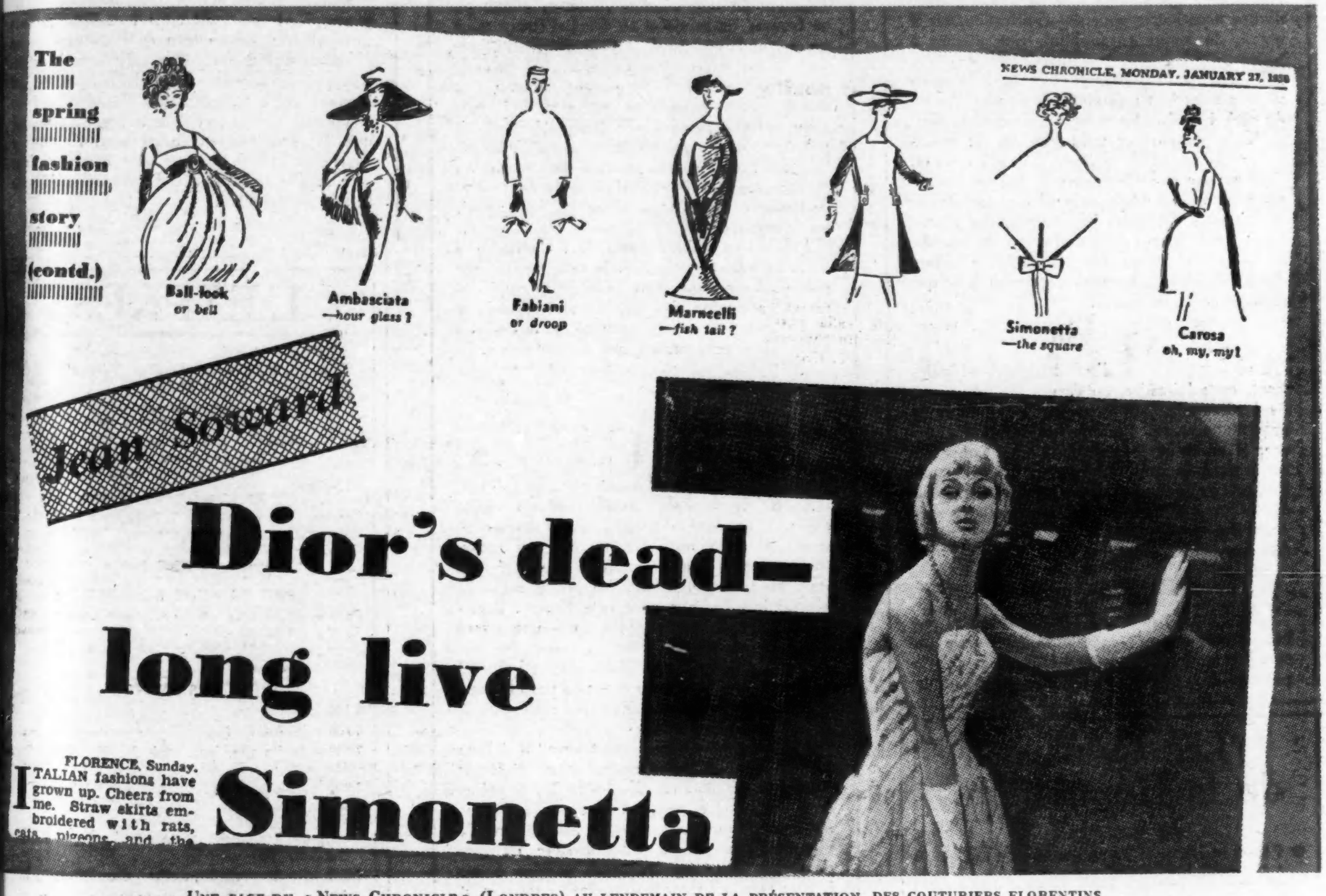
dant des rentrées importantes pour le Trésor français.

Le précipice

Face à ces problèmes dramatiques, les couturiers se présentent plus dissociés que jamais. On peut demander à des fabricants de robinets de s'unir, on ne peut pas demander à des peintres ou à des compositeurs de mettre leur art en commun. Certains ont déjà quitté la Chambre syndicale de la Couture : Balenciaga et Givenchy, Chanel, Manguin. D'autres en font partie sans y croire. Il serait temps qu'un souffle nouveau vienne réveiller cet organisme endormi.

Voilà un tableau bien noir de la situation. Il le serait en effet si ne jouait ce facteur inconnu : le génie de la mode qui a jusqu'à présent permis de vivre à la couture française. En raisonnant par l'absurde, on arrive à cette conclusion : la couture ne peut pas mourir, puisque rien ne peut la remplacer et qu'elle fait vivre une industrie gigantesque, celle de l'habillement féminin.

Si elle était un jour réellement en


NEWS CHRONICLE, MONDAY, JANUARY 27, 1958

The spring fashion story (contd.)

Ball-look or bell

Ambasciata —hour glass?

Fabiani or droop

Marucelli —fish tail?

Simonetta —the square

Carosa oh, my, my!

Jean Soward

Dior's dead—long live Simonetta

FLORENCE, Sunday.

ITALIAN fashions have grown up. Cheers from me. Straw skirts embroidered with rats, cats, pigeons, and the

UNE PAGE DU « NEWS CHRONICLE » (LONDRES) AU LENDEMAIN DE LA PRÉSENTATION DES COUTURIERS FLORENTINS

« Dior est mort, longue vie à Simonetta... »

es, originales et faciles à adapter à a confection de grande série. L'année ernière, un confectionneur new-yorais a fait reproduire à 10.000 exemlaires une robe-sac grise de chez lui. a une petite maison de 80 personnes, mais, raisonnable, il ne se laisse as emporter par son succès rapide t ne compte pas augmenter son effecif pour ne pas charger ses épaules e créateur d'un appareil adminisratif trop lourd.

Quant à Yves-Mathieu Saint-Laurent, le plus jeune de tous, tout e monde sait la charge énorme qui ui incombe, une maison qui, si l'on ient compte de tous les contrats Christian Dior » existant dans le onde entier réalise, à elle seule, un hiffre d'affaires supérieur de 50 % celui de toute la couture française.

« De la mode »

Restent toutes les maisons dont on ourrait dire qu'elles ne font pas « la ode », mais « de la mode ». Cerines sont très importantes, comme anvin, qui est la deuxième maison rançaise, par son chiffre d'affaires ; almain, Heim, Dessès (qui vient 'être racheté par l'armateur grec ristote Onassis), Madeleine de Rauch, c. Pourquoi cette distinction ? Parce que les créateurs comme Castillo ou comme Pierre Balmain ont un style très précis, très personnel, qui fait leur succès auprès de leur clientèle réfractaire à trop de hardiesse.

Il est peu probable qu'ils aient la volonté et les moyens d'imposer des bouleversements qui déconcerteraient leurs fidèles.

En dehors d'un problème d'idées et d'un problème d'hommes, la couture se trouve, en ce début d'année 1958, face à un grave problème financier. Les décisions gouvernementales d'août dernier, relatives au commerce extérieur, risquent de mettre en péril une industrie qui réalise chaque année un chiffre d'affaires de six milliards en demeurant au bord de la catastrophe financière. Si l'on pose le problème de l'existence d'une maison de couture en termes économiques, on s'aperçoit qu'il s'agit d'une entreprise aberrante et qui ne vit, semble-t-il, que par l'opération du Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit

Le Saint-Esprit s'appelle souvent, pour la couture, Jones ou Brown, il fume le cigare et paie en dollars : c'est l'Acheteur américain. Il achète cher les idées qu'il vient chercher en France et représente pour les couturiers l'apport qui les fait vivre. Un modèle de robe qui a été vendu près de cent fois aux acheteurs chez Dior, l'année dernière, soit sous forme de reproduction, de toiles ou de patrons-papier, a rapporté 34 millions à la maison. De plus, un modèle « acheteur » ne s'essaie pas et exige beaucoup moins de temps et de main-d'œuvre qu'une commande livrée à une cliente particulière. Or, le remboursement des charges sociales et fiscales à l'exportation a été supprimé pour la couture. Dans une industrie entièrement à base de main-d'œuvre (on compte cent heures d'ouvrière par modèle chez Dior), on imagine ce qu'une telle mesure peut représenter. Elle peut entraîner à brève échéance la disparition d'une grande partie des maisons existant actuellement.

De plus, le rétablissement de la taxe à la valeur ajoutée pour les paiements en dollars, dont les acheteurs étrangers étaient exemptés jusqu'à maintenant, risque d'éloigner la clientèle des acheteuses étrangères particulières qui représentent près de 30 % du chiffre d'affaires. Il l'encouragera tout au moins à effectuer ses paiements en francs obtenus au marché parallèle, et non en devises étrangères qui représentaient cependant des rentrées importantes pour le Trésor français.

péril, il se trouverait toujours un organisme suffisamment puissant pour la rattraper au bord du précipice. Le Syndicat américain de la confection par exemple ?

CHRISTIANE COBLENCE.

RECETTE

Allumettes à la marmelade de pommes

— 1 paquet de pâte feuilletée Fée-Minute. — 1 pot marmelade de pommes. — Trois écorces d'orange confite. — 1 œuf.

● Découper la pâte feuilletée en bandes étroites de 10 cm de long ● Prendre une bande, la tartiner largement avec de la marmelade de pommes bien épaisse ● Clouter avec quelques petits dés d'orange confite ● Recouvrir avec une seconde bande de pâte de même dimension ● Dorer à l'œuf ● Disposer ces beignets sur une plaque allant au four ● Cuire à four très chaud pendant 15 à 20 minutes ● Servir froid ou chaud.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIA

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

25 JANVIER

« SI le Parlement n'apporte pas rapidement la solution politique... on peut redouter le pire au printemps. » Qu'un jeune officier français jette ce cri, ce n'est pas ce qui étonne. Mais que ce soit notre confrère « Le Figaro » qui, en première page, le répercute, quel signe !

Eh bien ! oui, cette loi-cadre, ou ce qui en reste, c'est tout ce qui nous reste. Je vais apporter de l'eau au moulin de M. Maurice Schumann : je vais me contredire.

Il y a peu de mois, alors que ce projet de loi-cadre n'avait pourtant subi aucune retouche, je l'ai ici-même traité de haut : un statut octroyé et non discuté avec les intéressés ne méritait pas, selon moi, l'examen. Je ne le dirai plus aujourd'hui : j'ai changé parce que les circonstances ont tragiquement changé. Cette loi-cadre mutilée, émasculée (et M. Robert Lacoste a pris soin lui-même d'éclairer la droite sur « les bonnes élections » assurées par le système !), nous devons nous battre pour son application, car il n'y a, du moins aujourd'hui, rien d'autre à tenter.

Lorsque je la rejetais, des chances de pourparlers existaient : pendant un court moment, du côté F. L. N., les « politiques » ont paru avoir le pas sur les militaires, ou du moins ceux-ci laissaient-ils le champ libre à ceux-là. Tout montre que l'heure en est passée. Certes, elle peut revenir. Mais, aujourd'hui, nous avons face à nous des chefs intraitables, des volontaires de la mort, mais nullement désespérés, soutenus du dehors par tout l'Islam. Alors que faire, sinon nous tenir fortement à ce qui surnage de la loi-cadre ?

L'APPLIQUER loyalement, cette loi-cadre, ou ce qui en reste, cela rend nécessaire la présence d'interlocuteurs et de collaborateurs algériens. Il les faut chercher là où ils se trouvent : dans les camps où les a parqués une politique imbécile. Quel Français de bonne foi refuserait d'admettre que des milliers d'Algériens, *qui ne sont que suspects*, doivent être libérés pour la mise en place des nouvelles institutions ?

CETTE évidence en heurte une autre : ce geste indispensable ne sera pas tenté par M. Robert Lacoste. Je n'écris pas ceci dans une pensée polémique, ni avec le désir de voir à sa place un politicien de l'autre bord. Seul s'imposerait, il me semble, un grand fonctionnaire qui ne serait compromis d'aucun côté dans la politique algérienne, et qui recevrait du gouvernement la mission impérative d'appliquer la loi-cadre, en brisant, à Alger même, l'opposition de ceux des Européens qui se refusent à entendre raison.

EST-CE attacher trop d'importance à ce que peut un individu ? Je me suis entendu souvent accuser d'en appeler en toute occasion à l'homme providentiel. C'est mal me comprendre. Comme ce romancier disait que « toutes les femmes sont fatales », tout homme politique qui tient la barre est providentiel — ou fatal : c'est l'endroit et l'avers de la même monnaie.

Une politique, c'est toujours finalement quelqu'un qui fait, ou qui ne fait pas, quelque chose. Haïphong aurait pu n'être pas « endommagé en 1946 » comme s'exprime le Petit Larousse en une discrète litote. Il aurait pu se trouver un ministre au Quai d'Orsay pour ne pas refuser au Vietminh les institutions dont il se serait alors contenté. Un chef de gouvernement aurait pu essayer de tenir tête aux grands requins ; ou peut-être fût-il parvenu à les persuader que leur intérêt n'était pas de faire répandre tant de sang. Ce même homme que j'imagine aurait pu traiter au Maroc avec le Sultan, au lieu de le déposer et de l'exiler. Rien n'est fatal en politique : mais les hommes le sont.

J'ignore ce qu'il en sera de l'Algérie dans un mois, dans un an. Mais je sais que, fût-elle perdue, les responsables de sa perte continueraient de rendre des oracles aux premières pages des journaux, feraient la leçon aux autres, se déchargeraient sur des innocents.

26 JANVIER

« COMMENT cela s'est-il produit ? Je n'en sais rien, je l'ai toujours dit, je le répète, je n'en connais pas la cause. » Ce curé d'Uruffe, nous devons le croire, il a été un autre, un étranger monstrueux auquel il avait mérité d'être livré, qui était un prêtre pourtant. Le prêtre survivait avec puissance dans cette bête féroce : il fallait absoudre la victime, baptiser l'enfant avant d'écraser sa figure. C'est vraiment *le curé d'Uruffe* qui a été précipité dans un abîme à la mesure de son sacerdoce — non pas l'homme appelé Guy Desnoyers, mais la créature marquée d'un signe éternel.

Au fond de cet abîme, que trouve-t-il ? Rien d'autre que la petite croix tenue et serrée devant le tribunal et sous les huées, la même qu'il eût tenue et serrée devant ses bourreaux, s'il avait été un martyr. « Je reste prêtre. Je réparerai en prêtre. » Le mystère chrétien s'exprime dans ces dernières paroles à ses juges : une miséricorde qui épouse étroitement le crime, quel qu'il soit.

27 JANVIER

LE curé d'Uruffe ne montera pas sur l'échafaud. Abdelkader et Jacqueline Guerroudj, instituteurs d'Algérie, condamnés à mort, y monteront s'ils n'obtienne[nt] pas leur grâce. Pour quel crime ? Cette Fra[nçaise], cette mère de famille (elle a ci[nq] enfants), cet Algérien sont communistes et aff[i]liés au F.L.N. Cela est vrai, comme il est vr[ai] qu'elle a remis à Yveton la bombe qu'il dépo[sa] dans l'immeuble du Gaz d'Algérie. Mais l'e[n]gin avait été réglé de telle sorte qu'il ne p[ût] éclater qu'après la sortie du personnel. Il n'[y] a pas eu de victime, il ne pouvait y en avoi[r] aucune. *Le Tribunal a admis qu'il ne s'agissa[it] pas d'une tentative d'homicide volontaire :* ce[s] singuliers criminels avaient prémédité de n[e] pas verser le sang. Alors pourquoi un verdic[t] impitoyable, sinon parce qu'Yveton, lui, a ét[é] exécuté ? Comme si ce malheureux eût exig[é] d'être rejoint par les deux instituteurs et qu'[il] fallût apaiser son ombre !

Que leur acte mérite une dure sanction, qu[i] le nierait ? Mais la mort ! La très noble décla[]ration de Guerroudj devant ses juges témo[i]gnait de ce même déchirement entre la race [et] la culture que naguère encore, dans « L[e] Monde », nous confiait Jean Amrouche. L[a] guerre d'Algérie peut tenir tout entière da[ns] un seul être. Le couteau de la guillotine n[e] constitue pas une réponse valable à la que[s]tion posée au peuple français par un de ce[s] hommes qui ont appris notre Histoire, mais q[ui] n'était pas la leur ; et ils ont résolu d'en avo[ir] une. Ils l'écrivent en ce moment. Et nous [] devrions tenir un rôle qui n'est pas celui do[nt] la politique de M. Robert Lacoste nous impo[se] le masque horrible.

F. M.

Les Cahiers de la République

AU SOMMAIRE :

- Politique générale, désarmement et technique, par Jules MOCH
- Le fléau de l'alcoolisme et la IVe République, par Alain BARJOT
- M. Joseph Laniel, mémorialiste, par Pierre AVRIL
- Quelques suggestions pour la réforme fiscale, par Pierre MENDES FRANCE

ABONNEMENTS : Un an .... 1.250 fr. Etranger .... 1.500 f.r Soutien .... 3.000 fr.

3, r. des Pyramides. Tél. : RIC. 40-60 - C.C.P. Paris 13.693.09

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Abonnements, publicité, vente
29, rue de Marignan - Paris (8e)
(angle Champs-Elysées)
Tél. : BAL. 19-68

ABONNEMENTS (1 AN)

France, Union française : 4.000 francs.
Etudiants, rappelés, maintenus : 3.000 francs.
Etranger : 4.700 francs.
Etudiants étrangers : 3.700 francs.

PRIX DE VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

PAR AVION

5.100 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
6.700 fr. - A.E.F., A.O.F.
7.500 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, S[yrie], Libye.
5.700 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Da[ne]mark, Espagne, Finlande, Grande-Breta[gne], Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, [Po]logne, Portugal, Suède, Suisse, Turq[uie], U.R.S.S., Yougoslavie.
9.300 fr. - Guyane française, Guadeloupe, In[do]chine, Madagascar, Martinique, Océanie.
9.600 fr. - Afrique du Sud.
10.900 fr. - Etats-Unis, Canada.
12.200 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Ch[ine], Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indoné[sie], Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
16.100 fr. - Australie, Nouvelle-Zélande.
8.300 fr. - Congo Belge, Ethiopie.

Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.

« VISAGES DU CANADA » Vallée du Saint-Laurent aux Grands Magasins du Louvre

L'exposition « VISAGES DU CANADA », placée sous le haut patronage de MM. René COTY, Président de la République et Christian PINEAU, ministre des Affaires Etrangères, a été inaugurée aux GRANDS MAGASINS DU LOUVRE par M. Jean DESY, ambassadeur du Canada, par M. Paul RIBEYRE, ministre de l'Industrie et du Commerce et par l'Honorable Antoine RIVARD, ministre délégué général du Gouvernement du Québec, représentant l'honorable Maurice DUPLESSIS, Premier Ministre.

De hautes personnalités et notabilités reçues par M. Pierre TAITTINGER, Président directeur général de la Société du LOUVRE, ancien président du Conseil municipal de Paris, ont assisté à cette manifestation. Au hasard des rencontres, nous avons noté :

M. Eugène THOMAS, Secrétaire d'Etat aux P.T.T. ;
M. LAHILLONNE, Préfet de Police et Madame ;
Mme Emile PELLETIER, femme du Préfet de la Seine ;
M. Jacques VERREAULT, sous-ministre et M. Jean-Marie GAUVREAU, commissaires délégués du Gouvernement du Québec ;
Le Docteur Gustave PREVOST, directeur de l'Office de Biologie à l'Université de Montréal ;
M. ARMSTRONG, délégué de l'Ontario ;
Le Prince de POLIGNAC ;
S. E. L'Ambassadeur Léon BERARD, de l'Académie française ;
M. Jacques ISORNI, député de Paris ;
M. Jean ROUBAUD ;
M. Jacques DUJARD, directeur du Cabinet Ministère de l'Agriculture ;
M. ROZIER, directeur de l'Education Nationale ;
M. le Duc de LEVIS-MIREPOIX, de l'Académie française ;
Le Comte de LIEDEKERKE-BEAUFORT ;
M. MASSENA, Prince d'ESSLING ;
Mme Bertrand de CAZANOVE ;
M. Maurice GENEVOIX, de l'Académie française ;
M. le Marquis des ISNARDS ;
M. Max BRUSSET, député ;
Le Président René LALOU ;
Les Généraux BLANC et du ROSOY ;
L'amiral DECOUX ;
Mme la Duchesse de la ROCHEFOUCAULD ;
Mme la Duchesse de MONTMORENCY ;
M. Marcel LEVEQUE, président du Conseil municipal de Paris ;
M. Roger MENAGER, président du Conseil général de la Seine ;
M. Pierre-Christian TAITTINGER, conseiller municipal de Paris ;
M. RIBERA, conseiller municipal de Paris ;
M. Denys COCHIN, conseiller municipal de Paris ;
MM. CASTILLE et René FAYSSAT, vice-présidents du Conseil municipal de Paris ;
M. Jacques FERON, député de Paris ;
M. Edmond MICHELET, sénateur, ancien ministre ;
M. Raymond LAURENT, ancien président du Conseil municipal de Paris ;
M. Bernard LAFAY, député de Paris, ancien ministre ;
Mme Janine DEBRAY, conseiller municipal ;
M. Jean-Louis BARRAULT ;
Mlle Minou DROUET.

EMPIRE-FOURRURES

8, *avenue de Wagram* (PL. DE L'ETOILE) CAR. 22

MAISON FONDEE EN 1924

Actuellem

VISONS
CASTORS
ASTRAKANS
RATS D'AMÉRIQU

à des prix sans concurrence pour la qualité propo